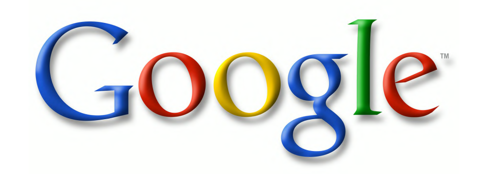
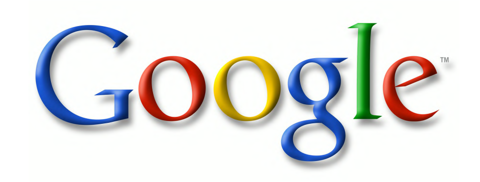
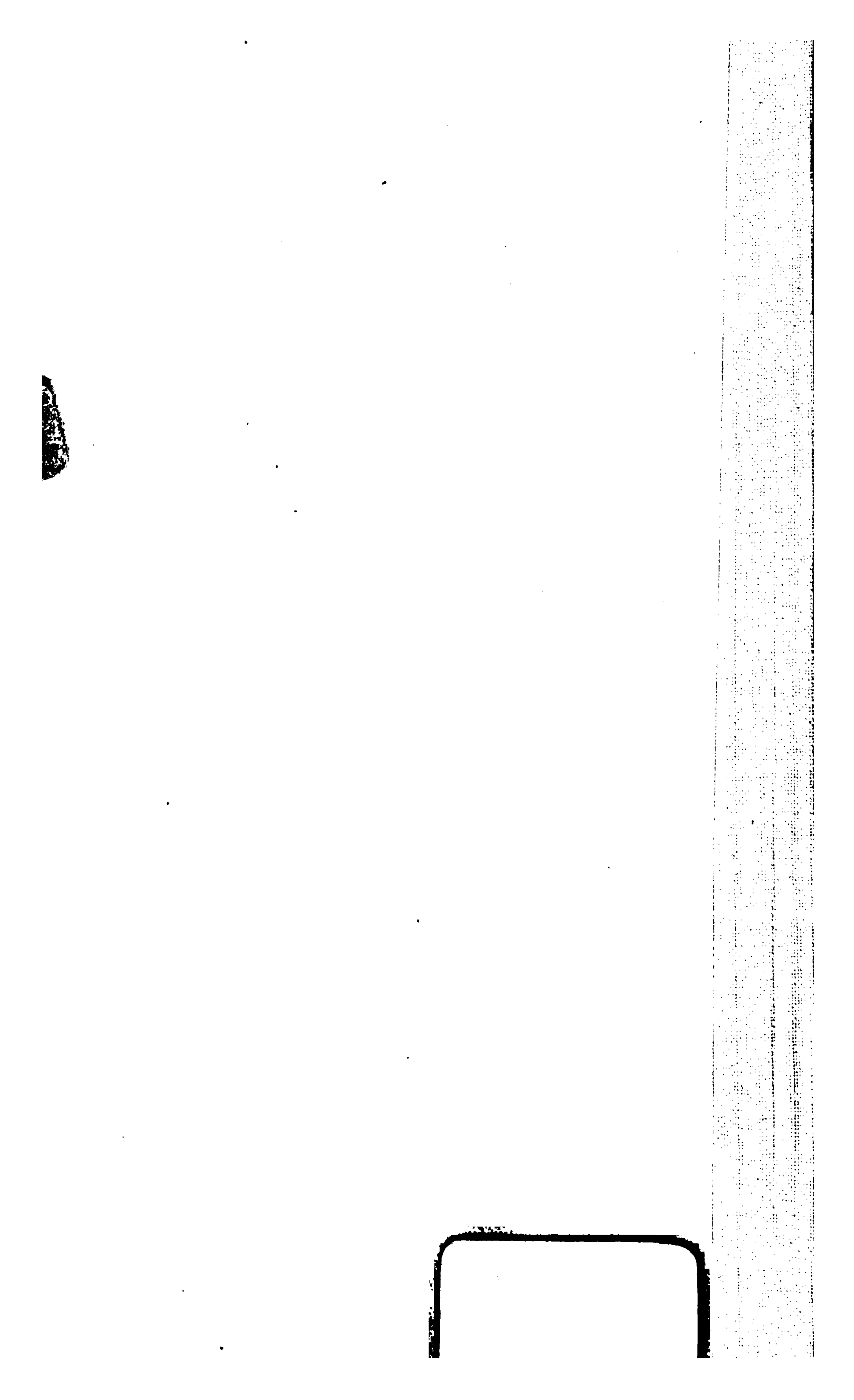








HISTOIRE
DES
GAULOIS

DEPUIS leur origine jusqu'à leur mélange avec les Francs et jusqu'aux commencemens de la Monarchie Françoise;

SUIVIE

De détails sur le climat de la Gaule, sur la nature de ses productions, sur le caractère de ses habitans, leurs mœurs, leurs usages, leur gouvernement, leurs lois, leur religion, leur langage, les sciences et les arts qu'ils ont cultivés etc.

PAR JEAN PICOT, de Genève; Professeur d'Histoire et de Statistique dans l'Académie de cette ville.

TOME PREMIER.

A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.

AN XII. — 1804.

Cognoveram...... facundiâ Græcos, gloriâ belli Gallos antè Romanos fuisse.

Sallust. in bello catilinario, cap. 53.

« Je savois que les Romains avoient été surpassés par les Grecs dans l'art oratoire, et par les Gaulois dans la gloire des armes. »

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Fin de la Table des Chapitres du premier volume.

PRÉFACE.

TOUT homme qui veut lire avec intérêt l'histoire de la France, et approfondir cette belle étude, doit se demander avant tout : Par qui cette région fut-elle habitée dans les tems les plus reculés ? Quels indigènes les Francs et autres conquérans de cette contrée eurent-ils à déposséder ou à soumettre ? Quels faits de ce peuple ancien, les écrivains les plus dignes de foi nous ont-ils transmis ? Un sol si fertile, situé d'une manière si avantageuse entre l'Océan, la Méditerranée, de vastes chaînes de montagnes et le beau fleuve qui lui sert de limites au Nord, n'a-t-il pas nourri de bonne heure des habitans robustes ? et quelque lente qu'ait été sa civilisation, son histoire n'a-t-elle rien qui puisse nous intéresser ?

a

N'y auroit-il pas des rapports curieux à étudier, ou des différences frappantes à signaler, entre les mœurs et les coutumes des anciens peuples de la Gaule et celles des François actuels ? C'est pour répondre à ces diverses questions, que je me suis livré à des recherches sur les Gaulois; quoique embarrassées d'un grand nombre de difficultés résultantes du silence des historiens ou de leurs contradictions, elles m'ont paru susceptibles de méthode, et propres à jeter de la lumière sur l'histoire d'un peuple qui, dans des tems très reculés, comme de nos jours, a joué un grand rôle dans l'Europe.

Si les Gaulois avoient eu de bonne heure, comme les Grecs et les Romains, des écrivains de leur propre nation, leurs annales paroîtroient plus lumineuses qu'elles ne le sont en effet; nous connoîtrions à fond leur vie privée, leur état durant la paix, la nature des liens qui unissoient leurs différentes

peuplades, les limites de l'autorité de leurs chefs, en un mot, tous les détails qui les concernent; mais les secours nécessaires pour cette étude nous manquent. Semblables aux volcans qui n'avertissent de leur existence que par leurs éruptions, les Gaulois ne se sont presque fait connoître que par leurs expéditions guerrières; ce n'est que dans l'état de servitude, quand les Romains eurent porté les armes dans leur pays, et y eurent fondé des colonies, qu'ils ont été bien connus; cependant, ils étoient si voisins de l'Italie, et leur histoire se mêloit tellement avec celle de la République romaine, qu'il étoit impossible que les historiens et les géographes de cette dernière nation ne joignissent pas au récit de leurs expéditions guerrières un grand nombre de détails concernant leur caractère et leurs habitudes privées; les Grecs, qui avoient fondé des colonies sur leur sol, et que l'attrait du commerce amenoit dans leurs ports, devoient aussi nécessairement fournir quelques renseigne-

mens sur eux; la fonction d'un historien, qui ne peut pas interroger les Gaulois eux-mêmes, parce qu'ils n'ont pas laissé d'écrits, se réduit donc à recueillir et à comparer les documens dont nous venons de parler, et à séparer de l'histoire de Rome, de la Grèce et des nations asiatiques, chez lesquelles les Gaulois ont pénétré, tout ce qui appartient aux Gaulois, tout ce qui peut nous éclairer sur leurs émigrations, leurs conquêtes, leur puissance et leurs mœurs dans ces tems reculés.

Qu'on me permette ici de rapporter à quelle occasion j'ai écrit sur ce sujet. Je lisois, il y a trois ou quatre ans les histoires de Tite-Live et de Justin; je n'y vis point sans étonnement que les Gaulois, deux ou trois siécles avant Jésus-Christ, jouoient un rôle important dans les affaires de la Macédoine, de la Grèce et même de l'Asie; je voulus faire des recherches sur l'origine de ces peuples, mais n'ayant rien trouvé de compléte-

ment satisfaisant dans quelques auteurs modernes, je me décidai à recourir aux sources, c'est-à-dire, aux écrivains anciens; presque tous parlent, plus ou moins, des Gaulois; la lecture de l'un entraîna celle de l'autre; de là naquirent un travail assez considérable et des recherches plus suivies que celles dont j'avois d'abord eu l'idée; ce travail, quelqu'aride qu'il puisse paroître au premier coup-d'œil, a cependant de quoi piquer la curiosité; il m'a constamment intéressé, et je ne regretterai jamais le tems que je lui ai consacré; tant il est vrai qu'il suffit d'approfondir un sujet littéraire quelconque et de s'en occuper de suite, pour y trouver une nourriture agréable à l'esprit; jamais les heures ne s'écoulent avec plus de rapidité qu'au milieu d'une occupation de ce genre; souvent la journée arrive à sa fin, tandis qu'on la croit encore à son commencement; on sent alors tout le prix de la vie, et l'on n'éprouve qu'un seul

regret, celui de la voir s'enfuir avec trop de vîtesse; il semble que tous les jeunes gens, qui suivent la carrière des études, devroient se pénétrer de cette idée; alors, au lieu de se livrer à des lectures vagues et indéterminées, ils choisiroient quelque sujet particulier, auquel ils donneroient tout leur tems; ils ne le quitteroient point sans en avoir recueilli tout le fruit qu'on en peut obtenir; en suivant cette méthode, ils retireroient de leurs études des jouissances inconnues aux esprits superficiels, et il s'en trouveroit parmi eux dont les recherches acquerroient assez de profondeur pour devenir utiles au Public.

L'histoire des Gaulois est digne d'un intérêt général, mais en particulier quel sujet plus curieux pour nous! Ne sommes-nous pas les enfans de ces anciens habitans de l'Occident de l'Europe? Pourrions-nous ne pas désirer de connoître des événemens qui les con-

cernent? Partout nous apercevons encore des traces de leur existence que la faulx du tems n'à pu faire disparoître. Ici, ce sont des forêts aussi anciennes que le monde, dont les sombres retraites leur tenoient lieu de temples, de tribunaux et de forum pour leurs comices; là, ce sont des pierres entassées, qui servoient de sanctuaires et d'autels à leurs Druides; plus loin, nous découvrons des tombeaux où leurs cendres reposent, des armes, des ustensiles de ménage, des anneaux, des bracelets, des colliers, des ornémens de tout genre, qui servoient aux différens usages de leur vie; ailleurs, ce sont de vastes édifices qu'ils ont élevés, et dont la hardiesse étonne notre imagination; nous ne pouvons faire un pas sans marcher sur le sol qu'ils ont illustré par leurs exploits, sans fouler aux pieds la terre qui fut jadis témoin de leur gloire et de leurs triomphes. Serions-nous insensibles à tant de souvenirs précieux? Verrions-

nous sans quelqu'émotion les monumens de leurs travaux? Notre curiosité ne nous porteroit-elle pas à franchir par la pensée les siècles qui nous séparent d'eux, à remonter jusqu'à l'époque où ils régnoient sur cette même nature dont nous jouissons maintenant, à étudier leurs mœurs, leur caractère, à les suivre à travers les changemens qui se sont opérés dans leur constitution, à voir enfin comment nous avons dégénéré de leur force et de leur énergie? Oui sans doute, nous chercherons à connoître l'histoire des anciens Gaulois; il seroit honteux de l'ignorer; nous irons puiser dans les sources qui nous l'ont transmise, et, s'il en est où l'on ne puisse aisément atteindre, nous travaillerons avec patience à les mettre à découvert. Tous ces tableaux de l'antiquité ne se présentent plus, il est vrai, que comme une lumière lointaine, comme un rêve qui s'est évanoui; mais cette lumière a allumé de grands incendies, mais ce rêve retrace des objets d'un vif intérêt.

L'Ouvrage que nous présentons au Public est nouveau, en quelque sorte; jamais on n'avoit traité ce sujet, ni complétement, ni avec exactitude; plusieurs écrivains, à la vérité, ont parlé des anciens Gaulois, mais partiellement et d'une manière interrompue, en faisant l'histoire des Grecs et des Romains; un petit nombre d'auteurs seulement ont décrit de suite les événemens qui concernent ce peuple; Mézeray a laissé une histoire de la France avant Clovis, mais cette histoire, de l'aveu de tout le monde, est remplie d'erreurs. Laureau a publié un Ouvrage plus intéressant sur le même sujet, mais il n'a pas eu soin de citer les sources où il puisoit ses matériaux, et cette négligence a nui à l'exactitude de ses récits, ou plutôt, il a peu consulté les historiens anciens, il s'est arrêté à des médailles et à quelques monumens qui ne peuvent fournir qu'un petit nombre de renseignemens, et le plus souvent il a trop lâché la bride à son imagination. Pelloutier a

écrit une *histoire des Celtes*, mais ce savant Ouvrage ne contient rien sur l'histoire proprement dite de ces peuples; il n'est relatif qu'à leurs mœurs et à leurs usages, et d'ailleurs les détails qui regardent les Gaulois y sont confondus avec une foule d'autres qui concernent tous les peuples anciens de l'Europe. On pourroit de même passer en revue les autres auteurs qui ont écrit sur les Gaulois, et après avoir fait ce travail, on seroit forcé de convenir qu'il n'existe rien de complet sur l'histoire de nos ancêtres; quel moment pour en parler que celui où la Gaule a presque recouvré ses anciennes limites, et où elle fixe de nouveau les regards du monde entier!

Le corps de cet Ouvrage est divisé en deux parties ou deux livres, qui ont chacun à peu près la même étendue; le premier livre, plus particulièrement historique, contient les événemens arrivés aux Gaulois, depuis leur origine

jusqu'à leur mélange avec les Francs, c'est-à-dire, depuis les tems les plus reculés jusqu'à la fin du règne de Clovis-le-Grand ; les deux derniers chapitres sont presqu'uniquement consacrés à l'histoire des invasions faites dans la Gaule par les peuples barbares du Nord de l'Europe ; ils présentent le tableau des malheurs de cette belle contrée pendant la décadence et la chute de l'Empire romain en Occident.

Le second livre tient plus de la statistique que de l'histoire ; on y verra réunis les renseignemens qui ont été conservés jusqu'à nos jours sur le sol de la Gaule, sur la nature de ses productions, sur le caractère de ses habitans, sur leurs mœurs, leurs habitudes, leurs occupations, leur gouvernement, leur religion, leur langage, l'état de leurs connoissances ; enfin, on y trouvera quelques observations sur les rapports ou les différences qu'ils offroient, soit entr'eux, soit comparati-

vement aux peuples voisins, et sur les changemens que les conquêtes des Romains et des Francs ont apportés au milieu d'eux.

Nous avons joint à ces deux livres deux tableaux chronologiques, l'un relatif aux événemens qui sont rapportés dans le courant de l'Ouvrage, afin de les présenter réunis et sous un seul point de vue; l'autre contenant quelques détails succincts sur les auteurs que nous avons consultés, afin qu'on pût juger du tems où ils vivoient, des pays qu'ils habitoient et de ceux où ils ont voyagé, du genre d'études auquel ils se sont appliqués, de l'espèce de réputation qu'ils ont acquise, et, par conséquent, jusqu'à un certain point, de la confiance qu'ils méritent. Enfin, nous avons donné une table des matières aussi complète que le comportoit la longueur de l'Ouvrage. Nous aurions voulu joindre au premier volume deux cartes géographiques, l'une

de la Gaule, l'autre des conquêtes faites par les Gaulois ; mais ayant éprouvé des obstacles dans l'exécution de ce plan, nous y avons renoncé, et nous avons cherché à suppléer à ce vide, par un chapitre sur la géographie de la Gaules, et par des notes sur celle des autres Etats anciens, dont nous étions appelés à faire mention.

Le mérite de l'exactitude est celui que nous avons le plus ambitionné ; nous avons cherché à éviter l'écueil ordinaire des préjugés. Il n'est aucune opinion particulière que nous ayons eu en vue de faire ressortir ; nous n'avons pas cherché à jeter de l'éclat sur l'origine, sur les exploits, et sur les vertus des anciens Gaulois ; nous n'avons pas voulu non plus les déprécier, ni noircir le tableau de leur conduite ; atteindre la vérité étoit notre seul désir. Tel doit être, à ce qu'il nous semble, le but d'un historien ; il faut qu'il se défende des préventions, et qu'il soit

exempt de passions, afin de ne pas dénaturer les faits et de ne pas passer sous silence ceux qui seroient contraires aux hypothèses qu'il défend ; nous avons représenté avec la même impartialité les défaites et les victoires, les défauts et les bonnes qualités, les vices et les vertus des Gaulois.

Nous avons aussi fait des efforts pour nous tenir en garde contre la crédulité des historiens anciens, et pour ne rapporter que celles de leurs relations qui sont évidemment authentiques, ou qui du moins sont confirmées par plusieurs témoignages ; il a fallu mettre de côté un grand nombre de récits mensongers; c'est dans cet art de la critique, dans cet art si difficile, que Gibbon a excellé; c'est là où nous avons cherché à le prendre pour modèle.

On compose, de nos jours, d'après des auteurs modernes, un grand nombre d'Ouvrages sur des sujets anciens;

cette méthode est peut-être plus facile, mais certainement elle doit conduire à l'erreur; ceux qui savent combien un fait change de nature en passant par plusieurs bouches, seront aisément convaincus de la justesse de cette assertion; chacun des intermédiaires ajoute ou retranche quelque chose à la vérité, et elle finit par n'être plus reconnoissable; nous avons suivi une marche opposée, et nous nous sommes interdit la lecture des auteurs modernes qui ont parlé des Gaulois, jusqu'au moment où nous avons achevé d'extraire tous les Ouvrages anciens, et où les bases de notre travail ont *été* posées.

Il est important, pour la satisfaction des Lecteurs, surtout dans des Ouvrages d'histoire, de désigner d'une manière exacte les passages que l'on cite; des indications vagues ne suffisent point, et elles peuvent même, en bien des cas, être soupçonnées d'infidélité; il faut que le Lecteur puisse, s'il le désire,

retrouver et vérifier sans peine les citations de l'auteur; la négligence sur ce point n'a été que trop fréquente chez un grand nombre d'écrivains, d'ailleurs estimables. J'ai eu soin, le plus souvent, d'indiquer non-seulement les livres, mais encore les chapitres, les paragraphes et quelquefois les pages des Ouvrages que je citois: j'aurois voulu suivre constamment la même marche, mais il est quelques Ouvrages qui ne sont pas divisés en chapitres, et dont j'ai eu entre les mains, plusieurs éditions différentes, en sorte que les mêmes passages n'étoient pas correspondans aux mêmes pages dans les unes et dans les autres; j'ai le regret de n'avoir pas indiqué avec un détail suffisant les passages tirés de ces Ouvrages, et c'est surtout pour Polybe, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque, Pausanias et Dion Cassius que je me fais ce reproche; il est trop tard maintenant pour réparer le mal; cependant,

je puis assurer que ma négligence sur l'indication des pages n'a point nui à l'exactitude des citations, et d'ailleurs, comme il n'est, pour l'ordinaire, question des Gaulois que dans une petite partie des livres que j'indique, il sera assez facile de découvrir promptement dans l'original, les passages que l'on voudra vérifier.

Au milieu de diverses relations, souvent contradictoires, j'ai choisi celles qui paroissoient le plus dignes de foi, mais j'ai eu le regret de ne pouvoir que rarement justifier mon choix, de peur que trop de discussions n'étendissent prodigieusement cet Ouvrage, et ne le fissent sortir des bornes qu'il devoit naturellement avoir; enfin, je me suis peu livré à mes propres idées, afin de ne pas composer un roman plutôt qu'une histoire, et de ne pas tomber dans l'erreur, comme ont fait plusieurs des auteurs modernes qui ont écrit sur des sujets

très anciens ; quand l'imagination, qui devroit être renfermée dans des limites tranchées, n'est retenue que par un fil léger, elle peut aisément s'échapper loin de la bonne route, et s'égarer dans des hypothèses plus nuisibles qu'utiles à la science.

Quant au style, j'ai besoin, je le sens, de beaucoup d'indulgence de la part du Lecteur ; je dirai seulement en ma faveur que le sujet que je traitois étoit souvent aride ; les faits épars et remplis de lacunes n'offroient pas cette continuité précieuse qui permet de lier les évènemens par des transitions, d'en former des tableaux, et de remonter sûrement à leurs causes ; j'ai donc dû me borner à être, autant que possible, simple, clair, méthodique et exact ; on ne doit pas s'attendre non plus, à trouver ici fréquemment des aperçus généraux et cette espèce de contemplation supérieure qu'on appelle la philosophie de l'histoire ; ni mes forces ni la nature

du sujet ne me permettoient de le traiter sous ce point de vue; on peut bien ouvrir de tems en tems cette route à la méditation de ses Lecteurs, mais on ne doit pas les y mener de force; cette manière exclusive de traiter l'histoire n'a servi que trop souvent à favoriser les opinions particulières, les systèmes favoris des Auteurs; c'est une mer semée d'écueils, et signalée par un grand nombre de naufrages; on ne doit y naviger qu'avec de grandes précautions.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 14, ligne 12, valeur, *lisez* valeur numérique
34, ligne 7, ouvrages, *lisez* ouvrages (1)
ibid, note *Voy*. Spener, *lisez* (1) *Voy*. Spener
38, note 2, ligne 4, mémoire, *lisez* mémoires
39, note 2, ligne 9, *Voy*. 203, *lisez* vers. 203.
40, ligne 22, introduisit, *lisez* introduisirent
164, lignes 9 et 10, il s'élance, *lisez* s'élança
170, addition, 324, *lisez*, 335.
219, ligne 3, les eurent forcés, *lisez* eurent forcé ce peuple
245, ligne 19, homme, *lisez* hommes
265, ligne 11, rassuré, *lisez* rassuré sur
309 et 310, en marge 51, *lisez* 50.

HISTOIRE
DES
GAULOIS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Étendue de la Gaule. — Origine des Gaulois. — Recherches sur l'étymologie de leur nom, et sur celui de Celtes qu'ils portoient anciennement. — Tems auquel on a commencé à distinguer les Gaulois des Celtes.

L'HISTOIRE des peuples sauvages est partout à peu près la même, et l'observateur reconnoît à peine leurs différences : semblables aux enfans, ils n'ont qu'un petit nombre de besoins, et la nature bienfaisante leur indique à tous les mêmes moyens

CHAP. Ier pour les satisfaire ; le pays qu'ils habitent est inculte, couvert de marais, de landes ou de forêts ; des animaux de toute espèce en partagent l'empire avec eux ; leur premier soin doit être de se défendre contre les attaques de ces animaux, de s'armer pour leur faire la guerre. Naturellement cruels et féroces, car c'est là malheureusement un des caractères de l'espèce humaine dans l'état sauvage, ils ne craindront pas de verser du sang, et leur appétit ou leur sûreté ne seront pas les seules limites de leur barbarie envers les animaux ; ils attaqueront même leurs semblables, et ce n'est qu'après un long tems de réflexion, qu'ils sentiront la convenance d'être amis de ces derniers, et qu'ils se réuniront pour agir avec eux d'un commun accord. Leur nourriture, leur habitation, leur habillement, leur santé seront presque les seuls objets de leurs occupations ; ils seront violens dans leurs premiers mouvemens, mais étrangers aux passions exaltées, qui naissent de la civilisation ; ils n'en connoîtront pas le tourment ; l'amour même n'exercera qu'un foible empire dans leur cœur ; la rudesse de leur vie et la facilité de leurs relations en amortiront la force.

L'histoire primitive des divers peuples connus, a confirmé ce que nous venons de dire, et, de nos jours encore on a remarqué (1) que la vie et les mœurs des peuplades sauvages de l'Amérique, ressembloient à ce que les auteurs anciens racontent des barbares du Nord. CHAP. Ier.

Cependant, s'il est un grand nombre de caractères communs à toutes les nations naissantes, il en est quelques-uns de particuliers à chacune : ce sont proprement ses caractères distinctifs, ceux qui, développés dans la suite, doivent la faire reconnoître au milieu des autres peuples ; ce sont des nuances qu'il est intéressant de saisir et d'examiner, et l'on peut déjà dans son enfance en apercevoir les germes.

Les Gaulois, dont nous entreprenons ici d'esquisser l'histoire, offrent un exemple remarquable de la vérité générale qui vient d'être indiquée, et des exceptions qu'elle souffre; il n'est point de nations anciennes, où l'em-

(1) *Voy*. de Paw. Recherches Philosophiques sur les Américains.

CHAP. Ier. preinte du caractère sauvage et primitif paroisse avoir été plus fortement gravée, et où, cependant, les nuances distinctives aient été plus nombreuses.

Avant de commencer l'histoire de ces peuples, il est quelques questions préliminaires qu'il convient d'examiner. D'où tiroient-ils leur origine? quels sont les noms qu'ils ont portés dans l'antiquité? et quelles étoient les contrées qu'ils habitoient?

Ces questions ont occupé un grand nombre d'auteurs, et sous ce rapport, plutôt encore que sous celui de leur utilité, elles méritent quelqu'attention de notre part. La Gaule étant le berceau de la France, les écrivains de cette nation n'ont pas cru devoir omettre, dans leurs recherches savantes, la solution de ces problèmes: ils ont mis de la profondeur dans leur travail, mais, il faut en convenir, la plupart ont donné dans des hypothèses hasardées, et ont plutôt offert un exemple de la foiblesse de l'esprit humain, qu'ils n'ont fait connoître le sujet qu'ils vouloient traiter; on est étonné des différences et des contradictions nombreuses qui règnent dans leurs opinions; ils ont prouvé par là combien on devoit ajouter

peu de foi à la plupart d'entr'elles. Nous ne nous arrêterons pas à les examiner toutes, le sujet seroit trop vaste ; il suffira d'exposer celles qui ont été le plus généralement embrassées ; ce sera la matière de ce chapitre. CHAP. Ier.

Etendue des Gaules.

La Gaule, proprement dite, comprenoit tout le pays situé entre les Pyrénées, l'Océan, le Rhin pris depuis son embouchure jusqu'à sa source, les Alpes et la Méditerranée (1).

Ses limites, comme on le voit, étoient à peu près les mêmes que celles de la France actuelle, excepté qu'elle ne comprenoit pas le Piémont ni aucun état d'Italie ; mais d'un autre côté elle renfermoit la plus grande partie des Républiques Helvétique et Batave ; sa latitude étoit entre le 42e et le 52e degrés, et sa longitude entre le 15e et le 27e Est du méridien de l'île de Fer, ou le septième Ouest et le septième Est du méridien de Paris ; c'est-à-dire qu'elle avoit

(1) *Voy*. Commentar. Cæsar. de bello gallico. l. 1. c. 1. — Strab. l. 2. — Isidor. Origin. l. 14. c. 4. — Ptolem. geograph. l. 2. — Pompon. Mela. l. 2 et 3. — Diod. Sicul. l. 5, etc.

CHAP. Ier. près de 250 lieues (112 myriamètres), dans sa plus grande longueur, et 200 lieues (90 myriamètres), de largeur environ.

Opinions diverses sur l'origine des Gaulois.

Différens auteurs ont écrit sur l'origine des Gaulois, mais leurs récits ne sont que des conjectures plus ou moins vraisemblables, et Ammien Marcellin avoue que de son tems, c'est-à-dire, il y a plus de quatorze siècles, on ne connoissoit rien d'exact sur ce sujet (1); cependant, il rapporte diverses opinions qui étoient alors en vigueur. Suivant lui, quelques auteurs racontoient que des Grecs dispersés après le siége de Troie, s'étoient emparés de la Gaule, pays alors inhabité; d'autres, que les premiers habitans de la Gaule étoient venus de la Doride avec Hercule; d'autres croyoient qu'ils étoient indigènes; enfin, les Druides, c'est-à-dire les Prêtres Gaulois, regardoient une partie de leurs ancêtres comme indigène, et l'autre, comme originaire de quelques îles éloignées, et des pays situés au-delà du Rhin: ils disoient que des guerres souvent répétées et des inondations de la

(1) *Voy.* Amm. Marcellin, l. 15. c. 9.

mer, avoient forcé les habitans de ces pays à quitter leur patrie. CHAP. Ier.

Plusieurs écrivains Chrétiens (1) ont recherché quel étoit celui des descendans de Noé, qui le premier étoit venu s'établir en Gaule, et la plupart ont prétendu que c'étoient Gomer et Ascenez, l'un fils, l'autre petit-fils de Japhet, ou bien Samothes, autre descendant de Japhet.

Celle du P Pezron.

Le Père Pezron, se fondant sur des étymologies et sur de légères inductions, fait venir les Celtes ou Gaulois, des Gomérites établis en Asie, qui, après diverses migrations et divers changemens de noms, s'emparèrent enfin de l'Occident de l'Europe, sous le commandement de leur Roi Urane.

---

(1) *Voy.* Joseph., Antiq. Judaïc. l. 1. c. 1. — Isidor, Origin. l. 9. c. 2. — Eustath. Antiochen., Comment. in Hexam. — Hieronym. Quæst. Heb. in Gen. - Lenglet du Fresnoy, Méthode pour étudier l'histoire, t. 2. c. 29. — Le Père Pezron, Antiquit. gentis et linguæ Celtarum. — Dictionn. universel de la France ancienne et moderne. — Martin Bouquet. Recueil des histor des Gaules, tome 1, préface. — Wolfang Lazius, de gentium aliquot migrationibus etc. — De la Cour Origine des Gaulois, etc.

CHAP. Ier. Saturne, le plus jeune des fils d'Urane, se révolta contre son père, et lui enleva une partie de son autorité; mais après la mort d'Urane, il fut vaincu et fait prisonnier par Titan son frère aîné; celui-ci à son tour fut battu par Jupiter, fils de Saturne; Saturne fut replacé sur le trône; mais il abusa de son pouvoir pour attenter aux jours de son libérateur; son complot échoua; il fut attaqué et obligé de s'enfuir en Italie. Jupiter alors confia à Pluton le gouvernement de l'Espagne et de la Gaule; de là vient, suivant le P. Pezron, la croyance qu'avoient les Gaulois d'être issus, du Dieu des Enfers (1). Après la mort de Pluton, son neveu Mercure, fils de Jupiter, lui succéda dans le gouvernement des Gaules; il adoucit les mœurs de ses sujets, leur donna des lois, inventa les arts et le commerce, et mérita enfin la reconnoissance et le respect que les Gaulois conservèrent pendant plus de deux mille ans pour sa mémoire; ils lui rendirent un culte religieux, et de là vient ce que dit César dans ses Commentaires (2): « Que

(1) *Voy.* Cæs. de bello gallico. l. 6. c. 18.
(2) De bello gallico. l. 6. c. 17.

« Mercure est celui de leurs Dieux qu'ils » respectent le plus ». CHAP. Ier.

Du Comte du Buat.

Telle est en abrégé l'histoire ou plutôt la fable arrangée par le P. Pezron. Le Comte du Buat, qui s'est fort étendu, dans son Histoire Ancienne des peuples de l'Europe (1), sur l'origine des Celtes et des Gaulois en particulier, prétend que ces peuples sont en grande partie sortis de la Scythie ; il se fonde sur des traditions, sur des conjectures, sur quelques rapports de mots, comme ceux de *Volces* et de *Tectosages*, peuples de la Gaule, avec ceux de *Volga* et de *Saces*, fleuve et peuple de Scythie ; il s'appuie en outre sur un passage de Plutarque, qui étant seul dans son genre, et rempli d'obscurité, ne peut fournir qu'une très légère probabilité en faveur de son opinion. « Les Gaulois, dit Plutarque dans la » vie de Camille, sont d'origine celtique. » On rapporte que leur pays ne pouvant » tous les contenir, à cause de leur trop

(1) Liv. 1. c. 1 et suiv. *Voyez* aussi Scrieckius (Origin. rerumque celtic. et belgic.) il fait venir les Celtes et les Gaulois des Scythes, peuple sorti immédiatement de Japhet.

CHAP. Ier. » grande multitude, ils partirent pour cher-
» cher de nouvelles demeures. Plusieurs
» milliers de jeunes gens belliqueux furent
» suivis d'une foule encore plus grande d'en-
» fans et de femmes ; une partie ayant tra-
» versé les monts Riphées, s'empara des
» côtes de l'Océan Septentrional, et s'éta-
» blit aux extrémités de l'Europe ; une autre
» partie se plaça entre les monts Pyrénées
» et les Alpes, et y habita long-tems à
» côté des Sénonois et des Celtoriens. » Les monts Riphées, suivant le Comte du Buat, (1) sont les mêmes que les montagnes des Géans qui séparent la Bohême de la Silésie : ils devoient par conséquent se trouver sur le passage des Scythes lorsqu'ils venoient vers l'occident de l'Europe ; du reste, cette opinion du Comte du Buat, sur la position des monts Riphées, n'est pas généralement adoptée ; d'autres savans placent ces montagnes en Sarmatie, sur les limites de l'Europe et de l'Asie, et le plus grand nombre prétend qu'elles sont les mêmes que les Alpes (2).

(1) *Voy.* Isidor. Origin. liv. 14. c. 8.
(2) *Voy.* Posidon. in Strabon. — Athen. l. 6. c. 4. — Durandi, Saggio sulla storia degli antichi popoli d'Italia, introd. — Moreri. dictionn. à l'article Riphées, édit. de Basle 1731.

Observations de Durandi.

Quelques auteurs, tout en assurant que la population de l'Europe est sortie de l'Asie, ne sont cependant pas d'accord avec le père Pezron, sur la manière dont elle s'est répandue en Europe. Durandi (1), par exemple, pense que la Gaule n'a été peuplée qu'après l'Italie, et en général, que les provinces du Nord n'ont reçu des habitans qu'après celles du Midi; que les premiers peuples de l'Europe, connus sous le nom de Celtes, après être venus de l'Asie jusques dans l'Illyrie, ont passé par les Alpes de la Carniole dans l'Italie; de là, par le passage des Alpes maritimes, dans la Gaule, et de la Gaule enfin en Espagne; il croit que la Germanie étoit trop froide et trop couverte de bois, de rivières et de marais, pour qu'on pût alors la traverser. Ce même auteur établit que les premiers habitans de la Gaule, ainsi que ceux du reste de l'Europe, n'ont pas dû y arriver par mer, parce que les anciens ne connoissoient pas l'art de la navigation; il pense que l'arrivée des Sarmates en Europe a dû succé-

(1) *Voy.* Saggio sulla storia degli antichi popoli d'Italia.

CHAP. Ier.

der à celle des Celtes, puisque ces premiers habitoient les contrées de l'Europe les plus rapprochées de l'Asie, et que les derniers, au contraire, étoient établis dans la partie la plus éloignée. Ce ne sont là, comme on l'a déjà dit, que des conjectures, sur lesquelles il est difficile d'asseoir un jugement solide.

En vain passeroit-on encore en revue d'autres opinions sur l'origine des Gaulois, on n'en seroit pas plus avancé vers la vérité; et après s'être égaré dans un labyrinthe sans issue, on seroit obligé de convenir qu'on n'a rien découvert de certain sur ce sujet; le seul fait qui paroisse avéré, c'est que la Gaule étoit déjà peuplée dans les tems les plus anciens de l'Histoire de l'Europe (1).

Noms divers donnés à la Gaule.

La Gaule est nommée quelquefois *Celtique* ou *Galatie* ou *Celto-Galatie*; il est difficile de découvrir l'étymologie de ces divers noms; plusieurs écrivains l'ont re-

---

(1) *Voy.* Amm. Marcell. l. 15. c. 9. — Augustin Calmet. Commentar. Geneseos, c. 10. — Mathias Théâtr. historic. page 377., in-4°. — Lucan. Pharsal. l. 4, v. 9, parle de la nation antique des Gaulois.

cherchée : on pourra estimer, en les comparant, quels sont ceux qui ont le plus approché de la vérité.

Étymologie du mot *Celte*.

Parmi les anciens, quelques-uns (1) prétendoient que les peuples de la Gaule avoient été appelés *Celtes* du nom d'un de leurs Rois, et *Galates*, du nom de sa mère. Suivant le récit de Parthénius (2), Celtine, fille de Brétannus, enflammée d'amour pour Hercule, lui déroba les bœufs de Geryon qu'il emmenoit au travers de la Gaule, les cacha, et ne consentit à les lui rendre, que dans le cas où il promettroit de l'épouser ; Hercule, qui désiroit de retrouver ses bœufs, et qui sur-tout étoit enchanté de la figure de Celtine, se prêta volontiers à ses intentions, et il en eut un fils nommé Celtus, dont les Celtes ont tiré leur nom ; les habitans de la Gaule eux-mêmes (3) croyoient qu'Hercule étoit venu dans leur pays, qu'il s'y étoit arrêté, et qu'il y avoit eu plusieurs enfans qui avoient

(1) *Voy.* Amm. Marcellin. liv. 15. c. 9.
(2) De amatoriis affectionibus, c. 30.
(3) *Voy.* Amm. Marcell. liv. 15. c. 9.

CHAP. Ier. donné leur nom à ces contrées ; d'autres, au rapport d'Appien (1), disoient que le Cyclope Polyphême avoit eu un fils nommé Celtus qui, étant parti de Sicile, avoit régné sur les peuples qui furent appelés Celtes d'après lui.

Parmi les modernes, les uns (2) font venir le mot Celte du grec κέλης (cèles) c'est-à-dire rapide, d'autres (3) du mot *Zelt* qui, en langage celtique, signifie une tente. Leibnitz le dérive du mot *Gelt* qui dans la même langue veut dire valeur ; De la Court (4) du mot allemand *gelten*, force ; d'autres (5) enfin, du mot celtique, *kelt*, qui signifie climat froid.

2°. Du nom de *Galates*. Quant au nom de Galatie, Diodore de Sicile (6) a transmis une opinion qui existoit de

---

(1) De bell. illyric.

(2) *Voy.* Schœpflin. vindic. celtic. §. 2.

(3) *Voy.* Pelloutier, histoire des Celtes. l. 1.

(4) Origine des Gaulois, etc.

(5) *Voy.* le comte du Buat, hist. anc. des peuples de l'Europe, l. 1. chap. 3. Ce même mot de *Kelt* suivant Bullet (mémoires sur la langue celtique, part. 2.) veut dire en langue Brétonne un fameux guerrier.

(6) L. 5.

son tems, et qui ressemble beaucoup à celle de Parthénius ; c'est qu'autrefois régnoit dans la Celtique un homme distingué, qui eut une fille d'une grandeur et d'une beauté fort au-dessus de la taille et de la figure ordinaire des femmes : orgueilleuse de ces avantages, elle méprisoit tous les hommes, ne jugeant aucun d'eux digne de lui être uni ; pendant ce tems, Hercule vint dans la Celtique, et y fonda la ville d'Alise (en Bourgogne). Frappée de sa force et de son courage, elle désira de l'épouser, et l'épousa en effet avec la permission de ses parens ; elle en eut un fils nommé *Galate*, qui surpassa tous ses contemporains en force et en valeur ; il soumit plusieurs peuples voisins, et nomma ses sujets *Galates* suivant son propre nom, d'où vint que tout le pays fut appelé *Galatie*. D'autres (1) font venir le nom de *Galatie* du mot grec γαλα (gala) qui signifie lait, à cause de la blancheur de la peau des Gaulois, qui paroissoit égaler celle du lait.

---

(1) *Voy.* Lactant. apud Hieronym., in prologo. l. 2. Epistol. ad Galatas, c. 3. — Isidor. Origin. l. 9. c. 2.

CHAP. Ier.

3°. Du nom de *Gaule*.

Le mot de Gaule a probablement la même étymologie que celui de Galatie; c'est au moins ce qu'on peut conclure de leur ressemblance. Les uns (1) le dérivent d'un mot hébreu qui signifie jaune, parce que les Gaulois avoient les cheveux blonds, ou bien d'un autre mot hébreu (gaal) qui veut dire flots, inondation, et ils disent que ce nom a été donné à la Gaule par Noé, ou par quelqu'un de ses enfans pour conserver le souvenir du déluge; d'autres (2) font venir le mot de Gaule, du vieux mot breton *gualt*, qui signifie chevelure, parce que les Gaulois la portoient fort longue; d'autres (3) du mot celtique *wallen*, qui signifie aller, voyager, parce qu'ils envoyèrent de nombreuses colonies hors de leur patrie; d'autres (4) enfin du mot *gal* ou *gault*, en

(1) *Voy*. Samuel Bochart in Chanaan. — Cænalis hist. gallic. l. 1. perioch. 1. — Le Rouille, Recueil de l'antiq. et préexcellence de la Gaule et des Gaulois. — Mézeray, hist. de France avant Clovis, l. 1. c. 2.

(2) *Voy*. Camdenus in Britanniâ.

(3) Mathiæ Théâtr. historic. in-4°. page 377.

(4) *Voy*. De la Court, origine des Gaulois, etc. — Mézeray hist. de France avant Clovis, l. 1. c. 2.

flamand

flamand *wal* qui signifie forêt, parce que leur pays étoit presqu'absolument couvert de forêts. CHAP. Ier.

Autres étymologies.

Il seroit trop long de rapporter toutes les opinions différentes qui ont été publiées sur ces étymologies ; nous en renvoyons quelques-unes dans les notes (1), et nous n'en citerons plus ici que deux tout-à-fait ridicules, parce qu'elles montrent combien l'ignorance a souvent égaré l'esprit humain. La première est tirée de l'histoire des Polonais, publiée par Vincent Kadlubeck (2); Le Gallus, y dit-on, est un fleuve de

---

(1) *Voy*. Schœpflin. vindic. celtic. § 2. — Wachter. glossar. germ. voce eltic. — Velser. rer. boïcar. l. 1. — Appien d'Alexandrie (de bell. illyric.) rapporte l'opinion qui fait venir le nom de Galates d'un fils de Polyphême nommé *Gala* ; Pasumot (mémoires géographiques) fait venir du phénicien les mots *Celte* et *Gaule*; d'autres (*voy*. le Dictionnaire univers. de la France ancienne et moderne, introd.) dérivent le mot Gaule des mots celtiques *ga-haël* qui signifient pays conquis : ils disent que les Romains ont appelé les Celtes *Gaulois* du nom de Gaule que les Celtes avoient donné eux-mêmes à la partie de l'Italie dont ils s'emparèrent.

(2) De rebus Polonorum, l. 1. Epistol. 2. in commentario.

CHAP. Ier. » Phrygie, dont les eaux enivrent ceux qui » en boivent; de là est venu le nom du » pays de Gaule. » Le même auteur ajoute qu'il y a trois Gaules; savoir : la Gaule chevelue qui est la Lombardie; la Gaule à toge (*togata*), qui est la Bourgogne, et la Gaule à brayes (*braccata*), qui est la Teutonie, d'où, suivant lui, il faut conclure que les Gaulois sont le même peuple que les Germains ou Teutons. On ne conçoit pas où l'on a pu chercher de pareilles inductions qui sont contraires à tout ce que les auteurs anciens disent sur la Gaule.

Le P. Lempereur Jésuite (1) a imaginé que le nom de Gaulois (en latin *Galli*) avoit été donné aux Celtes par les Romains, comme une espèce de sobriquet, parce que leur parure et leurs manières les faisoient ressembler au coq que l'on appelle en latin *gallus*.

Conclusion sur ce sujet.

Sans nous arrêter à de pareilles conjectures, disons que l'étymologie du mot *Celte* doit être cherchée dans la langue celtique,

---

(1) Dissertat. édit. 1706. *Voy.* la Préface t. 1. du Recueil des histor. des Gaules, par Martin Bouquet.

puisque les auteurs anciens (1) témoignent que le nom de Celtes étoit celui que les Gaulois se donnoient dans leur propre langue, et qu'ils ne le tenoient point des Romains. Celle des mots *Galate* et *Gaulois*, d'après les mêmes autorités, doit être dérivée de la langue grecque ou latine; les anciens assurent en effet que ces noms avoient été donnés aux Celtes par les Romains. CHAP. Ier.

En suivant cette remarque, et s'il falloit se décider entre toutes les étymologies que nous avons rapportées, je regarderois comme vraisemblable que le nom de Celte vient de celui de *kelt*, qui en langue celtique veut dire climat froid, puisqu'en effet la Celtique avoit autrefois une température rigoureuse, et telle, que les fleuves y geloient

---

(1) César (de bell. gallico l. 1. c. 1.) dit que les Celtes ainsi nommés dans leur propre langue, et qui portent le nom de Gaulois dans celle des Romains, habitent la troisième partie des Gaules.

Pausanias (Attic. l 1.) dit que les peuples qui habitent l'extrémité de l'Europe où coule l'Éridan, n'ont été appelés que tard Gaulois, qu'autrefois ils s'appeloient eux-mêmes et qu'on les appeloit Celtes.

Strabon (l. 4.) et Appien (in præfat. et de bell. hispanic.) paroissent être du même avis que César et Pausanias.

CHAP. Ier.

ordinairement en hiver ; je croirois aussi que le nom de Galates et de Gaulois est dérivé du mot grec γαλα (gala) du lait, à cause de la blancheur de la peau de ces peuples qui frappoit les Grecs et les Romains, et dont parlent tous leurs historiens, comme on aura lieu de le remarquer en traitant des qualités physiques des Gaulois.

Connoissances des Anciens sur les Celtes.

Les anciens n'avoient (1), avant l'expédition d'Alexandre-le-Grand, et avant les conquêtes des Romains, que des notions vagues et peu étendues sur la plus grande partie du globe ; aussi leur ignorance les forçoit-elle à réunir sous un même nom plusieurs peuples très éloignés les uns des autres. Les Grecs dans ce tems-là (2) ne connois-

(1) *Voy.* Strab. l. 1.

(2) Ephore et quelques autres auteurs anciens, cités par Strabon, Hérodote, Aristote, et les autres qui vivoient dans ce tems-là, ne connoissoient que très imparfaitement la Celtique ; on peut s'en assurer en lisant quelques passages tirés de leurs ouvrages. Hérodote (l. 2.) s'exprime ainsi : « Le fleuve « Ister (le Danube) prend sa source chez les Celtes « et vers la ville de Pyrène ; il divise l'Europe « en deux parties ; du reste, les Celtes au-delà des « colonnes d'Hercule sont confins des Cynésiens « qui sont les plus reculés de tous les peuples d'Eu-

soient, d'une manière passablement exacte, que leur pays, l'Italie, la Sicile, l'Egypte et les côtes de l'Asie mineure, de l'Afrique et de l'Ibérie ou de l'Espagne; c'étoient les seules contrées qui eussent été atteintes par leur commerce et celui des Phéniciens et des Carthaginois; ils divisoient le reste de la terre habitable en quatre parties, l'Inde à l'orient, l'Ethiopie au midi, la Scythie au nord, et la Celtique à l'occident. CHAP. Ier.

Lorsque Marseille commença à se distinguer parmi les villes de l'Europe, lorsque les guerres des Carthaginois avec les Romains, lorsque la seconde guerre punique en particulier, et les premières conquêtes des Romains, dans la Gaule, eurent fait

« rope à l'occident. » Il est tout-à-fait vraisemblable que par les Cynésiens, Hérodote veut parler des Ibères ou Espagnols; peut-être par la ville de Pyrène entend-il les monts Pyrénées. Aristote (in météorol. l. 1. c. 13.) dit que : « L'Ister (Danube) et le Tar-
» tessus ont leur source dans le Mont-Pyrénée qui
» fait partie de la Celtique et qui regarde le cou-
» chant Equinoxial. »

Strabon (l. 2.) rapporte que, suivant Eratosthène, les Gaulois habitoient l'Occident de l'Europe jusquà Cadix.

connoître ce pays d'une manière plus exacte qu'on ne l'avoit connu jusqu'alors, on restreignit le nom de Celtes aux seuls Gaulois, et celui de Celtique au pays qu'ils habitoient. Rien de plus simple, en apparence, que la démonstration de cette vérité; il semble qu'il suffise de jeter les yeux sur les ouvrages des anciens pour éclaircir tous les doutes; cependant, il n'en est pas ainsi: les auteurs modernes n'ont point été d'accord sur l'extension qu'il falloit donner à la dénomination de Celtes : les uns ont pensé que toutes les nations de l'Europe s'appeloient autrefois de ce nom commun; d'autres plus réservés, ont prétendu seulement que tous les peuples à l'occident de la Vistule y étoient compris; quelques-uns restreignent encore davantage ce nom; cependant, ils le donnent à la fois aux Germains et aux Gaulois; enfin, il y en a qui ne l'ont donné qu'aux Gaulois seuls. Il sera nécessaire d'examiner, pendant quelques momens, ces différentes opinions et de rechercher les bases sur lesquelles elles reposent, afin d'être en état de prononcer sur leur mérite, et de choisir celle qui mérite le plus de confiance.

Opinions diverses sur l'étendue faut qu'il donner au nom de Celtes.

Chap. Ier.

Première opinion.

Les auteurs (1) qui donnent à tous les anciens peuples de l'Europe le nom de Celtes, se fondent sur divers passages de Pline, de Denys d'Halicarnasse, de Strabon, de Plutarque, de Ptolémée, comme fournissant des preuves en faveur de leur opinion; mais en examinant ces auteurs, on n'y trouve rien de concluant; au contraire, on y voit que la plupart distinguent avec soin les Celtes des Espagnols, des Bretons, des Illyriens (2), des Scythes, des Thraces (3) des Grecs, et des autres peuples de l'Europe; ils rapportent seulement que plusieurs

---

(1) *N. B.* Quelques-uns des auteurs cités dans les notes suivantes, jusqu'à la fin du chapitre, n'ont été indiqués que d'après l'autorité de Schoepflin (vindic. celtic); j'ai cependant vérifié sur les originaux les passages du plus grand nombre; *voy.* Joan. Hardouin notœ ad Plinium, l. 6. c. 13. not. 13.—Pelloutier hist. des Celtes.—Abrah. Ortelius in Geographiâ. Ce dernier dit que les Celtes occupoient autrefois toute l'Europe, et qu'ils parloient tous la même langue à quelques différences près; il donne le nom de celtique à sa table de l'Europe.

(2) L'Illyrie ancienne correspondoit à la Servie, la Bosnie, etc.

(3) La Thrace forme actuellement la Bulgarie et la Romanie, où se trouve Constantinople.

CHAP. Ier.

peuples d'origine Gauloise ou Celtique avoient formé des Colonies loin de leur patrie, comme les Boïens, les Volces Tectosages, les Gothins en Germanie, les Scordisques dans l'Illyrie, etc.... C'est ce qui paroît avoir induit en erreur, les auteurs modernes dont nous parlons : égarés par de fausses lueurs, ils ont donné trop d'étendue à quelques observations particulières ; et parce qu'ils ont vu des Celtes établis dans presque toutes les parties de l'Europe, ils en ont conclu que ces peuples la remplissoient toute entière, et qu'ils avoient tous les mêmes mœurs et le même langage.

Seconde opinion.

Quant aux écrivains (1) qui ont prétendu que tous les peuples à l'occident de la Vistule, étoient compris sous le nom de

(1) *Voy*. Cluverii german. antiq., l. 1. c. 2.—Pezron. antiq. gent. et ling. Celtarum. — Joseph Scaliger, Epistolar. l. 3. Epistol. 276. — P. Bertius. — Velser. rer. boïcarum, l. 1. — Judocus. orat. inaugural. Molsheim academ. — Heur. Coccius prolegomena jurisprud. public. — Spener. notit german. antiq., l. 3. c. 4. — Aventin. annal. Boïor., l. — Mézeray, Hist. de France avant. Clovis.—Gedoyn, Mém. de l'Académ. des Inscript. et Belles-Lettres, T. 8. — Charles le Gendre, antiq, de la nation françoise. — Laureau Hist de France, avant Clovis, T. 1. etc...

Celtes, il faut convenir que les plus anciens géographes (1) étoient de cette opinion, mais cependant, l'Italie et l'Ibérie portoient des noms particuliers, dans les tems connus les plus reculés. CHAP. Ier.

Hérodote, le plus ancien des historiens grecs, conservés jusqu'à nos jours, distingue avec soin, dans deux occasions (2), les Celtes des Cynètes, ou Cynésiens qui étoient placés encore plus à l'occident dans l'Europe, et par lesquels il entend les Ibères ou Espagnols.

Platon (3), qui fleurissoit environ quatre siécles avant Jésus-Christ, distingue les Celtes des Thraces, des Scythes et des Espagnols.

Aristote (4), disciple de Platon, distingue dans ses ouvrages les Celtes, des Illyriens,

---

(1) Strabon (l. 4.) dit : « Qu'Ephore fait la Celtique d'une étendue immense, puisqu'il y comprend l'Ibérie jusqu'à Cadix.

(2) *Voy.* not. 6. pag. 17. Dans un autre passage (l. 4.) Hérodote s'exprime ainsi : « Les Celtes sont les plus reculés à l'occident des peuples de l'Europe, excepté les Cynètes. »

(3) *Voy.* Legum, l. 1.

(4) *Voy.* Histor. Animal., l. 8. c. 28. — de Generat. animal., l. 2. c. 8. — Libro de Mundo. T. 1. — de Mirabil. Auscultat. T. 2.

CHAP. Ier. des Thraces, des Epirotes, des Scythes, des Espagnols, des Bretons, des Italiens, des Liguriens ; d'où l'on voit que de son tems déjà on connoissoit cés distinctions, et il a été suivi par les auteurs qui ont écrit après lui (1). Ainsi l'opinion qui donne aux Celtes tout l'occident de l'Europe jusqu'à la Vistule, n'est vraie qu'en y ajoutant une restriction, c'est-à-dire, en la limitant aux tems qui ont précédé Aristote ; passé ce tems, elle n'étoit plus soutenable ; les connoissances en géographie s'étoient étendues, et la dénomination de Celtes étoit devenue moins générale.

L'opinion (2) qui attribue aux Germains

---

(1) Entre un grand nombre, on peut citer Apulée (de Mundo) : « Les deux îles Britanniques, dit-il, Albion et Jerna, sont situées sur les frontières des Celtes. »

(1) *Voy.* Raphaël Volaterran Geogr., l. 3. — Henr. Glarean, Comment de vet. German. popul. ap. Schardium, T. 1. — Ulrich. Obrecht. exercitat. de philosoph. celtic. et prodrom. rer. alsaticarum. — Leibnitz collectan. etymologic., part. 2. — Le Comte de Bunau, Histor. German. T. 1. — Joh. Schilter., prœfat ad glossar. alemannic. — Chret. Mathias., theatr. Historicum. etc.. — Keysler (antiquit. selectæ septentrionales et celticœ. præfatio) n'appelle

et aux Gaulois, conjointement le nom de Celtes, peut mieux se soutenir que les autres : si l'on fait des recherches sur ce sujet, on trouvera effectivement que ces peuples ont été pendant long-tems désignés sous un nom commun. Aristote et les auteurs des trois siècles suivans ne les ont jamais distingués d'une manière précise ; Polybe, qui écrivoit vers l'an 152 avant Jésus-Christ, est le seul qui, en parlant des Celtes, paroisse désigner uniquement les Gaulois ; il dit (1) : « Que les Romains firent » la guerre aux Celtes qui habitent en Italie; » — que les Gaulois transalpins s'appellent » Celtes ; — que les Celtes habitent le pays » voisin de Narbonne, et jusqu'aux Pyré» nées ; — que les Celtes et les Espagnols » sont séparés par les montagnes Pyrénées ». On ne trouve rien de semblable dans ses ouvrages, qui puisse s'appliquer aux Germains ; cependant, il faut convenir qu'il n'établit pas clairement leur séparation d'avec les Gaulois. CHAP. Ier.

Celtes que les Gaulois, les Espagnols et les Portugais : il nomme peuples septentrionaux les Germains, ainsi que les Danois et Suédois.

(1) L. 2. et l. 3.

CHAP. Ier. Jules-César est le premier qui fasse avec soin la distinction des Germains et des Celtes. Tous les auteurs latins qui ont écrit depuis, ont eu la même attention ; ils font plus : ils n'appellent Celtes qu'une partie des peuples de la Gaule, savoir, ceux qui habitoient au milieu de cette grande province.

Diodore de Sicile (1) distingue les Celtes des Germains, lorsqu'il dit : « Que la ville » d'Alise en Gaule a été prise de force par » César qui a soumis tous les autres peuples » Celtes. » On voit par ce passage qu'il ne comptoit pas les Germains au nombre des Celtes, puisqu'ils n'ont pas été soumis par César.

Strabon, l'auteur le plus exact que nous ayons sur la géographie ancienne, est encore plus précis à cet égard ; il répète en deux occasions (2) : « Que la Celtique » est bornée à l'orient par le Rhin » ; en sorte que les Germains n'y étoient pas compris ; il distingue en outre plusieurs fois les Germains des Celtes dans le reste de ses ouvrages (3).

---

(1) L. 4.
(2) L. 3. et l. 4.
(3) *Voy.* Strab., l. 1. l. 2. et l. 7.

Denys d'Halicarnasse, Denys Périégète (1), Plutarque, Ptolémée, Athénée, Etienne de Bysance, ont, ainsi que Strabon, accordé le titre de Celtes aux seuls Gaulois (2).

On peut conclure, de ce qui précède, que les auteurs les plus anciens appeloient Celtes tous les peuples qui habitoient à l'occident et au nord de l'Europe; que, depuis le tems d'Aristote, on réduisit cette dénomination aux Gaulois et aux Germains; enfin, que depuis la seconde ou la troisième guerre punique à peu près, on n'appelle plus Celtes que les seuls Gaulois. Il n'y a eu tant de contradictions sur ce sujet chez les auteurs modernes, que parce qu'ils n'ont pas distingué avec assez de soin les siécles dont ils parloient. Combien de peines et combien de volumes se seroient-ils épar-

---

(1) *Voy.* 288. « Après les Germains, dit Denys, « viennent le mont Pyrénée et les demeures des « Celtes. » Eustathe, Archevêque de Thessalonique, dans ses savans Commentaires sur Denys Periégète dit : que les Pyrénées séparent l'Ibérie de la Gaule ou Celtique, et que les Celtes sont établis jusqu'au Rhin.

(2) *Voy.* Schoepflin. vindic. celtic., § 17 — 23 et § 38 — 47.

CHAP. Ier.

gné, s'ils avoient voulu faire attention à cet élément important de leurs discussions.

Examen d'une objection.

Il faut convenir, cependant, qu'on a fait une objection spécieuse contre l'opinion que nous venons d'exposer. On a remarqué que parmi les auteurs grecs, qui ont écrit depuis la troisième guerre punique, il en est quelques-uns qui ont accordé le nom de Celtes aux Gaulois et aux Germains conjointement. Appien (1) parle des *Celtes Transrhénaniens*, et des *Cimbres, nation celtique* : or, l'on sait que les Cimbres étoient originaires de la Germanie. Pausanias (2) semble aussi donner aux Germains le nom de Celtes. Dion Cassius (3) s'exprime d'une manière claire et précise à cet égard, et Suidas l'a imité : ces deux derniers appellent même quelquefois les Germains uniquement Celtes, et distinguent les Gaulois des Celtes.

Tant de témoignages réunis paroissent au premier coup-d'œil devoir être d'un grand poids dans la balance; cependant, dès qu'on les examine attentivement, et qu'on les

(1) De bell. illyric. præfat. et de bell. civilib. l. 1.
(2) In Attic. l. 1.
(3) L. 39. 53. et 54.

compare avec d'autres citations des mêmes auteurs, on est forcé de changer d'avis. La manière dont ils s'expriment sur la Gaule, montre qu'ils ne l'avoient pas visitée, qu'ils la connoissoient mal, qu'ils ont été trompés en diverses occasions sur ce qu'on leur en avoit dit; qu'ils n'étoient pas géographes, et en général, qu'ils manquent d'exactitude. D'ailleurs, il faut observer qu'ils sont en bien petit nombre pour contrebalancer l'avis des autres auteurs grecs, et de tous les latins qui sont en opposition avec eux. CHAP. Ier.

Ils se contredisent eux-mêmes en divers passages; Appien, par exemple, dans son livre sur les guerres d'Annibal et d'Espagne, dit: « Que le pays appelé autrefois » Celtique, porte maintenant le nom de » Gaule. » Par où il indique précisément que par Celtes il n'entendoit que les seuls Gaulois. Dion Cassius à plusieurs reprises (1), appelle Celtes les peuples de la Gaule; il est donc évidemment en contradiction avec ce qu'il dit aussi (2) : « Qu'autrefois

(1) L. 39 et 53.

(2) L. 39. — Julien (orat. 1. in Constantium imperat.) distingue aussi quelquefois les Gaulois des Celtes; d'autrefois il les réunit.

CHAP. Ier. » les peuples des deux côtés du Rhin por-» toient le nom commun de Celtes ; mais » qu'enfin on a distingué ceux à la gauche, » qui sont les Gaulois, et ceux à la droite, » qui sont les Celtes. » Suidas (1) tombe dans le même défaut, et après avoir appelé Celtes les seuls Germains, il semble tout-à-coup avoir changé d'opinion, et redonne aux Gaulois le nom de Celtes. Il appelle Celtes les Sénonois qui firent la guerre aux Romains, et donne aussi le nom de Celte à un Gaulois qui fit un défi à Valerius Corvinus, l'an 349 avant Jésus-Christ.

Enfin, Appien, Pausanias, Dion et Suidas, ne parloient qu'en passant de cette question ; ils sont ici, par conséquent, peu dignes de foi, et sous aucun rapport on ne peut mettre en parallèle leur témoignage avec celui de Strabon, de Ptolémée, de Pomponius Mela qui sont des géographes exacts, et avec celui de Jules César et des autres Latins qui ont vécu sur les lieux et ne pouvoient ainsi faire d'erreur sur ce sujet.

---

(1) In lexico.

Plusieurs

Plusieurs savans (1), adoptant une opinion contraire à celles dont nous venons de parler, ont cherché à prouver que les Gaulois étoient les seuls peuples qui eussent été appelés proprement Celtes; mais, comme on vient de le voir, cette assertion ne peut se soutenir d'une manière générale, puisqu'il a été un tems où les Grecs donnoient le nom de Celtes aux Germains, et même à tous les peuples placés à l'occident de l'Europe. CHAP. Ier.

Il est inutile de réfuter l'opinion des auteurs (2) qui prétendent que le nom de Celtes n'a d'abord appartenu qu'aux Germains, et qu'il n'est passé que secondairement aux Gaulois; une pareille assertion ne mérite aucune attention, puisque tous les écrivains, même les plus anciens, donnent le nom de Celtes aux Gaulois; et qu'un petit nombre seulement, comme on l'a vu, l'accordent aux Germains.

---

(1) Schœpflin Vindic. celtic. et Alsatia illustrata. -- Bodin. Methodus historiæ.

(2) *Voy.* Vincent. Kadlubeck in commentar., l. 1., epistol. 2. -- Brower, annal. Trevirens. Proparasceve. -- Morhof. Polyhistor. -- Spener., notit. German. antiq., l. 3. ç. 4.

CHAP. Ier.

Le sentiment des écrivains qui ont donné une telle latitude au nom de Gaulois, qu'ils y ont compris les anciens Germains, ne mérite pas d'avantage de nous occuper; ils ont d'ailleurs été soigneusement réfutés dans divers ouvrages.

Voy. Spener. notit. german. antiq. — Raphaël Volaterr. géograph. l. 3. — Henric. Clarean in commentar. de vetust. german. popul. ap. Schardium t. 1. — Brower Annal. trevir. proparas. — Cocceius, prolegomen. jurisprud. public. — Schœpflin vindic. celt. § 42 — 47.

CHAPITRE SECOND.

Division géographique de la Gaule, et changemens qu'elle a subis en divers tems, pendant la durée de l'Empire Romain d'Occident.

LA Gaule (1) étoit autrefois divisée, relativement aux Romains, en Gaule Citérieure ou Cisalpine, c'est-à-dire, qui étoit en-deçà des Alpes, et en Gaule Ultérieure ou Transalpine, c'est-à-dire, qui étoit au-delà des Alpes. — Chap. IIme. Division de la Gaule.

La Gaule Cisalpine (2) faisoit partie de — En Cisalpine.

(1) Nous avons suivi, principalement dans ce chapitre, la Géographie Ancienne de Cellarius (l. 2. c. 2.). On peut y recourir pour chercher les citations des auteurs originaux. Nous avons cependant consulté les textes des géographes anciens, pour y vérifier ce que dit Cellarius, et nous les avons cités en note toutes les fois qu'ils nous ont offert quelque remarque particulière.

(2) Echard (Histoire Romaine introd. § 1.) dit que lors de la naissance de Rome, la Gaule Cisalpine étoit possédée par les Gaulois divisés en Sénonois, Insubriens, etc. « Ils lui donnèrent, dit-il, le nom

CHAP. IIme. l'Italie. Après la guerre civile, dans laquelle César obtint l'Empire de Rome, elle acquit le droit de cité, et fut appelée Gaule à Toge (*Gallia Togata*), parce que ses habitans faisoient usage de la toge comme les autres Romains.

» de leur patrie et l'appelèrent Gaule ; mais afin » d'ôter l'équivoque, ils la nommèrent Gaule Cisalpine, c'est-à-dire, gaule en-deçà des Alpes, ou » *Togata*, à cause des habits longs que portoient les » anciens habitans ; et que portèrent aussi les nouveaux. » Il y a dans ce passage un si grand nombre d'erreurs, qu'on a peine à comprendre comment un auteur aussi estimable qu'Echard a pu les commettre. 1°. Lors de la naissance de Rome, les Gaulois, ou au moins ceux qui étoient divisés en Sénonois, Insubriens, etc., n'étoient pas maîtres de la partie de l'Italie, appelée Gaule Cisalpine ; Echard auroit dû se souvenir que ce ne fut qu'au tems de Tarquin l'Ancien, ou environ, que ces Gaulois s'emparèrent du nord de l'Italie.

2°. Ce n'est pas les Gaulois, mais les Romains qui donnèrent le nom de Gaule Cisalpine à la partie de l'Italie conquise par les Gaulois. (*Voy.* Cellar. Geogr. ant. l. 2. c. 2.)

3°. C'est encore moins les Gaulois qui donnèrent le nom de *Togata* à la Gaule Cisalpine, et bien loin qu'elle portât ce nom avant la naissance de Rome, il ne lui fut donné que plus de 700 ans après. — Les anciens Gaulois ne portoient pas d'ailleurs de longs habits semblables à la toge.

Nous ne parlerons ici, pour le moment, que de la Gaule Transalpine, comme étant la seule qui formât la Gaule proprement dite. CHAP. IIme. Et Transalpine

Cette vaste contrée étoit bornée par l'Océan, les Pyrénées (1), la Méditerranée, Ses bornes.

(1) « Les Pyrénées, dit Diodore de Sicile (l. 5.), » séparent la Galatie de l'Ibérie; on raconte qu'elles » ont été autrefois incendiées par des bergers, d'où leur » est venu leur nom » (du mot grec πυρ *pur* qui veut dire du feu); suivant d'autres, leur nom vient de Pyrène, fille d'un Roi des Bébryces, qui fut séduite par Hercule. Silius Italicus, l. 3. v. 417, s'exprime ainsi:

Pyrene celsâ nimbosi verticis arce,
Divisos Celtis latè prospectat Iberos,
Atque æterna tenet magnis divortia terris.
Nomen Bebryciâ duxêre à virgine colles,
Hospitis Alcidæ crimen, qui sorte laborum
Geryonis peteret cum longo tricorporis arva.
Possessus Baccho, sævâ Bebrycis in aulâ.
Lugendam formæ sine virginitate reliquit
Pyrenen.

« Le mont Pyrène, du haut de sa cime élevée et couronnée de nuages, domine au loin sur les Ibères qu'il sépare des Celtes; la barrière qu'il met entre ces deux vastes régions est éternelle; les sommets de cette chaîne de montagnes ont tiré leur nom de Pyrène, vierge du pays des Bébryces (environs de Narbonne). Hercule, son hôte, la déshonora. Dans le

CHAP. II[me]. Ses rivières.

le Var, les Alpes (1) et le Rhin. Elle étoit arrosée par un grand nombre de rivières, dont les principales étoient la Garonne (*Garumna*), la Loire (*Liger*), la Seine (*Sequana*), la Marne (*Matrona*), la Meuse (*Mosa*), la Moselle (*Mosella*), le Rhin (2)

---

cours de ses travaux, lorsqu'il voyageoit pour se rendre dans les vastes domaines de Géryon, monstre à trois corps, il s'introduisit dans la cour du féroce Bébryce; là, échauffé par le vin, il triompha de la pudeur de Pyrène, et fit verser à cette cour des larmes amères sur la perte de sa virginité. »

(1) Les Alpes s'appeloient autrefois monts Obiens, et plus anciennement encore monts Riphées. Leur nom vient du mot *alp* qui en langue celtique signifie une haute montagne. *Voy.* Isidor. Orig., l. 14. c. 8. — Athen., l. 6. c. 4. — Note 2, page 10, et le texte à la même page.

(2) Le Rhin, suivant Isidore (Orig. l. 13. c. 21.) tire son étymologie du mot Rhône, à cause du rapport qu'il a avec ce dernier fleuve, comme prenant sa source dans le même pays. Suivant Bullet (Mémoire sur la langue celtique, part. 2[e]., au commencement), le nom du Rhin vient du celtique *Renn*, partagé, parce que ce fleuve se partage en plusieurs branches vers son embouchure.

(*Rhenus*), la Saône (1) (*Arar*) et le Rhône (2) (*Rhodanus*). Chap. IIme.

Ses Montagnes

Ses principales montagnes, outre les Alpes et les Pyrénées, étoient le mont *Cebenna*, *Gebenna* ou *Cemmenus* (les Cevennes), le Jura, et le *Vosegus* ou *Vosagus* (les Vosges).

Ses divisions.

La Gaule étoit divisée en plusieurs nations qui avoient chacune une existence sociale et des intérêts particuliers; mais nous ne savons pas dans quel tems on commença à distinguer les Celtes proprement dits qui habitoient au milieu de la Gaule, des Belges qui occupoient le nord, et des Aquitains qui étoient placés au midi. Il paroît, cepen-

(1) On peut lire dans le livre sur les fleuves, que quelques auteurs attribuent à Plutarque la fable que l'on débitoit sur l'origine du nom *Arar* donné à la Saône qui s'appeloit auparavant *Brigulus*.

(2) Solin (Polyhistor c. 8.) compte le Rhône au nombre des trois plus grands fleuves de l'Europe; peut-être son nom vient-il du celtique *Rho-dan* rapide, ou bien lui fut-il donné par une colonie de Doriens sortis de l'île de Rhodes, qui vinrent autrefois s'établir près de son embouchure, et y fondèrent une ville nommée *Rhoda*. *Voy.* Strab. l. 3. et l. 14. — Plin. l. 3. c. 4. — Scymnus. Chius. orbis descrip. *Voy.* 203 et seq. — Hieronym. in prolog., l. 2. Epist. ad Galatas. c. 3. Commentar. — Isidor. Origin., l. 13. c. 21.

CHAP. IIme. dant que cette division est très ancienne. Elle est la première dont l'Histoire fasse mention. Tite-Live (1) raconte : qu'au tems de Tarquin l'Ancien, c'est-à-dire, près de six cents ans avant l'Ere Chrétienne, Ambigat, Roi des Berruyens, commandoit à tous les peuples de la Celtique, pays qui faisoit la troisième partie des Gaules, par où il semble indiquer que les Celtes étoient déjà distingués des autres Gaulois. Du reste, il est possible qu'il ait seulement voulu dire qu'au tems de Tarquin l'Ancien, Ambigat régnoit sur la partie des Gaules qu'on appela depuis Celtique, et cela d'autant plus que quelques historiens insinuent que César est l'auteur de la division des Gaules en Aquitanique, Celtique et Belgique.

Quoi qu'il en soit, les écrivains anciens rapportent que le mélange des Espagnols avec les peuples du midi de la Gaule, et celui des Germains avec ceux du nord, introduisit des changemens dans les mœurs et le langage (2) de ces peuples, d'où vint

(1) L. 5. c. 34.

(2) On trouve encore dans les provinces de France

qu'on leur donna des noms nouveaux. Les peuples situés au milieu de la Gaule, conservèrent seuls le nom de Celtes, comme n'ayant souffert aucun changement par le mélange avec des étrangers.

Gaule Chevelue et Gaule à Brayes.

Les Romains nommoient quelquefois la Gaule Transalpine, *Gaule Chevelue* (*Comata*), parce que ses habitans avoient coutume de ne point couper leurs cheveux, et de les entretenir dans toute leur longueur naturelle ; ils appeloient aussi Gaule à Brayes (*Gallia Braccata*) la partie de la Gaule Transalpine qui leur étoit soumise avant les conquêtes de Jules-César, parce qu'on portoit dans cette partie de la Gaule, des brayes (*braccæ*), espèce de culottes ou hauts-de-chausses fort larges, dont l'usage étoit inconnu aux Romains (1).

---

qui correspondent à l'Aquitaine, à la Celtique et à la Belgique, des traces des anciennes langues qu'on y parloit. Ainsi le basque dérive de la langue cantabre ; le bas-breton, du celte ; et l'allemand du tudesque.

(1) Tacite, Pomponius Mela, Pline, Cicéron, Dion Cassius et plusieurs autres, se servent de tems en tems des expressions de Gaule Chevelue et Gaule à Brayes. Les poètes les employoient aussi. Catulle p. ex. (de Mamurrâ v. 3.) parle de la Gaule Chevelue, *Comata Gallia*.

CHAP. IIme.

Autre division de Jules-César.

Jules-César est le premier qui, par ses conquêtes, ait fait connoître d'une manière exacte la Gaule entière. La Province Romaine ou Gaule Narbonnoise, qui étoit déjà acquise aux Romains de son tems, comprenoit les pays qu'on a appelés depuis le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, et la Savoie. César distingue, dans ses Commentaires, le reste de la Gaule, c'est-à-dire, la Gaule Chevelue, en trois parties (1).

1.° L'*Aquitaine*, bornée par les Pyrénées, la Garonne et la Narbonnoise.

2.° La *Celtique*, bornée par l'Aquitaine, la Narbonnoise, l'Océan, la Seine, la Marne et le Rhin.

3.° La *Belgique*, au nord, qui comprenoit le reste de la Gaule.

Ces provinces reçurent le nom de Gaule Narbonnoise, Gaule Aquitanique, Gaule Celtique, Gaule Belgique, d'où vint que souvent l'on appela *Gaules* au pluriel, leur réunion (2).

---

(2) *Voy.* Amm. Marcell., l. 15. c. 11.

(1) Les auteurs anciens se servent indifféremment du nom de *Gaules* au pluriel, ou de celui de Gaule au singulier. Catulle, p. ex. (De Mamurrâ), v. 20, s'exprime ainsi :

Auguste trouvant que la Celtique étoit trop considérable, relativement aux autres parties de la Gaule, augmenta à ses dépens l'Aquitaine et la Belgique, il étendit cette première jusqu'à la Loire, et ajouta à la seconde l'Helvétie et le pays des Séquaniens (Franche-Comté). Il fit de Lyon la capitale de la Celtique, d'où elle prit le nom de *Lyonnoise*; il retrancha (1) aussi, ou du moins, on retrancha peu après lui de la partie de la Belgique voisine du Rhin, deux provinces qui furent nommées, l'une la *Germanie* ou *Germanique-Inférieure*; et l'autre, la *Germanie*, ou *Germanique-Supérieure*. La Moselle, ou suivant d'autres l'Ahr, ou plutôt le pays des Tréviriens,

CHAP. IIme.

Division faite par Auguste.

Hunc Galliæ timent...... Les Gaules le redoutent. Et Tibulle. elegiar. l. 4. eleg. 1. v. 137.

......*Non te vicino remorabitur obvia Marte*
Gallia.....

La Gaule toujours prête à attaquer nos frontières n'arrêtera pas ton bras.

(1) Suivant quelques auteurs, la formation des deux Germaniques est postérieure à Auguste. -- Recueil des Histor. des Gaules, par Martin Bouquet, t. 1. Préface. -- Tacite Histor. (l. 1. c. 9. et 12.) fait déjà mention des deux Germanies, en parlant des événemens arrivés dans les années 68 et 69, de l'Ere Chrétienne.

CHAP. IIme. qui fut conservé à la Belgique, formoit la séparation de ces deux dernières; elles reçurent le nom de *Germanies* ou *Germaniques*, parce qu'elles étoient peuplées de nations Germaines. La Gaule fut donc partagée en six provinces sous Auguste, ou peu de tems après lui, cette division reçut divers changemens jusqu'au tems de Dioclétien, de Constantin et de Gratien (1); sous ces derniers enfin la Gaule étoit partagée en dix-sept provinces qui subsistèrent avec peu de modifications, tant que dura l'Empire des Romains.

Division en six Provinces.

Reprenons la division géographique des six provinces établies au tems d'Auguste, et voyons quels étoient les peuples et les villes principales qu'elles renfermoient.

1°. L'aquitaine

L'*Aquitaine*, on la divisoit en deux parties principales. La première comprenoit les peuples qui habitoient au midi de la Garonne; c'étoit l'Aquitaine proprement

(1) Il y a eu sous les Empereurs plusieurs changemens dans la division de la Gaule; mais les auteurs contemporains ne sont point exacts sur ce sujet. *Voy.* à cet égard la Géographie de Cellarius, et un Mémoire de Mr. de la Barre, inséré dans les Mémoires de l'Acad. des Inscript. et B. Lettr., t. 8. pag. 403.

dite ; Eaulse et ensuite Auch et Bordeaux furent ses capitales. CHAP. IIme.

La seconde comprenoit les peuples placés entre la Loire et la Garonne ; c'étoit le pays retranché de la Celtique par Auguste. Elle avoit Bourges pour ville principale.

On remarquoit dans la première partie

	Noms anciens.	Noms nouveaux.
1°. Les Tarbelliens chez lesquels étoient les villes suivantes :		
	Aquæ Tarbellæ.	Dax.
	Tarba.	Tarbes.
	Aquæ Onesiæ.	Bagnères.
2°. Les Conténiens.	Lugdunum convenarum.	Saint-Bertrand.
3°. Les Ausciens.	Climberrum ou Augusta Ausciorum.	Auch.
4°. Les Elusates.	Elusa.	Eaulse, ville détruite.
5°. Les Lactorates.	Lactoratum.	Lectoure.
6°. Les Vasates (1).	Cossio.	Bazas.
7°. Les Berruyens Vibisques (2).	Burdigala.	Bordeaux.
	Noviomagus.	(Ville détruite.)

(1) Leur pays étoit sablonneux autrefois comme il l'est maintenant. — Arenosas non dedignare vasatas. Paulini Epist. 3. Ausonio. v. 156.

(2) Ils étoient issus des Berruyens qui habitoient les bords de la Loire.

CHAP. IIme.

Dans la seconde partie de l'Aquitaine étoient :

	Noms Anciens.	Noms Nouveaux.
1°. Les Santons.	Portus Santonum.	(peut-être) Brouage.
	Mediolanum.	Saintes.
2°. Les Pictons.	Limonum ou Pictavium.	Poitiers.
	Argantomagus.	Argenton.
3°. Les Lémovices.	Augustoritum Lemovicum.	Limoges.
	Ratiastum, ensuite, Engulisma.	Angoulême.
4°. Les Pétrocoriens.	Vesuna.	Périgueux.
5°. Les Nitiobriges.	Aginnum.	Agen.
6°. Les Cadurciens propres.	Divona.	Cahors.
	Uxellodunum.	Le Puech d'Issoudun.
7°. Les Cadurciens Eleuthériens.	Albiga.	Alby.
8°. Les Ruténiens.	Segedunum.	Rhodès.
9°. Les Gabaliens.	Anderidum.	Javols.
10°. Les Arverniens.	Augustonemetum.	Clermont.
	Gergovia (1).	(Ville détruite à une lieue de Clermont.)
11°. Les Bertuyens ou Cubiens.	Avaricum.	Bourges.

On voit, par ce tableau que, l'Aquitaine contenoit dix-huit peuples principaux.

---

(1) On a élevé des difficultés sur la position de cette ville. *Voy.* Mém. de l'Académ. des Inscript. et Bell. Lettr. t. 6. pag. 635 ; recherches sur Gergovia, etc., par Lancelot. — Ribaud de la Chapelle, Mémoires sur le caractère et les actions de Vercingétorix. — Adriani Valesii notitia Galliarum voce *Arverni*.

CHAP. IIme.

2°. La Celtique ou Lyonnoise.

La *Celtique* ou *Lyonnoise*. Cette province renfermée entre la Loire, l'Océan et la Seine, étoit celle qui, du tems de César, avoit le mieux conservé l'ancien caractère national. Lyon étoit sa capitale. La partie située le plus à l'occident vers l'Océan, s'appeloit Armorique. Elle a depuis formé la Bretagne et la plus grande partie de la Normandie; ses principaux peuples étoient:

	Noms Anciens.	*Noms Nouveaux.*
1°. Les Nannètes.	Condivicnum.	Nantes.
2°. Les Venètes.	Dariorigum.	Vannes.
3°. Les Curiosolites ou Curiosopites.	Urbs Curiosopitum (1).	Quimper, ou plutôt Courseult (ville détruite).
4°. Les Osismiens.	Brivates.	Brest.
5°. Les Rhedons.	Aletum.	Saint-Malo.
	Condate.	Rennes.
6°. Les Abrincatuens.	Ingena.	Avranches.
7°. Les Vénéliens.	Cosedia.	Coutances.
8°. Les Unelliens.	Alaunium.	(Peut-être) Valognes.
9°. Les Biducasses (2)	Biducassium.	Bayeux.

(1) On peut, sur la position de l'ancienne capitale des Curiosolites, consulter Montfaucon. Ant. expliq. t. 2. supplém. l. 8. c. 6. -- Et les Mémoires de l'Académ. des Inscript. et B. Lettr. t. 1.

(2) Suivant quelques auteurs, il y avoit encore dans l'Armorique un peuple qu'on appeloit les Viducasses ou Viducassiens, différent des Biducasses: sa capitale auroit été *Civitas Viducassium* actuelle-

	Noms Anciens.	Noms nouveaux.
10°. Les Lexobiens ou Lexoviens.	Noviomagus ou Lexovium.	Lisieux.

A L'orient de l'Armorique on trouvoit

1°. Les Andes ou Andégaviens.	Juliomagus ou Andegavum.	Angers.
2°. Les Turoniens.	Cæsarodunum.	Tours.
3°. Les Carnutes.	Autricum.	Chartres.
	Genabum ou Aureliani Civitas.	Orléans.
4°. Les Eburovices.	Mediolanum.	Evreux.
	Durocasses.	Dreux.
5°. Les Cénomaniens.	Vindunum.	Le Mans.
6°. Les Diablindes.	Diablindum.	Nogent-le-Rotrou.

N. B. Ces trois derniers peuples étoient compris sous le nom plus général *d'Aulerciens*.

7°. Les Parisiens.	Lutetia.	Paris.
	Metiosedum.	Corbeil.
	Melodunum.	Melun.
8°. Les Meldiens.	Jatinum.	Meaux.
9°. Les Sénonois.	Agendicum.	Sens.
10°. Les Tricasses.	Augustomana.	Troyes.
11°. Les Mandubiens	Alesia ou Alexia.	Alise (ville détruite)
	Divionum.	Dijon.
12°. Les Vadicassiens	Noviodunum.	Peut-être Nouan, à 9 lieues d'Orléans.
13°. Les Éduens.	Augustodunum.	Autun.

---

ment détruite, et dont il resteroit des ruines à Vieux, village à deux lieues de Caen. -- *Voy.* Mém. de l'Acad. des Insc. et B. Lettr., t. 1.

Bibracte

CHAP. IIme.

	Noms Nouveaux.	Noms Anciens.
	Bibracte (1)	Peut-être Beureet, ou plutôt Autun.
	Cabillonum.	Châlons.
	Matisco.	Mâcon.
14°. Les Boïens.	Gergovia. (2)	Moulins.
15°. Les Ségusiens.	Lugdunum.	Lyon.
	Rodumna.	Roanne.
	Forum Segusiano-rum.	Feurs.

La Celtique renfermoit donc vingt-cinq peuples.

5°. La Narbonnoise ou province Romaine

La Narbonnoise ou province Romaine avoit Narbonne pour capitale. Elle étoit divisée en deux parties principales ; l'une à gauche et l'autre à droite du Rhône. Dans la première habitoient :

1°. Les Volces-Tectosages.	Narbo.	Narbonne.
	Carcasso.	Carcassonne.
	Veneris Fanum.	Port-Vendres.
	Caucoliberum.	Collioure.
	Illiberis.	Ville détruite, que quelques auteurs ont cru être Collioure, peut-être Elne.

(1) C'étoit une des principales villes des Gaules, et la même qu'Autun, suivant Montfaucon. (Antiquité expliquée.)

(2) Il ne faut pas confondre cette ville de Gergovia avec celle de même nom qui existoit chez les Arverniens.

CHAP. IIme.

Noms Anciens.	Noms nouveaux.
Ruscino.	Ville détruite à demi-lieue de Perpignan. (1)
Beterra.	Beziers.
Agatha	Agde.
Tolosa.	Toulouse.

N. B. Les Tolosates et les Bébryces faisoient partie des Volces-Tectosages ; les premiers situés au Nord-Ouest, et les derniers au Sud-Est.

2°. Les Volces-Arecomiens.	Nemausus (2).	Nîmes.
	Luteva.	Lodève.
	Forum Domitii.	Frontignan.
3°. Les Helviens.	Alba Helviorum.	Viviers.

Dans la partie de la Narbonnoise, à droite du Rhône, étoient :

1°. Les Anatiliens ou Avaticiens.	Maritima Avaticorum.	Martègue.
2°. Les Saliens ou Salluviens.	Massilia.	Marseille.
	Arelate.	Arles.

(1) Perpignan n'a été fondée que dans le dixième siècle de l'ère chrétienne.

(2) Etienne de Bysance (*de urbibus*) raconte la tradition qui faisoit remonter la fondation de Nîmes à un compagnon d'Hercule, nommé Nemausus. — Il reste encore à Nîmes plusieurs beaux monumens du tems des Romains. (*Voy.* Montfauc. Antiq. expliq.)

	Noms Anciens.	Noms Nouveaux.
	Telo Martius.	Toulon.
	Forum Julii (1).	Fréjus.
	Antipolis (2).	Antibes.
	Nicæa (3).	Nice.
	Tarasco.	Tarascon.
	Aquæ Sextiæ.	Aix.
	Dinia.	Digne.

N. B. Plusieurs peuples, comme les Marseillois, les Oxybiens, les Déciates, les Reïens et même ceux des Liguriens qui habitoient à l'occident du Var, faisoient partie des Saliens; cependant, ils en sont quelquefois distingués. Les auteurs anciens ne sont point d'accord ni exacts sur les limites de ces peuples.

3°, Les Cavares.	Avenio.	Avignon.
	Arausio.	Orange.
	Cabellio.	Cavaillon.

---

(1) Le port de Fréjus étoit très bon. Tacite (Annal. l. 4. c. 5.) rapporte que les Romains y tenoient une escadre.

(2 et 3) Antibes et Nice avoient été fondées par les Marseillois, ainsi que Tauroentium (la Cioutat ou la Seine), Olbia (Hières), et Rhoë Agatha. — Nice étant à l'orient du Var, étoit regardée par plusieurs auteurs anciens, comme faisant partie de l'Italie; sa position, par rapport aux Alpes, lui donnoit plus de relations avec la Gaule.

CHAP. IIme.

	Noms Anciens.	Noms Nouveaux.
	Carpentoracte.	Carpentras.
	Apta Julia.	Apt.

N. B. Les Mémipiens, les Vulgiens et quelques autres étoient compris sous le nom de Cavares.

4°. Les Tricastiniens.	Augusta Tricastinorum.	St.-Paul-trois-Châteaux.
	Noviomagus.	Nyons.
5°. Les Voconliens.	Vasio.	Vaison (ville à demi-ruinée).
	Lucus Augusti.	Le Luc ou Luc.
	Dea Vocontiorum ou civitas Deensium.	Die.
6°. Les Tricoriens.	Vapincum.	Gap.
7°. Les Caturiges.	Eburodunum ou Ebrodunum.	Embrum.
8°. Les Centrons.	Forum Claudii.	Moustiers-en-Tarentaise.
	Axima.	Aime, village près Moustiers.
9°. Les Véragres.	Octodurum.	Martigni.

N. B. Les Séduniens, peuple qui habitoit le Haut-Vallais, sont souvent confondus avec les Véragres.

10°. Les Ségalauniens.	Valentia.	Valence.
11°. Les Allobroges.	Vienna.	Vienne.
	Cularo, ensuite Gratianopolis.	Grenoble.
	Geneva.	Genève.

CHAP. IIme.

La Narbonnoise contenoit, comme on vient de le voir, quatorze peuples principaux, dont plusieurs se subdivisoient en d'autres peuples.

4°. La Belgique.

Les limites de la Belgique et des deux Germanies ou Germaniques ne sont pas faciles à découvrir chez les auteurs anciens. Quelques-uns ne placent dans ces dernières que les peuples les plus voisins du Rhin; d'autres y comprennent tous les peuples d'origine Germaine, établis en Gaule jusqu'à l'Escaut. Nous suivrons cette dernière opinion comme étant la plus généralement adoptée. Le pays des Tréviriens étoit conservé à la Belgique, quoiqu'il atteigne jusqu'aux bords du Rhin, et qu'il dût ainsi naturellement faire partie des Germaniques.

La Belgique, dont Trêves passoit pour être la capitale, contenoit d'abord les Hélvétiens qui formoient les quatre peuples suivans:

	Noms Anciens.	*Noms Nouveaux.*
1°. Les Urbigéniens.	Aventicum.	Avanches.
	Urba.	Orbe.
	Colonia Equestris.	Nyon.
2°. Les Ambrons.	Salodurum.	Soleure.
	Vindonissa.	Windisch.
3°. Les Tigurins.	Tigurum.	Zurich.
	Forum Tiberii.	Keyserstul.
	Arbor Felix.	Arbon.
	Ad Fines.	Pfin.
	Vitodurum.	Winthertbur.
4°. Les Tugéens.	Tugium.	Zug.

CHAP. IIme. Après ces peuples, qui étoient connus sous le nom général d'Helvétiens, venoient :

	Noms Anciens.	*Noms Nouveaux.*
5°. Les Rauraciens.	Augusta Rauracorum.	Augst (ville détruite).
6°. Les Séquaniens.	Vesontio.	Besançon.
7°. Les Lingons.	Andomadunum (1).	Langres.
8°. Les Leuciens.	Tullum.	Toul.
	Nasium.	Grand-Nancy (village).
9°. Les Mediomatriciens.	Divodurum (2).	Metz.
	Virodunum.	Verdun.
	Decem Pagi.	Dieuze-sur-la-Seille.
10°. Les Tréviriens.	Augusta Treverorum.	Trêves.
	Noviomagus.	Numagen.
	Confluentes.	Coblentz.
	Autumnacum.	Andernach.
11°. Les Nerviens.	Camaracum.	Cambray.
	Bagacum.	Bavay.
	Pons Scaldis.	Condé.

(1) Il y avoit plusieurs beaux édifices à Langres. (*Voy*. Montfauc. Antiq. expliq.)

(2) Metz étoit une ville considérable sous les Empereurs Romains. Elle avoit de grandes rues, dont trois sont connues par des monumens : la rue des Cordonniers (*vicus sandaliaris*) ; la rue de la Paix (*vicus pacis*) ; et la rue de l'Honneur (*vicus honoris*). On y a trouvé beaucoup de tombeaux. (*Voy*. Montfauc. Antiq. expl). Elle devint capitale du royaume d'Austrasie, sous les Rois de France de la race Mérovingienne.

CHAP. IIme.

	Noms Anciens.	Noms nouveaux.
12°. Les Moriniens.		

Leur nom vient du mot *mor* ou *mœr* qui, en langue celtique, veut dire la mer, parce que ces peuples habitoient au bord de la mer.

	Portus Iccius.	Probablement Witsand.
	Gessoriacum (1).	Boulogne.
	Tervanna (2).	Térouanne (ville ruinée).
13°. Les Atrebates.	Nemetacum.	Arras.
14°. Les Ambianiens	Samarobriva.	Amiens.
15°. Les Bellovaques.	Bratuspantium ou Cæsaromagus.	Beauvais.
16°. Les Sylvanectes.	Augustomagus.	Senlis.
17°. Les Véromanduens.	Augusta Veromanduorum.	St. Quentin.
	Duronum.	La Capelle.
	Verbinum.	Vervins.
	Noviomagus.	Noyon.
18°. Les Rémiens.	Durocortorum.	Reims.
	Bibracte.	Peut-être Braye ou Bièvre.
	Catalaunum.	Châlons-sur-Marne.
19°. Les Suessoniens.	Augusta Suessonum.	Soissons.
20°. Les Calétiens.	Juliobona.	Lillebonne ou Dieppe
21°. Les Véliocasses.	Rotomagus.	Rouen.

La Germanique-Supérieure avoit Mayence pour capitale, elle contenoit : 5°. La Germanique-Supérieure.

---

(1) Caligula fit bâtir à Boulogne un phare fameux qui fut détruit par la mer en 1644.

(2) Cette ville fut prise et détruite en 1553 par Charles-Quint.

CHAP. IIme.

	Noms Anciens.	Noms nouveaux.
1°. Les Tribocciens.	Brocomagus.	Brumpt.
	Argentoratum.	Strasbourg.
	Ruffana.	Rufach.
2°. Les Nemètes.	Noviomagus.	Spire.
	Tabernæ.	Rhein-Zabern.
	Vicus Julius.	Germersheim.
	Alta Ripa.	Altrip.
3°. Les Vangions.	Borbetomagus.	Worms.
	Bonconica.	Oppenheim.
	Moguntiacum.	Mayence.
	Bingium.	Bingen.

6°. La Germanique-Inférieure.

La Germanique-Inférieure, dont Cologne étoit la ville principale, renfermoit :

1°. Les Ubiens transportés en Gaule.	Colonia Agrippina.	Cologne.
	Bonna.	Bonn.
	Tolbiacum.	Zulpich.
	Novesium.	Nuys.
	Marcodurum.	Duren.
	Juliacum.	Juliers.
2°. Les Guggerniens transportés en Gaule.	Asciburgium.	Asbourg (village).
	Vetera.	Santen.
	Mediolanum.	Moyland.
	Colonia Trajana.	Kellen.
3°. Les Eburons, les Tongres, les Condrusiens, les Cérésiens, les Séguiens, les Pémaniens, les Suniciens.		
	Adnatica.	Tongres (ville détruite).
	Fons Tongrorum.	Spa.

N. B. Les limites de ces peuples sont mal connues; on les confond souvent les uns avec les autres. Chap. IIme.

	Noms Anciens.	*Noms nouveaux.*
4°. Les Ménapiens.	Castellum Menapiorum.	Kessel.
5°. Les Aduaticiens ou Atuaticiens.	Perviciacum.	Pervis.
	Geminiacum.	Gembloux.
6°. Les Toxandriens.	Toxandria,	Tessenderlo.
7°. Les Bataves.	Noviomagus.	Battenberg.
	Batavodurum.	Deurstède.
	Trajectus Rheni.	Utrecht.
	Lugdunum.	Leyde.
8°. Les Canninefates.		

Ces Peuples n'avoient pas de villes. Ils habitoient le nord de la Gaule, c'est-à-dire, l'île formée par l'Océan et les deux branches les plus orientales du Rhin.

Résumé.

La Gaule entière étoit, comme on vient de le voir, habitée par quatre-vingt-neuf peuples principaux, et il seroit facile de doubler ce nombre en y joignant leurs subdivisions.

Réflexions sur les villes de la Gaule.

Les villes, outre leurs noms particuliers, portoient aussi fréquemment le nom des peuples dont elles étoient la capitale. Ainsi Langres s'appeloit *Civitas Lingonum*; Metz, *Civitas Mediomatricorum*, etc.

Ici se présente une remarque qu'on ne peut s'empêcher de faire après avoir par-

CHAP. IIme.

couru le tableau des villes de l'ancienne Gaule ; il est singulier, au premier coup-d'œil, que les principales des grandes villes que nous connoissons actuellement, fussent également au nombre des villes considérables du tems d'Auguste, et que leur fondation pour la plupart se perde dans la nuit des tems ; le nombre des villes importantes, fondées dans le moyen âge ou dans les derniers siécles, est petit, comparé à celui des villes anciennes. Ce fait montre combien la nature et l'habitude ont d'empire sur les hommes : il est des positions qui, de tout tems, ont servi à leur habitation ; tels sont les bords des lacs et des rivières, le sommet des collines, le confluent de deux fleuves ; et lorsqu'une fois le premier établissement a été formé, les descendans des fondateurs ont continué à y vivre, sans chercher d'autres demeures.

Division adoptée au 4e. siécle.

Sous Constantin et Gratien (1), c'est-à-dire, dans le 4.me siécle, la Gaule étoit divisée en

(1) Scaliger, Notitia Galliæ. — Tit. Liv. Freinshemii, l. 103. c. 137. — Notit. dignitat. imperii, in notitiâ imperii Occidentis, ultrà Arcadii, Honoriique tempora. — Notitia civitat. et provinciar. Galliæ, apud Sirmondum. t. 1. conciliorum. Galliæ.

17 Provinces. Voici quels étoient leurs noms. CHAP. IIme.

	Noms Anciens.	Noms nouveaux.
1.° La Viennoise.	Vienna.	Vienne.
2°. La première Germanique.	Civitas Moguntiacensium.	Mayence.
3°. La seconde Germanique.	Colonia.	Cologne.
4°. La première Belgique.	Civitas Trevirorum.	Trèves.
5°. La seconde Belgique.	Civitas Rhemorum.	Reims.
6°. La première Lyonnoise.	Lugdunum.	Lyon.
7°. La seconde Lyonnoise.	Rotomagus.	Rouen.
8°. La troisième Lyonnoise.	Civitas Turonum.	Tours.
9°. La quatrième Lyonnoise.	Civitas Senonum.	Sens.
10°. Les Alpes Maritimes.	Civitas Ebrodunensium.	Embrun.
11°. Les Alpes Pennines et Graïennes.	Civitas Centronum.	Moustiers-en-Tarentaise (1).
12°. La grande Séquanoise.	Civitas Crispolinorum.	Besançon.
13°. La première Aquitaine.	Civitas Biturigum Cuborum.	Bourges.
14°. La seconde Aquitaine.	Burdigala (2).	Bordeaux.
15°. La Novempopulanie.	Civitas Ausciorum.	Auch.

(1) Aujourd'hui dans le département du Mont-Blanc.

(2) Quelques Auteurs l'appellent Burdegala et non Burdigala.

CHAP. IIme.

	Noms Anciens.	Noms Nouveaux.
16°. La première Narbonnoise.	Civitas Narbonensium.	Narbonne.
17°. La seconde Narbonnoise.	Civitas Aquensium.	Aix.

Voilà sommairement, et sans entrer dans des détails, quelle étoit la Géographie des Gaules : il étoit nécessaire de commencer par là l'histoire des Gaulois, afin de connoître la position des villes et des peuples dont il sera fait mention dans la suite.

CHAPITRE TROISIÈME.

Recherches sur les colonies les plus anciennes des Gaulois, sur celles qui ont précédé les tems dont l'histoire a conservé les dates.

Les Gaulois, à une haute antiquité, ont fait des irruptions lointaines : franchissant les limites que la nature sembloit leur avoir assignées, ils ont traversé les Alpes, les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, et se sont répandus sur une partie considérable du globe ; le tems ne nous a pas conservé les dates de tous ces événemens, mais il n'a pu en effacer les traces, et il a laissé subsister des monumens qui en attestent la vérité. Chap. III.

D'anciennes traditions, et un langage ressemblant à celui des Gaulois, sont restés dans divers pays, pour prouver que ces peuples y avoient une fois pénétré, et y avoient formé des établissemens. Il est intéressant d'examiner ce que l'Histoire peut fournir de renseignemens sur ces émigrations. Expéditions anciennes des Gaulois.

Quelques auteurs (1) ont prétendu qu'on avoit trouvé des traces de l'existence de la langue celtique en Asie, à une époque extrêmement reculée ; que le phrygien surtout n'étoit qu'un dialecte de cette langue, et qu'il a cependant toujours passé pour être un des plus anciens idiomes du pays ; d'où ils ont conclu que les Gaulois ont pénétré dans ces contrées, dans des tems perdus pour la tradition ; que l'expédition qui eut lieu sous Sigovèse, environ six cents ans avant Jésus-Christ, ne fut qu'une répétition de ce qui s'étoit déjà passé auparavant. Nous ne nous arrêterons pas à discuter ces assertions ; et il faut convenir qu'il reste trop peu de données sur ce sujet, pour pouvoir rien assurer de positif : peut-être les rap-

---

(1) *Voy.* l'Abbé Dordelu du Fays. Observations historiques sur la nation Gauloise. — Histoire Universelle par une société de gens de lettres, trad. de l'Anglois, édit. in-4°. t. 4. pag. 109 et suiv. — Postel (histoire mémorable des expéditions depuis le déluge, faites par les Gaulois ou François etc.) entre dans beaucoup de détails sur ce sujet ; mais il donne dans un grand nombre de fables qui étoient adoptées au tems où il écrivoit. — *Voy.* encore Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1. pag. 150, etc.

ports qui existoient entre la langue celtique et les langues orientales, ont-ils été la source de quelques erreurs, et ont-ils fait croire à d'anciennes émigrations qui n'ont réellement jamais existé ? CHAP. III.

En Italie. Les Ombres étoient ils Gaulois d'origine ?

Les Ombres ou Ombriens, suivant quelques auteurs anciens (1), étoient un peuple Gaulois qui traversa les Alpes, et vint occuper le nord de l'Italie; Isidore de Séville assure qu'ils furent appelés Ombres, du mot grec ὀμβρος (*ombros*, en latin *imber*) de la pluie, parce qu'ils survécurent aux pluies dans le tems d'un déluge, ou d'une ruine occasionnée par la chute des eaux.

Leur entrée en Italie a dû être extrêmement ancienne, puisqu'ils passoient pour les premiers habitans de ce pays (2); ils y exis-

(1) *Voy.* Solin. Polyhist. c. 8. — Isidor. origin. l. 9. c. 2. — Servius ad Æneid. l. 12. — Caton appelle les Gaulois les primogéniteurs des Ombres.

(1) *Voy.* Herodot. l. 1. — Dyonis. Halicarnass. l. 1. — Plin. l. 3. c. 14. — Florus. l. 1. c. 17. — M. Freret, dans ses recherches sur l'origine et sur l'histoire des divers peuples de l'Italie, prétend que les Ombres ne furent pas les premiers habitans de ce pays : ses raisonnemens nous paroissent avoir peu de force. On peut les lire dans les Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettr. t. 18. hist. pag. 82.

CHAP. III. toient déjà lorsque les Pelasges et ensuite les Tusces, arrivant des côtes de la Grèce et de l'Asie, vinrent s'y établir long-tems avant la prise de Troie ; alors, chassés des provinces qu'ils occupoient, les Ombres furent forcés de remonter au nord, et de se retirer peu à peu vers la mer Adriatique (1). Leur établissement en Italie se perd donc dans les ténèbres des premiers âges, et appartient à l'antiquité la plus reculée ; il eut lieu plus de dix-neuf siécles avant Jésus-Christ, suivant les *Tablettes Chronologiques* de Lenglet du Fresnoy. Si l'on admet ce fait, il faut convenir que Trogue-Pompée se trompoit en racontant (2) qu'Hercule fut le premier qui traversa les sommets difficiles des Alpes.

Du reste, plusieurs savans modernes (3) n'admettent pas l'origine Gauloise des Ombres, parce que l'histoire n'a conservé que peu

---

(1) *Voy.* Solin. Polyhist. c. 8. — Servius ad Æneid. — Isidor. Origin. l. 9. c. 2.

(2) *Voy.* Justin. l. 24. c. 4.

(3) *Voy.* Cluver. Ital. antiq. l. 2. c. 4. — Jac. Durandi, saggio sulla storia degli antichi popoli d'Italia. Part. 1. § 1, et Part. 2. § 6.

de

de traces de leur irruption en Italie, et parce qu'elle nous les représente comme faisant la guerre aux Gaulois qui cherchèrent, sous Bellovèse, à déloger les Etrusques, tandis que, suivant eux, ils auroient dû les accueillir comme des compatriotes. CHAP. III.

Il seroit facile de répondre à ces objections; en effet, la haute antiquité des Ombres en Italie, explique suffisamment pourquoi l'histoire entre dans si peu de détails à leur égard, et pourquoi, plus de treize siècles après cette époque, ils n'avoient pas conservé de relations avec les nouveaux Gaulois, qui accompagnèrent Bellovèse en Italie; pourquoi ils les regardèrent comme des ennemis qui vouloient les dépouiller de leurs propriétés, et pourquoi ils se joignirent aux Etrusques pour les repousser.

Convenons cependant qu'on manque de données et de renseignemens, pour déterminer, d'une manière certaine, l'origine des Ombres, et contentons-nous de dire que, suivant le plus grand nombre des probabilités, ils étoient une colonie de Gaulois (1).

---

(1) Durandi (Part. 1. § 1.) fait sortir les Ombres de l'Illyrie, et les fait pénétrer de là en Italie, dont ils furent les premiers habitans; il fait dériver de leur

CHAP. III.

Les Venètes.

Les Venètes, peuple qui habitoit vers l'extrémité Nord de la mer Adriatique, dans le pays qui a été appelé depuis l'Etat de Venise, ont été assez généralement regardés comme ayant une origine gauloise. Strabon (1), en particulier, pensoit qu'ils étoient issus des Venètes de la Gaule, peuple qui habitoit la partie de la Celtique, où Vannes et son territoire sont actuellement. La ressemblance du nom, et peut-être celle de quelques coutumes, paroissent l'avoir décidé dans cette opinion ; il est plus probable, cependant, que les Venètes d'Italie étoient issus des Hénètes, peuple de Paphlagonie, qui, après la prise de Troie, conduits par Antenor, abandonnèrent leur pays, et se réfugièrent vers l'extrémité de la mer Adriatique, dont ils chassèrent les Euganéens. C'est l'opinion de Tite-Live (2) qui étoit né dans ce pays-là ; c'est aussi celle de la plu-

---

nom celui des Insubriens ou Isombriens (peuple du Milanois); celui des Ambrons, peuple d'Helvétie (aux environs de Soleure); celui des Sicambres, peuple de Germanie, et divers autres

(1) L. 4.

(2) L. 1. c. 1.

part des auteurs anciens (1). D'ailleurs, les Venètes n'avoient aucun rapport de langage avec les Boïens, les Insubriens et les autres Gaulois qui devinrent leurs voisins, après avoir chassé les Tusces du Nord de l'Italie; ils étoient, au contraire, continuellement en guerre avec eux (2). CHAP. III.

Les Carniens, peuple voisin des Venètes, et situés entr'eux et les Istriens au Nord-Est de l'Italie, ont aussi été considérés (3) comme issus des Gaulois. Un fragment des *Fastes triomphaux* servoit d'appui à cette opinion. Ce fragment porte que Q. Æmilius Scaurus, Consul, triompha des Gaulois-Carniens. Les Carniens.

Cependant, ces peuples ne sont nulle part ailleurs mentionnés comme Gaulois, et

(1) Polybe (l. 2.) dit que les Venètes, peuple d'Italie, sont originaires de la Paphlagonie; Plutarque, Pline, et plusieurs autres sont du même avis.

(2) *Voy.* Polybe, Strabon, Ptolémée, Pomponius Mela etc. Les Venètes, suivant Durandi (saggio sulla storia etc., part., 1. § 3.) étoient les mêmes que les Venèdes, peuple de Germanie, dont parle Tacite; il dit qu'ils avoient une origine sarmate, et qu'ils chassèrent les Euganéens, qui étoient une tribu des Ombres, du pays qu'ils occupoient.

(3) *Voy.* Schœpflin. Vindic. celtic.

CHAP. III. il n'existoit point de peuple de ce nom dans la Gaule proprement dite ou Gaule-Transalpine ; ainsi donc il est vraisemblable que le passage des *Fastes*, où il est question des Gaulois-Carniens, doit s'expliquer en disant seulement que les Carniens, dont Scaurus triompha, faisoient partie des peuples de la Gaule-Cisalpine.

Expéditions des Gaulois en Espagne.

Dans la partie Nord et Ouest de l'Espagne il y avoit plusieurs peuples (1), comme les Celtibères, les Gallèques, les Cantabres, les Artabres, les Vérons, les Carpétans, dont l'origine et les mœurs étoient celtiques. Ephore et Eratosthène, au rapport de Strabon (2), racontoient que les Celtes avoient une fois occupé toute l'Ibérie jusqu'à Cadix. Pline (3) et Strabon (4) témoignent que les Celtes avoient fait autrefois des irruptions dans l'Espagne, et s'étoient mélangés avec les

(1) *Voy.* Strab. l. 3. — Ptolem. l. 2. — Stephan. Bysantin. de urbibus voce *Alea*. — Pompon. Mela l. 3. Ce dernier dit que le promontoire Celtique près du Durio (en Espagne) est habité, ainsi que tout le pays et celui des Cantabres, par des Celtes.

(2) L. 2. et l. 4. (*Voyez* aussi la note 2, pages 20 et 21.)

(3) Hist. natur. l. 3. c. 1.

(4) L. 3.

Ibères qui habitoient ce pays, d'où vint le nom de *Celtibères* qui est formé de la réunion de ceux de *Celte* et d'*Ibère* (1). CHAP. III.

---

(1) » Les Celtibères sont issus des Gaulois « Celtiques, et leur nom est composé de celui du « fleuve d'Espagne nommé *Ibère*, et de celui de « *Celtes*, que portoient autrefois les Gaulois. » (Isidor. l. 9. c. 2.)

« On rapporte que les Ibères et les Celtes, se dis» putant autrefois les régions du Nord de l'Espagne, » firent enfin la paix, vécûrent ensemble, et prirent » le nom de Celtibères. » (Diod. sic. l. 5.)

« Il est probable que les Celtes, traversant autrefois » les Pyrénées, vinrent se mêler aux Ibères, d'où est » venu le nom de Celtibères. (Appian. de bell. hispanicis.)

Lucain (Pharsal. l. 4. v. 8 et seq.) s'exprime ainsi:

His, præter latias acies erat impiger Astur
Vectonesque leves, profugique à gente vetustâ
Gallorum, Celtæ miscentes nomen Iberis.

« Ces deux généraux (Afranius et Pétréius) voyoient dans leurs armées, outre les Latins, l'intrépide habitant des Asturies, les Vectons légers, et les Celtes issus de la nation antique des Gaulois, qui ont mêlé leur nom à celui des Ibères.

Silius Italicus (l. 3. v. 340) dit:

Venêre et Celtæ sociati nomen Iberis.

« Les Celtes qui ont associé leur nom à celui des Ibères vinrent aussi. »

CHAP. III. Strabon (1) parle de divers usages communs aux Gaulois, et aux habitans du Nord de l'Espagne; d'ailleurs, quant aux Gallèques ou habitans de la Galice (en latin *Gallæci*), leur nom suffit pour indiquer leur origine gauloise (2). La langue cantabre s'éloignoit de celle des Ibères, pour se rapprocher de celle des Celtes. Enfin, un grand nombre des villes d'Espagne avoient les mêmes terminaisons que celles de la Gaule (3).

Il n'y a donc aucun doute que les Gaulois

(1) L. 3.

(2) Les auteurs de l'Histoire Universelle (traduction de l'anglois, édition in-4°., t. 13. l. 4. c. 12. sect. 1.) prétendent que le nom de *Gallicia* ne vient pas de *Galli*; mais de *Calle*, ville de Gallicie, d'où ils dérivent aussi le nom de *Portugal* : cette étymologie est bien moins naturelle que celle que nous donnons.

(3) Pelloutier, Hist. des Celtes (l. 1. c. 4. et c. 15.), rapporte les noms de plusieurs villes et cantons d'Espagne, qui avoient les terminaisons celtiques *Brig* et *Dur*, communes dans les Gaules. Ces villes sont : *Arabriga*, *Talabriga*, *Cottæobriga*, *Deobriga*, *Nemetobriga*, *Latobriga*, *Nertobriga*, *Mirobriga*, *Lancobriga*, *Arcobriga*, *Meribriga*, *Augustobriga*, *Flaviobriga*, *Tuntobriga*, *Cœliobriga*, *Juliobriga*, *Deobrigula*, *Segobriga*. Le mot *Brig* signifioit, en langue celtique, un pont, un passage de rivière. Le mot *Dur* signifioit une ouverture, une porte, une entrée. On trouvoit *Octodurum* chez les Vaccéens en Espagne.

n'aient formé des établissemens en Espagne; mais on n'en sait pas l'époque, et l'on ne peut admettre que comme fabuleux le récit des historiens espagnols qui font remonter ces établissemens à l'an 1649 avant l'ère chrétienne (1). Aucun témoignage authentique ne justifie une pareille opinion : il est probable que les Gaulois ne vinrent pas tout d'une fois en Espagne, mais peu à peu, à mesure que la Gaule se trouvoit trop chargée d'habitans (2) ; ils y étoient déjà établis dans le tems de la seconde guerre punique ; les auteurs anciens, dans leurs récits sur cette guerre, font mention des Celtibères (3). CHAP. III.

Les Bretons, au moins ceux qui habitoient la partie méridionale de l'île de Bretagne, devoient, suivant toutes les apparences, leur origine aux Gaulois. Tacite (4) rapporte qu'ils leur ressembloient à divers égards. Il ajoute que, vraisemblablement, les Gau- Dans la Bretagne.

(1) *Voy.* Histoire Univers., trad. de l'anglois, édit. in-4°., t. 13. l. 4. c. 12. sect. 3.

(2) *Voy.* Lenglet du Fresnoy, Méthode pour étudier l'histoire, t. 13. c. 32. pag. 34.

(3) *V.* Sili. Italic. l. 3. v. 340. -- Tit. Liv. l. 22. c. 21.

(4) In Agricolâ, c. 11.

CHAP. III. lois se sont emparés de la partie de la Bretagne qui est voisine de leur pays. « On y » retrouve, dit-il, les mêmes sacrifices, » les mêmes superstitions, le même langage, » la même audace pour chercher les dangers lorsqu'ils sont éloignés, et la même » pusillanimité pour les fuir lorsqu'ils sont » présens. »

César raconte, dans ses *Commentaires* (1) : « Que l'intérieur de la Bretagne est occupé » par des indigènes; mais que la partie maritime a été peuplée et cultivée par des » Belges qui y ont passé, d'abord dans » l'intention de piller et de faire la guerre; » mais qui ensuite s'y sont établis, ont commencé à cultiver des terres, et ont donné » à presque toutes leurs habitations les » mêmes noms que portoient dans la Gaule » celles dont ils étoient sortis. Leur nombre est infini, et leurs maisons sont presque semblables à celles des Gaulois. »

Les auteurs anciens mentionnent, dans la Géographie de la Bretagne, des noms de peuples qui étoient les mêmes que ceux de la Gaule. Ptolémée (2) y nomme des Pa-

(1) De bello gallico, l. 5. c. 12.
(2) In Geograph., l. 2. c. 3.

risiens, des Atrebatiens et des Belges. Chap. III.

Les Bretons (1) avoient les mêmes mœurs, les mêmes armes et la même manière de combattre que les Gaulois ; ils leur portoient des secours et en recevoient d'eux réciproquement en cas de guerre. C'étoit du tems de César (2), chez les Bretons, que les Gaulois alloient s'instruire dans leur religion ; c'étoit là que leurs Prêtres ou Druides alloient se former, et apprendre les mystères qui s'y étoient apparemment conservés dans toute leur pureté ; enfin, de nos jours encore, la langue des habitans du pays de Galles en Angleterre, a beaucoup de rapports avec celle qu'on parle dans une partie des départemens qui ont remplacé la province de Bretagne en France.

Il paroît donc que les Gaulois s'étoient établis dans la partie de la Bretagne la plus voisine de leur pays ; mais on ne sait pas dans quel tems eurent lieu ces établissemens: l'histoire se tait à cet égard.

---

(1) *V.* Cæsar. de bello gallico, l. 5. c. 12 et seq. — Pompon. Mela., l. 3. c. 6. — Tacit. Agricola, c. 11. et Annal., l. 14. c. 30.

(2) *V.* Cæsar. de bello gallico, l. 6. c. 13.

CHAP. III.

Tous les Bretons sont-ils issus des Gaulois ?

Divers auteurs, parmi lesquels quelques-uns sont anglois, ont affirmé que tous les Bretons sont issus des Gaulois; ainsi Bède (1), moine breton, qui écrivoit vers l'an 736, rapporte, d'après une tradition répandue en Angleterre, que les Bretons étoient sortis de l'Armorique, province de la Gaule; qu'ils étoient venus s'emparer des provinces méridionales d'Albion, et qu'ils avoient habité seuls toute l'île. Camden, savant Anglois, qui vivoit au commencement du dix-septième siècle, cherche à prouver (2) que la Bretagne a dû être peuplée en entier par les Gaulois ses voisins; il montre que des rapports de tout genre appuient son opinion, et il ajoute que les Anglois doivent se glorifier d'être issus de ces anciens Gaulois qui avoient la réputation d'être le peuple le plus courageux du monde.

Malgré ces autorités, il doit être permis d'embrasser l'avis contraire, et de se ranger au témoignage positif des auteurs les plus anciens. César (3) assure que les habitans de l'intérieur de la Bretagne étoient indi-

(1) Historia Ecclesiastica, l. 1. c. 1.

(2) In Britanniâ.

(3) De bello gallico, l. 5. c. 12.

gènes. Tacite (1) pense que ceux de la Calédonie (Ecosse) étoient issus des Germains, et que les Silures, peuple qui habitoit vis-à-vis de l'Espagne, étoient autrefois sortis de ce pays.

Pelloutier (2), Mézeray (3), et quelques autres savans ont prétendu que les habitans de la Bretagne étoient Celtes. Il est inutile de s'arrêter à les réfuter ; on a vu précédemment (4) que, du tems d'Aristote, on distinguoit déjà les Celtes des Bretons : ainsi ce n'est qu'avant lui qu'on a pu donner un nom commun à ces peuples.

Expéditions des Gaulois au-delà du Rhin, dans la Germanie.

Les Gaulois ont fait des expéditions au-delà du Rhin et dans la Germanie. César (5) rapporte qu'il fut un tems où les Gaulois surpassoient les Germains en valeur, et leur faisoient la guerre. « La multitude de leurs ci-
» toyens, dit-il, et la pauvreté de leur pays,
» les engageoient à envoyer des colonies
» au-delà du Rhin. Les Volces-Tectosages
» (habitans de Toulouse et du Haut-Lan-

(1) In Agricolâ, c. 11.
(2) Histoire des Celtes, l. 1. c. 7.
(3) Histoire de France avant Clovis, l. 1. c. 1.
(4) *Voy.* la page 21.
(5) De bello gallico, l. 6. c. 24.

CHAP. III.

» guedoc) s'emparèrent des contrées les » plus fertiles de la Germanie auprès de la » forêt Hercynie, et s'y établirent ; cette » nation y existe encore et est renommée » pour sa justice et pour sa valeur ; elle vit » dans la même pauvreté, le même dénû- » ment, et avec la même patience que les » Germains ; elle fait usage d'une nourri- » ture et d'habillemens semblables. »

Tacite (1), en décrivant la Germanie, mentionne divers peuples de ce pays qui avoient une origine gauloise. Les Helvétiens, suivant lui, s'étoient établis entre le Rhin, le Mein et la forêt Hercynie; les Boïens dans la Bohême, à laquelle ils avoient donné leur nom, et les Gothins, placés plus au Nord, décéloient leur origine par leur langage gaulois.

Peut-être aussi les Estyens, qui habitoient le pays qui forme la Prusse actuelle, doivent-ils être compris parmi les peuples issus des Gaulois ; leur langue se rapprochoit de celle des Bretons (2) et par conséquent de celle des Gaulois (3) ; d'où l'on peut tirer une induction sur leur origine.

(1) In Germaniâ, c. 28 et 43.

(2) *V.* Tacit. in Germaniâ, c. 45.

(3) *V.* Tacit. in Agricolâ, c. 11.

Autres colonies gauloises.

Nous n'avons point épuisé l'énumération des colonies gauloises ; il en existoit dans la Pannonie (Hongrie), l'Illyrie, la Thrace et l'Asie ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler : le but de ce chapitre est uniquement de rendre compte des expéditions les plus anciennes des Gaulois, et de celles dont on ne peut découvrir l'époque ; elles suffisent pour étonner l'imagination. Quelle haute idée, en effet, d'après ce qui précède, ne doit-on pas se faire des anciens habitans de la Gaule ? Ils étoient sans doute la plus valeureuse des nations de l'Europe, et jetèrent, dès leur origine, un grand éclat sur leur nom. Honneur donc à nos ancêtres ! honneur à ces expéditions lointaines qui leur assujettissoient de vastes contrées, et qui leur donnoient le pas sur tous les peuples de la terre ! Puissent leurs descendans, en égalant leur gloire militaire, ne pas imiter les fautes qui souilloient leurs triomphes, fautes dont la légèreté de leur caractère étoit presque toujours la cause.

Réflexions sur ce sujet.

Un auteur moderne (1), frappé du grand nombre de peuples gaulois que l'histoire

(1) Jac. Durandi, saggio sulla storia degli antichi popoli d'Italia, Introd.

CHAP. III. montre avoir formé des établissemens dans l'Europe et même dans l'Asie, et ne pouvant pas croire qu'ils fussent tous originaires de la Gaule, a imaginé de dire que le nom de Gaulois fut d'abord donné aux peuples qui habitoient la Gaule et à ceux qui en avoient émigré; mais qu'ensuite les Grecs et les Romains prirent l'habitude d'appeler ainsi tous les peuples barbares, sortis de l'Europe, avec lesquels ils étoient en guerre; ce qui rendit ce nom très commun : de cette manière, suivant lui, tous ceux qui le portoient, n'étoient pas sortis de la Gaule, particulièrement les Gaulois de Germanie, d'Illyrie et de Pannonie.

Nous rapportons cette hypothèse, parce qu'elle montre la grande idée qu'on doit avoir des Gaulois; mais quelqu'ingénieuse qu'elle soit, elle ne mérite pas un examen particulier, parce qu'elle n'est fondée sur aucune assertion des anciens, et qu'au contraire elle est en contradiction avec eux, comme on aura occasion de le remarquer par la suite.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Commencemens de civilisation dans les Gaules. Fondation de Marseille.

LES tems anciens de l'histoire sont couverts d'un voile épais, au travers duquel il est difficile de lire : semblables à des astres éloignés, ils n'envoient qu'une foible lumière, et se laissent à peine discerner ; cependant, plus ils se dérobent aux regards, et plus ils piquent la curiosité ; l'esprit, avide de connoissances, se plaît à franchir l'intervalle qui conduit à eux, au risque même de s'égarer. Ainsi, depuis plus de mille ans, un grand nombre d'historiens (1) ont fait des recherches sur la vie de leurs ancêtres les plus reculés ; mais à quel résultat sont-ils parvenus ? Presque tous n'ont rencontré que des ténèbres au-delà du dixième siécle, avant le commencement de l'ère chrétienne ; ils ont remonté jusqu'à l'enfance des arts et des sciences,

(1) *N. B.* Il ne s'agit pas ici des écrivains de l'Histoire Sacrée.

CHAP. IV. jusqu'à cette époque où l'homme vivoit dans un état sauvage, et ont prouvé, par l'inutilité de leurs efforts, cette grande vérité, c'est que le monde, tel qu'il existe actuellement, est bien moins ancien que quelques philosophes n'ont voulu le faire croire.

Premières notions sur la Gaule.

L'Asie, l'Egypte, la Grèce ont été les premiers pays civilisés; ce que l'on sait du reste du globe, ne date que d'une époque plus rapprochée; cependant, les Gaulois, par leur position sur les bords de la Méditerranée, devoient avoir des communications faciles avec les nations qui commerçoient sur cette mer; aussi, parmi les peuples sauvages du Nord et du milieu de l'Europe, ont-ils été les premiers qui aient reçu quelques degrés de civilisation.

Voyage d'Hercule.

Nous ne nous arrêterons pas au récit fabuleux du voyage d'Hercule dans les Gaules. Diodore de Sicile (1) a prétendu que ce héros les traversa; qu'il y adoucit la rudesse des mœurs, et qu'il détruisit la coutume barbare de massacrer les étrangers; qu'il y fonda la ville d'Alise (2) et qu'il s'ouvrit enfin, avec son armée, un passage dans les Alpes jus-

(1) Hercule vivoit vers l'an 1300 avant J. C.
(2) En Bourgogne.

qu'alors

CHAP. IV.

qu'alors impraticables ; de pareilles relations, qui tiennent à la mythologie des Grecs, méritent peu de confiance.

La Gaule connue des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs.

Les Egyptiens, dans les tems reculés de leur prospérité, dominoient au loin sur la mer : il est possible qu'ils aient alors fondé des colonies sur les côtes de la Gaule (1) ; dans la suite, les Phéniciens, les Carthaginois et les Grecs s'adonnèrent plus particulièrement au commerce, et couvrirent la Méditerranée de leurs vaisseaux ; ils abordèrent à toutes les terres qui forment cette vaste enceinte ; les Tyrrhéniens, c'est-à-dire, les peuples qui habitoient l'Étrurie ou la Toscane, commercèrent aussi avec les Gaulois (2). Toutes ces nations venoient dans la Gaule, vraisemblablement pour y chercher du bétail, des cuirs, des bois de construction ; elles y apportoient, en échange, des instrumens grossiers; elles se procuroient aussi de l'argent

(1) *Voyez*, sur le commerce des peuples anciens avec les Gaulois, Samuel Bochart in Chanaan. — Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. 7., sur le culte d'Isis. — Laureau, Histoire de France avant Clovis, t. 1. pages 129 et suivantes. — Ferrand, Esprit de l'Histoire, part. 1. c. 16.

(2) *Voy*. Polybe, l. 2.

CHAP. IV. et de l'or qu'on retiroit des Pyrénées et du Languedoc : tantôt c'étoit le minérai même de ces métaux qu'elles emportoient ; tantôt c'étoient des paillettes que les habitans avoient ramassées avec soin dans les sables au bord des rivières. Les ruisseaux qui coulent des Pyrénées dans la France, charient encore de nos jours des paillettes d'or, dont la recherche fait un objet d'industrie pour les habitans de ce pays (1).

Les Gaulois, à la suite de ces communications avec des peuples civilisés, dûrent apprendre à connoître l'usage du fer, de divers outils, des étoffes grossières, des pièces monnoyées, du vin et des autres liqueurs enivrantes ; ils commencèrent à se bâtir des habitations et à cultiver leurs terres : cependant, ce n'est que long-tems après, et depuis la fondation de Marseille, qu'ils pensèrent à bâtir des villes et à les entourer de murailles (2).

Les Phéniciens, les Carthaginois et les Grecs, qui venoient commercer dans la Gaule, n'y firent pas d'établissement fixe,

(1) *Voy.* Legrand-d'Aussy, Histoire de la vie privée des François, c. 7. sect. 1.

(2) *Voy.* Justin, l. 43. c. 4.

soit que le dénûment de cette contrée et son éloignement de leur patrie les en dégoûtassent, soit que la férocité, le courage et l'esprit d'indépendance des habitans fussent un obstacle à leurs désirs; ils se contentoient de venir toutes les années aborder dans les ports qui leur étoient connus, et d'y recevoir les marchandises qu'on leur apportoit. Les principes de leur astronomie et de leur religion; quelques-uns de leurs Dieux (1) que les Gaulois adoroient encore au tems de César et d'Auguste; l'usage de leurs poids et de leurs mesures; des médailles, des pièces de monnoie gravées à leur coin; des tombeaux enfin, qu'ils avoient élevés, sont restés pendant long-tems ou même existent encore en partie, comme des traces et comme des monumens de leur existence dans ces contrées (2). CHAP. IV.

(1) Entr'autres, Isis. *Voyez*, à cet égard, les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur le culte d'Isis; par l'abbé de Fontenu, t. 7.

(2) La conformité du phénicien avec l'ancienne langue celtique ou gauloise, a été souvent alléguée comme une preuve du séjour des Phéniciens dans la Gaule. Nous n'en parlons pas ici, parce qu'il est probable que cette conformité tenoit à une cause plus générale, c'est-à-dire, à ce que ces deux langues avoient une origine commune, et dérivoient d'une même lan-

CHAP. IV.

Changemens survenus dans les mœurs des Gaulois.

Les mœurs des Gaulois dûrent changer avec les nouveaux objets qu'ils apprirent à connoître ; les peaux dont ils s'habilloient firent place, en partie, à des manteaux d'étoffe grossière, dont ils se couvrirent le corps ; la massue ne fut plus leur arme unique ; ils lui joignirent l'arc, le javelot, la lance, l'épée, le bouclier ; différentes commodités de la vie s'introduisirent dans leurs cabanes ; leurs mœurs perdirent quelque chose de leur première rudesse ; ils devinrent industrieux, afin de pouvoir commercer avec les étrangers, et parce que de nouveaux besoins se faisoient sentir ; leur religion souffrit aussi des changemens, et ils adoptèrent des Divinités étrangères ; cependant, ils ne cessèrent pas complétement d'adorer leurs Dieux sauvages, ou du moins, ils ne renoncèrent pas au culte superstitieux qu'ils leur rendoient, ni à l'habitude de verser du sang humain sur leurs autels. Nous verrons quels étoient, au tems de César, leurs usages à cet égard ; il est tems d'arriver à l'époque où ces peuples se firent connoître d'une manière plus particulière dans l'histoire du monde.

---

gue primitive. *Voyez* au tome III le chapitre qui traite de la langue des Gaulois.

Chap. IV.

Fondation de Marseille.

Marseille prit naissance. Cette ville industrieuse a tellement contribué à la civilisation des Gaules, que sa fondation est un des événemens les plus importans de cette histoire ; en voici les détails :

Dans quel tems et par qui?

Nous ne nous arrêterons point à l'opinion de ceux (1) qui prétendent que ce fut du tems de Cyrus, que les Phocéens d'Asie, fuyant la cruauté d'Harpalus, lieutenant de ce prince, vinrent bâtir Marseille dans la province Viennoise ; il est plus probable que cette ville fut fondée environ soixante ans auparavant, sous le règne de Tarquin l'Ancien : c'est là le sentiment du plus grand nombre des historiens (2) et de ceux qui méritent le plus de confiance. Au reste, il se pourroit que, du tems de Cyrus,

(1) *V.* Isocratem in Archidamo. -- Hygin apud Aulu Gell., l. 10. c. 16. -- Pausan. in Phocic., l. 10. -- Amm. Marcellin., l. 15. c. 9. -- Isidor., Origin., l. 15. c. 1.

(2) *V.* Aristotelem in Republicâ Massiliensi. -- Justin, l. 43. c. 3. -- Tit. Liv. l. 5. c. 34. -- Solin. Polyhist., c. 8. -- Usser. et Calvis., Annal Chronologic. -- Le comte du Buat, Hist. ancienne des peuples de l'Europe, c. 2. et suiv. -- Selon Sénèque (*de Consolat. ad Helviam.*) les Phocéens, avant de fonder Marseille, s'étoient d'abord établis dans l'île de Corse.

CHAP. IV. des Phocéens, se livrant à un exil volontaire, pour fuir la tyrannie d'Harpalus, fussent venus joindre leurs compatriotes de Marseille, et augmenter leurs forces par cette réunion (1).

An 600 avant J. C. Les Phocéens, établis sur les côtes de l'A-

(1) « Marseille a été fondée dans la Ligurie par une » colonie de Phocéens, cent vingt ans, à ce qu'on dit, » avant le combat de Salamine.» Scymnus Chius. Orbis descriptio. v. 268 et seq. -- Ce récit fait coïncider la fondation de Marseille avec l'an 600 avant Jésus-Christ; car le combat de Salamine, d'après les chronologistes les plus estimés, eut lieu l'an 480 avant Jésus-Christ. -- Solin (Polyhist. c. 8) dit que les Phocéens ont fondé Marseille dans la 45me. olympiade, qui correspond avec l'an 600 avant Jésus-Christ. -- Usserius et Lenglet du Fresnoy placent la fondation de cette ville à l'an 600 avant Jésus-Christ; Calvisius, à l'an 598; d'autres, à l'an 591.

Horace, conseillant aux Romains affligés par des guerres civiles, de quitter un sol maudit, pour aller chercher, dans les îles fortunées, un ciel plus propice et une patrie plus tranquille, s'appuie sur l'exemple de l'émigration des Phocéens. (Epod. carm. 16. v. 17 et seq.)

. . . . *Phocæorum*
Velut profugit execrata civitas
Agros atque lares proprios, habitandaque fana
Apris reliquit et rapacibus lupis.

« Ainsi que les Phocéens, vouant à l'exécration

sie-Mineure, étoient Grecs d'origine (1); ils n'avoient qu'un territoire peu étendu et stérile; en conséquence, ils ne s'étoient pas adonnés à l'agriculture, mais avoient dirigé d'un autre côté leur activité : la mer leur avoit présenté un vaste champ de ressources; ils s'étoient livrés à la pêche, au commerce et à la piraterie, qui, dans les tems anciens, étoit regardée comme un métier honorable. Quelques jeunes gens, plus hardis que leurs compatriotes, franchirent les limites ordinaires des courses maritimes; ils parcoururent la Méditerranée le long des côtes occidentales de l'Italie, débarquèrent vers l'embouchure du Tibre, où ils firent alliance avec les Romains, et s'avancèrent enfin jusques sur les côtes de la Gaule, non loin de la place où le Rhône se jette dans la mer; ils trouvèrent les Gaulois dans un état presqu'absolument sauvage. Cependant, sans se laisser décourager par cette considération, frappés de la beauté du lieu, ils songèrent à s'y établir; mais trop

CHAP. IV. An 600 avant J. C.

» leur demeure natale, abandonnèrent leurs champs, » leurs maisons et leurs temples aux sangliers et aux » loups, et transportèrent leurs Pénates au-delà des » mers. »

(1) *Voyez*, pour ce récit et les suivans, jusqu'à la fin du chapitre, Justin l. 43.

CHAP. IV. Ap 600 avant J. C.

foibles pour fonder seuls une ville, ils retournèrent en Asie, sollicitèrent leurs amis, et revinrent avec une flotte plus considérable.

Simos et Protis commandoient l'expédition. Ces deux chefs se rendent auprès de Nannus, Roi des peuples qui habitoient dans ce pays, et qu'on appeloit Ségobrigiens (1); ils lui demandent la permission de bâtir une ville, car, sans doute, les Gaulois étoient trop redoutables, pour que les Phocéens osassent rien entreprendre sans leur consentement.

Nannus étoit occupé dans ce moment des préparatifs du mariage de sa fille Gyptis; suivant l'usage de sa nation, on devoit rassembler tous les prétendans dans un festin, et celui auquel elle offriroit le premier une coupe remplie d'eau, devoit être l'époux qu'elle choisiroit (2).

(1) Les Ségobrigiens étoient les mêmes peuples que ceux qui sont appelés *Salyes* par Strabon, *Saliens* par Florus, *Salviens* dans l'Épitome de Tite-Live, et *Salluviens* par Pline. Ils occupoient les environs de Marseille et la partie de la Provence la plus voisine du Rhône, à peu près le pays qui forme actuellement le département des Bouches-du-Rhône. *Voyez* Cellar, Geograph. antiq. in Galliâ, t. 1.

(2) Athénée (l. 13. c. 5.) raconte à peu près de la même manière que Justin le mariage de la fille du

Les Grecs sont invités au repas; la jeune fille y paroît, et bientôt, oubliant tous ceux de ses compatriotes qui ambitionnoient sa main, charmée des grâces de Protis, elle lui présente de l'eau. Protis devint gendre du Roi des Ségobrigiens, et obtint aisément le terrein qui lui étoit nécessaire pour bâtir une ville. C'est ainsi que s'élevèrent les premiers murs de Marseille.

CHAP. IV. An 600 avant J. C.

Cette ville eut dès sa naissance de nombreuses guerres à soutenir contre les Liguriens et les autres peuples qui l'avoisinoient; mais elle sut résister avec courage à leurs attaques. Les Ségobrigiens eux-mêmes, après la mort de leur Roi Nannus, commencèrent à craindre qu'elle ne devînt funeste à leur indépendance, et s'armèrent contr'elle.

Les Marseillois sont attaqués par les peuples voisins

Ils pensoient qu'elle les opprimeroit dans la suite, s'ils ne la détruisoient pendant qu'elle étoit encore foible et sans moyens de résistance. Ils la comparoient, dit Justin, à une

---

Roi Nannus; seulement il la nomme Petta au lieu de Gyptis, et il appelle Euxenus le Phocéen qu'elle choisit pour époux; il nomme Protis le fils qu'ils eurent de leur mariage.

Plutarque (*in Solone*) appelle Protus le fondateur de Marseille.

CHAP. IV.

An 600 avant J. C.

chienne qui sollicite auprès d'un berger un abri pour y déposer ses petits, qui demande humblement ensuite la permission de les y élever, mais qui refuse enfin hautement de se retirer, lorsque ses petits sont devenus forts, et qu'elle est en état, par leur secours, de repousser le berger, et de lui faire la loi. Les Marseillois, se disoient-ils entr'eux, sont maintenant foibles et étrangers; mais bientôt peut-être, ils deviendront les maîtres de notre pays.

Complot contre leur ville.

Poussés par ces craintes, les Ségobrigiens méditent de s'emparer de Marseille par la ruse. Un jour de fête est celui qu'ils choisissent pour l'exécution de leur complot; ils envoient, sous divers prétextes, un grand nombre de leurs guerriers les plus robustes dans la ville; ils en font entrer d'autres armés dans des chars, et les couvrent de feuillage, afin de tromper tous les regards. Leur Roi, nommé Comanus, avec la plus grande partie de ses troupes, s'avance près d'une colline voisine, et se prépare à envahir la ville pendant la nuit. C'en étoit fait de Marseille; elle alloit être détruite avec tous ses habitans; mais le ciel, qui avoit favorisé son établissement, voulut encore la sauver dans cette occasion.

Une femme gauloise, qui aimoit un jeune Grec, lui révèle tout le complot, afin qu'il puisse échapper au massacre; celui-ci avertit aussitôt les magistrats; on arrête ceux des ennemis qui étoient dans la ville; on les met à mort; on tend des embuches au Roi lui-même, et au moment où il pensoit surprendre Marseille, il est attaqué et taillé en pièces avec sept mille des siens. Ainsi, l'amour, qui souvent a produit de si grands maux, servit ici la bonne cause.

CHAP. IV.

An 600 avant J. C.

Il échoue.

Depuis cette délivrance, les Marseillois redoublèrent de précautions contre leurs voisins; ils gardèrent attentivement, même en tems de paix, leurs portes et leurs murailles, firent des patrouilles, et examinèrent scrupuleusement les étrangers qui arrivoient dans leur ville. Ils s'appliquèrent au métier des armes, et se mirent en état de repousser les entreprises des Gaulois qui les attaquoient continuellement; non contens de se tenir sur la défensive, ils devinrent à leur tour agresseurs, étendirent leur petit territoire, et affermirent leur domination, en fondant des colonies dans leur voisinage.

Prospérité de Marseille.

Ils se livrèrent avec ardeur à la navigation, et couvrirent la mer de leurs vaisseaux. Une

CHAP. IV. An 600 avant J. C.

guerre s'étant élevée entr'eux et les Carthaginois, à l'occasion de quelques bateaux de pêcheurs, ils battirent à plusieurs reprises les flottes de ces superbes vainqueurs de la Méditerranée, et leur accordèrent ensuite la paix; ils s'allièrent avec les Espagnols, et conservèrent surtout une étroite amitié avec les Romains.

De grandes richesses et une brillante réputation, furent, de bonne heure, le fruit de la sagesse de leur conduite; ils purent se nommer avec orgueil habitans de l'une des cités les plus florissantes de la terre; mais tant d'avantages excitèrent l'envie des peuplades voisines : attirées par l'appât d'un riche pillage, elles se réunirent de nouveau environ deux cents ans après la défaite de Comanus, et formèrent une association redoutable (1).

(1) Justin, qui raconte cet événement, ne dit pas précisément dans quel tems il arriva; cependant, il est vraisemblable qu'il eut lieu un peu plus de deux siécles après la fondation de Marseille, parce qu'immédiatement après en avoir parlé, Justin ajoute, qu'après avoir acquis la paix, et avoir assuré leur tranquillité, les Marseillois furent informés de la prise de Rome, par les Gaulois. Or, cette prise eut lieu 212 ans après l'établissement des Phocéens dans la Gaule.

Le chef qu'elles élûrent d'un consentement unanime, se nommoit Catumandus ; il fit de grands préparatifs de guerre, et mit le siége devant Marseille; mais, ainsi qu'il arrive souvent dans les entreprises humaines, le résultat ne fut pas digne des premiers efforts. Catumandus fut menacé en songe par une femme qui s'annonça à lui pour être une Déesse. Effrayé de cette vision, il accorda la paix aux Marseillois, et leur en fit même le premier la proposition ; il demanda ensuite à entrer dans la ville et à y rendre ses hommages aux Dieux qu'on y adoroit. En approchant du temple de Minerve, et en fixant ses regards sur la statue de cette Déesse, qui étoit placée sous un portique, il s'écria, dit-on, qu'il la reconnoissoit; que c'étoit elle qui l'avoit menacé pendant la nuit, et qui lui avoit ordonné d'abandonner le siége; il félicita ensuite les Marseillois de ce qu'ils étoient sous la protection des Dieux, stipula un traité perpétuel d'amitié avec eux, et fit offrande d'un collier d'or à la Déesse. De là, vraisemblablement, le grand respect que les Marseillois avoient pour Minerve; la reconnoissance le fit naître, et ce ne fut pas le seul trait de ressemblance que Marseille eut avec Athènes.

CHAP. IV.

An 388 avant J. C.

Nouveau complot contre la liberté.

CHAP. IV.
An 388 avant J. C.
Elle se livre aux Sciences.

La prospérité des Marseillois croissoit tous les jours davantage ; ils s'adonnèrent au commerce, aux sciences, et aux arts (1), et fondèrent une académie qui rivalisa dans la suite avec celle d'Athènes, et qui produisit un grand nombre de savans distingués dans tous les genres. Entourés de peuples barbares, ils se garantirent de la contagion de l'ignorance et de la rudesse des mœurs. Quel beau et singulier spectacle ne présentoient-ils pas à l'observateur ! C'est dans la voûte azurée une plage étroite, pure et sereine vers l'horizon, tandis que des nuages épais couvrent le reste du ciel ; c'est un bosquet de palmiers au milieu des déserts de l'Arabie ; l'œil s'y repose avec complaisance. Nous voudrions offrir souvent au lecteur des tableaux du même genre, mais malheureusement, presque toujours dans la première partie de cet Ouvrage, nous n'aurons que des guerres à raconter. La Gaule ne ressentit que lentement l'influence de ce foyer de lumières qui l'éclairoit ; plongée dans d'épaisses ténèbres, elle n'en sortit qu'après une lutte de plu-

(1) *Voy.* Strab. l. 4. — Et Justin l. 43. c. 5.

sieurs siécles : nous verrons dans la suite, quels pas elle fit enfin vers la civilisation. CHAP IV.

An 588 avant J. C.

Marseille est la première ville des Gaules, dont l'existence soit constatée ; il paroît, d'après Justin (1) et d'autres auteurs anciens (2) que les Gaulois ne commencèrent que tard à bâtir des villes. Le père de Colonia (3) se trompe donc lorsqu'il assure que les villes bâties dans la Gaule par les originaires du pays, sont les plus anciennes de toutes, et que leur fondation se perd dans les ténèbres de l'antiquité la plus reculée.

Fondation de la ville d'Alise.

On ne peut ajouter foi au témoignage évidemment fabuleux de Diodore de Sicile sur la ville d'Alise. Suivant cet historien (4), Hercule, lorsqu'il traversoit la Gaule pour y combattre le tyran Taurisque, s'arrêta dans le pays des Mandubiens, qui depuis a fait partie de la Bourgogne, et y bâtit une ville où tous les peuples voisins vinrent habiter en foule ; il la nomma Alise (en latin *Alexia*), et elle devint la métropole de

(1) *Voy.* l. 43. c. 4.
(2) *Voy.* Polyb. l. 2.
(3) *Voy.* Antiquit. et histoir. littéraire de la ville de Lyon, t. 1. c. 1, § 1.
(4) L. 4.

CHAP. IV.

An 388 avant J. C.

toute la Celtique ; il faut joindre ce récit à tant d'autres du même genre qui nous ont été transmis sur la vie et les expéditions d'Hercule.

CHAPITRE

CHAPITRE CINQUIÈME.

Expéditions de Sigovèse et de Bellovèse hors des Gaules. — Suites de celle de Bellovèse. — Les Gaulois s'emparent de presque tout le Nord de l'Italie.

An 600 avant J. C.

Projet d'Ambigat.

DANS le tems où les Phocéens fondoient Marseille, tandis que les Mèdes régnoient en Orient, que les Juifs étoient captifs à Babylone, et peu avant que Solon donnât des lois à Athènes, les Berruyens (1) (peuples du Berri), qui habitoient vers le centre de la Gaule étoient gouvernés par un roi nommé Ambigat, qui avoit étendu son empire sur toute la Celtique (2). Ce prince, déjà avancé en âge, voyoit, après un règne glorieux, le tiers des Gaules soumis à ses lois, et son nom étoit redoutable aux peuples voisins; mais ses sujets nombreux et

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 5. c. 34.

(2) Par Celtique il ne faut entendre ici, que la province du milieu des Gaules, qui en formoit à peu près le tiers. *Voy.* page 42.

CHAP. V.

An 600 avant J. C.

indisciplinés lui faisoient craindre des révoltes et des séditions dans ses propres états ; travaillés par des discordes intestines, ils s'étoient même déjà armés les uns contre les autres (1) ; semblables à un torrent gonflé par des pluies abondantes, et qui ne peut plus être renfermé dans son lit ordinaire, ils étoient sur le point de produire des mouvemens dangereux à la tranquillité de leur patrie.

Ambigat, pour prévenir de grands malheurs, et pour se soulager de l'inquiétude que lui inspiroit le caractère remuant des Gaulois, imagina de leur proposer une expédition lointaine ; il annonça que ses deux neveux, Sigovèse et Bellovèse, jeunes gens pleins d'énergie et de courage, en seroient les chefs, et qu'ils pourroient choisir un

(1) Justin (l. 24. c. 4.) raconte que les Gaulois étant trop nombreux pour être tous renfermés dans le pays qui leur avoit donné naissance, envoyèrent trois cent mille hommes, chercher une nouvelle patrie, et qu'une partie d'entr'eux s'établit en Italie. Le même (l. 20. c. 5.) dit que des discordes intestines ont été la cause du passage des Gaulois en Italie, et de ce qu'ils ont cherché de nouvelles demeures. — Isidore (Origin. l. 15. c. 1.) se rapporte avec Justin.

CHAP. V.
An 600 avant J. C.

aussi grand nombre de guerriers qu'ils le jugeroient convenable, afin qu'aucun peuple ne fût en état de leur résister. La nation Gauloise accepta, avec transport, ce projet; elle étoit naturellement guerrière et entreprenante, et n'étoit pas encore retenue par les liens de la propriété individuelle, parce que les terres étoient communes. Bientôt trois cent mille hommes furent rassemblés; ils se divisèrent en deux troupes, dont chacune eut à sa tête un des neveux d'Ambigat.

Expédition de Sigovèse.

Sigovèse se mit à la tête des Gaulois les plus méridionaux; il consulta, suivant l'usage, les augures, et se laissa diriger par le vol des oiseaux (1). Sa marche fut ainsi déterminée du côté du Rhin; il traversa l'Allemagne (2), pénétra dans la forêt Her-

---

(1) Justin (l. 24. c. 4.) raconte que c'est le vol des oiseaux qui dirigea les Gaulois du côté du Rhin; « car cette nation, dit-il, est plus adonnée que toute » autre, à l'étude des augures. »

(2) Plusieurs auteurs modernes, entr'autres Mézeray (l. 1. c. 2.), Schœpflin (Vindiciæ celticæ § 55.), Laureau (hist. de France av Clovis, t. 1. pag. 158.), ont raconté que Sigovèse laissa dans la Bohême, pays alors absolument sauvage, une colonie de

CHAP. V. An 600 avant J. C.

cynie ; enfin, après avoir massacré tout ce qu'il rencontroit sur son passage, il s'arrêta dans la Pannonie (Hongrie), s'y établit avec les Gaulois, et y jetta les fondemens d'une puissance qui devint dans la suite célèbre, et redoutable à tous les peuples voisins.

L'histoire n'a conservé qu'un très petit nombre de détails sur l'expédition de Sigovèse. Elle n'a pas dit, par exemple, si les Boïens, qui peuplèrent la Bohême, et qui lui donnèrent leur nom ; si d'autres colo-

Boïens (peuple du Bourbonnois) qui en prirent possession, et lui donnèrent leur nom. Cette opinion semble être soutenue par Tacite (in. Germaniâ), Strabon (l. 7.), César (de bell. Gallico), Tite-Live (l. 5. c. 34.), Justin (l. 24. c. 4.), Velleïus Paterculus (l. 2.), et autres auteurs anciens, qui parlent des établissemens des Boïens dans la Germanie, et particulièrement dans la forêt Hercynie; mais aucun d'eux ne dit précisément dans quel tems ces Boïens firent leur établissement en Bohême; ils ne disent point non plus que des Boïens aient accompagné Sigovèse, ni qu'ils se soient arrêtés dans la forêt Hercynie : il est donc possible que l'opinion de Mézeray, de Schœpflin, de Laureau etc., soit conforme à la vérité; mais elle n'est certainement pas démontrée, et on ne peut la donner comme un fait positif.

An 600 avant J. C.

nies gauloises, en Germanie, faisoient partie de cette expédition; nous sommes obligés de nous taire sur ce sujet, pour ne pas nous livrer à des conjectures qui ne seroient pas appuyées sur de solides bases (1).

Expédition de Bellovèse.

Toute l'armée Gauloise, réunie par Ambigat, n'avoit pas suivi Sigovèse au-delà du Rhin. Il en restoit un corps nombreux sous les ordres de son frère Bellovèse; c'étoient, au rapport de Tite-Live (2), les peuples du Nord de la Celtique, qui composoient principalement ce corps; on y comptoit, des Berruyens, des Arverniens, des Sénonois, des Eduens, des Aulerciens, des Carnutes (3). Ces peuples ayant goûté du vin (4), et

Ses causes.

---

(1) Calvisius, dans ses Annales chronologiques, place les émigrations de Sigovèse et de Bellovèse, à l'an 588 avant J. C., c'est à dire, suivant lui, dix ans après la fondation de Marseille. Les auteurs anglois de l'Histoire Universelle (l. 4. c. 13. sect. 5.) en remontent, au contraire la date, à l'an 622 avant J. C.

(2) L. 5. c. 34.

(3) Voyez, sur la position géographique de ces peuples, le chapitre 2e. de cet Ouvrage. Tite-Live leur joint les Ambarriens, peuple dont les géographes anciens ne font pas mention.

(4) Plutarque, in vitâ Camilli, dit que les Gaulois ayant goûté du vin qui leur fut apporté d'Italie,

CHAP. V. An 600 avant J. C.

divers fruits qui leur avoient été apportés d'Italie, furent tellement enchantés de cette liqueur et de ces fruits, jusqu'alors inconnus pour eux, qu'ils résolûrent d'aller dans le pays qui les produisoit. On raconte même (1) qu'un des principaux habitans de l'Etrurie conduisit leur expédition. Cet homme, nommé Arons, avoit un pupille appelé Lucumon, riche et d'une figure distinguée, qui avoit séduit sa femme et soutenoit ce crime par la force. Trop foible pour lui enlever sa proie, Arons quitta l'Etrurie, et, préférant ses propres intérêts à ceux de sa patrie, il ne craignit pas d'attirer des étrangers pour l'aider dans ses projets de vengeance; il

---

furent tellement enchantés de cette nouvelle boisson, que, prenant les armes, et entraînant avec eux leurs familles, ils marchèrent aussitôt vers les Alpes et vers ce pays qui engendroit une liqueur si délicieuse, regardant le leur auprès de celui-là, comme stérile et dur pour ses habitans. *Voyez* aussi Tite-Live (l. 5. c. 33.), Pline (l. 12. c. 1.) et Polybe (l. 2.)

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Camilli. — Tit. Liv. l. 5. c. 33. *N. B.* Il n'est pas très sûr que l'histoire d'Arons ne doive pas se rapporter au tems où les Gaulois assiégèrent Clusium, l'an 388 avant J. C.

vint lui-même solliciter les Gaulois, en les amorçant par le tableau des productions délicieuses de son pays. CHAP. V. An 600 avant J. C.

D'autres prétendent (1) qu'un Gaulois d'Helvétie, nommé Elicon, étant allé à Rome, pour y étudier une profession, en rapporta à ses compatriotes des figues, des raisins secs, du vin et de l'huile, et que ceux-ci, après en avoir goûté, se décidèrent à partir pour l'Italie. Dans ces tems de simplicité, il ne falloit pas de motif plus puissant pour occasionner une guerre sanglante. Une nation entière s'ébranloit pour conquérir un pays plus fertile que le sien, ou seulement pour s'emparer de quelques objets relatifs à sa nourriture ou à ses autres besoins journaliers.

Il protège les Marseillois.

Quoi qu'il en soit, Bellovèse, à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes (2), s'avança du côté des Alpes ; ces montagnes, regardées alors comme insur-

(1) *Vid.* Pline l. 12. c. 1.

(2) On évalue cette armée à 150 mille hommes, parce que l'armée entière, avant sa division, étoit de 300 mille hommes, et qu'il n'est pas dit que le corps, conduit par Sigovèse, fut plus ni moins nombreux que celui de son frère.

CHAP. VI. An 609 avant J. C.

montables, l'arrêtèrent, et ne lui présentèrent d'abord aucun passage ; partout des sommités élevées sembloient lui fermer l'entrée de l'Italie, et le condamner à ne pas sortir de sa patrie. Pendant que sa marche étoit ainsi suspendue, et qu'il séjournoit fort involontairement dans le pays des Tricastiniens (1), il apprit que les Phocéens, nouvellement établis à Marseille, étoient attaqués par les peuples qui les avoisinoient, et qu'ils avoient de la peine à se défendre ; aussitôt, trouvant qu'il y avoit du rapport entre l'entreprise de ces étrangers et la sienne, il pensa que leur succès seroit d'un heureux augure pour lui ; il se décida à les favoriser, leur prêta du secours, et devint leur protecteur.

Il arrive en Italie.

Peu après il trouva le passage qu'il cherchoit au travers des Alpes, et arriva en Italie par le pays des Tauriniens (Piémont aux environs de Turin). Les Tusces, autrement nommés Toscans ou Tyrrhéniens (2),

(1) Depuis une partie du Nord de la Provence et du Midi du Dauphiné. Voy. pag. 52.

(2) Hérodote (l. 1. Clio.) raconte que, du tems d'Atys, Roi des Lydiens, il se fit une émigration de Lydiens, dans le pays des Ombriens, qui s'appela

étoient maîtres, depuis long-tems, de ce pays dont ils avoient chassé les Ombriens ses premiers habitans; ils possédoient toute la contrée qui s'étend depuis les Alpes jusqu'à la mer Adriatique et à celle de Toscane; de beaux arbres, et de riches pâturages ornoient leurs possessions; plusieurs fleuves les arrosoient. Plutarque dit même qu'ils avoient dix-huit grandes villes distinguées par leur industrie et par leur luxe (1). CHAP. V. Au 600 avant J. C.

Tuscie, ou Tyrrhénie, à cause de leur chef Tyrrhénus; ils y bâtirent des villes, et prirent le nom de Tyrrhéniens.

Verrius Flaccus (*apud Sextum Pompeium Festum* l. 18.) dit que les Tyrrhéniens-Etrusques ont reçu leur nom de Tyrrhénus, chef des Lydiens.

Strabon (l. 5.) rapporte que les Tyrrhéniens, nommés Tusces et Etrusques par les Romains, doivent leur nom à Tyrrhénus, fils d'Hercule, qui, accompagné des Pélasges, ancien peuple de Grèce, vint s'établir dans l'Etrurie, et y fonda douze villes.

Pline (hist. natur. l. 3.) dit que les Ombriens ont été chassés autrefois de l'Etrurie, par les Pélasges, et que ceux-ci l'ont été par les Lydiens, surnommés Tyrrhéniens, du nom d'un de leurs Rois, et ensuite Tusces.

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Camilli. — Tit. Liv., l. 5. c. 34. et l. 33. c. 37. — Plin. l. 3. c. 5. — Flor. l. 1. c. 13. — Felsine étoit la principale ville

CHAP. V.

An 600 avant J. C.

Fiers de leurs richesses, et ardens à les défendre, ils s'avancèrent pour disputer à Bellovèse la possession de leur pays; mais ils furent battus près du Tésin, et forcés à se replier sur l'Etrurie. Une partie d'entr'eux se réfugia dans les Alpes, et s'empara du pays qui fut nommé Rhétie (les Grisons), d'après le nom de Rhétus un de leurs chefs (1).

Il bat les Tusces.

Les Ombriens, qui avoient probablement une origine gauloise, ainsi qu'on l'a vu précédemment, et qui avoient été repoussés autrefois par les Tusces, vers la mer Adriatique, furent aussi obligés de fuir devant Bellovèse, et bientôt tout le Nord de l'Italie devint la proie de son armée. De nouveaux Gaulois (1), enhardis par le bruit de ses

Et les Ombriens.

Nouvelles expéditions des Gaulois.

---

d'Etrurie du tems des Tusces. Les Gaulois, après s'en être emparés, lui donnèrent le nom de *Bononia* (Boulogne); et les Romains y conduisirent une colonie, l'an 191 avant J. C. On peut lire dans Polybe (l. 3.) beaucoup de détails sur l'étonnante fertilité du Nord de l'Italie dans le tems où il écrivoit.

(1) *Vid.* Justin. l. 20. c. 5. — Plin. l. 3. c. 20. — Denys d'Halicarnasse (l. 7.) parle de la victoire remportée par les Gaulois sur les Etrusques.

(2) Tite-Live (l. 5. c. 35.) rapporte qu'une troupe

succès, vinrent partager ses conquêtes, et augmenter ses forces. Tous ensemble formèrent des établissemens en Italie, et y affermirent ainsi leur domination; ils fondèrent Milan, Come, Vérone, Brescia, Bergame, Trente, et Vicence (1).

CHAP. V.

An 600 avant J. C.

Ils se divisent en plusieurs peuples.

Les Gaulois se partagèrent en plusieurs

---

de Cénomaniens, conduite par Elitovius, des Salluviens, des Boïens, des Lingons, arrivèrent après Bellovèse, favorisés par lui, et chassèrent les Etrusques et les Ombriens de leurs demeures. « Des Sénonois, dit-il, venus les derniers, occupèrent tout le pays, depuis le fleuve Utens jusqu'au fleuve Æsis. » — Durandi (saggio etc. part. 2. § 7, 8 et 9.) distingue quatre irruptions principales des Gaulois en Italie, depuis Bellovèse: la 1.re de Cénomans, la 2.me de Salluviens, la 3.me de Boïens et de Lingons, et enfin la dernière de Sénonois. Quelques auteurs modernes, sans aucun fondement, ne mettent l'expédition des Sénonois que 200 ans après celle de Bellovèse. *Voyez* Hist. Univers. par une société de gens de lettres anglais, l. 4. c. 13. sect. 5.

(1) *Voy.* Justin, l. 20. c. 5. — Tite-Live (l. 5. c. 34.) ne parle que de la fondation de Milan. Le nom de cette ville, suivant Pelloutier (Hist. des Celtes l. 1. c. 10. et c. 15.) vient de *Meyland*, qui, en tudesque, veut dire une ville ou un territoire situé au milieu des terres, parce que les Gaulois fondèrent cette ville au milieu du pays qu'ils avoient con-

CHAP. V. An 600 avant J. C.

états différens. Les principaux, au Nord du Pô, furent (1) celui des Insubriens qui occupèrent à peu près toute la province qui a été nommée depuis Milanois, et celui des Cénomaniens, qui s'établirent dans le pays où sont actuellement Brescia, Crémone, Mantoue et Vérone. Au Midi du Pô, les peuples Gaulois les plus célèbres, furent les Boïens et les Lingons qui occupèrent le pays situé entre les Apennins, la Romagne et le Pô, et les Sénonois (2), qui, s'avançant plus au Midi, s'étendirent jusqu'au fleuve Æsis, et devinrent maîtres du pays qu'on a appelé depuis le duché d'Urbin, et une partie de la Marche d'Ancône. Tous ces

---

quis en Italie; il y avoit dans les Gaules et dans la Germanie, plusieurs villes qui portoient le nom de Milan (Mediolanum) *Vid.* Ptolem. Geograph. l. 2. — Antonin. itinerar. — Le mot *Land* ou *Landt* signifie, en tudesque, une contrée, un pays.

(1) *Voyez*, pour les détails, Cellarius, Geograph. antiq. l. 2. c. 9.

(2) Verrius Flaccus (*apud Sextum Pompeïum Festum*) pense que le nom de Sénonois vient du grec Ξενος (Xenos) *un étranger*, parce que les Sénonois furent les derniers des Gaulois, qui arrivèrent en Italie, et qu'alors on les appela d'abord *les étrangers*.

pays réunis, reçûrent des Romains le nom de Gaule-Cisalpine, parce que, relativement à eux, ils étoient situés en-deçà des Alpes (1) CHAP. V. An 600 avant J. C.

Tel est le récit que l'histoire a conservé de l'expédition de Bellovèse. Les Gaulois ont les premiers, parmi les peuples sauvages, donné l'exemple de ces terribles émigrations, qui, dans la suite, ont anéanti

(1) On lit dans Paul Diacre, écrivain de la fin du 8.e siécle (*de gestis Langobardorum* l. 2. c 23.) un récit de la conquête de l'Italie, et de la Galatie par les Gaulois; ce récit est curieux en ce qu'il fait connoître l'ignorance du tems où écrivoit Paul Diacre. Suivant cet auteur « Brennus, » Roi des Gaulois-Sénonois, vint, dans un tems » extrêmement ancien, en Italie, avec trois cent » mille Sénonois; la douceur des vins de ce pays, » dont ils avoient goûté, les avoit poussés à cette » expédition; il s'empara de tout le Nord de l'Italie; » cent mille hommes se détachant de son armée, » s'avançèrent vers l'*île* de Delphes, et furent exter» minés par les Grecs. Cent autres mille pénétrè» rent dans la Galatie, et reçûrent le nom de Gallo» Grecs, et ensuite celui de Galates; les cent mille, » qui demeurèrent en Italie, y fondèrent Ticinum, » Milan, Pergame, Brescia, et donnèrent leur nom » à la Gaule-Cisalpine. » Il est difficile de faire, dans un passage aussi court, plus d'anachronismes et de fautes en tout genre.

CHAP. V. An 600 avant J. C.

tant d'empires. Accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans (1), ils ont envahi de vastes provinccs, en ont chassé les habitans, et les ont peuplées en entier (2). Il nous reste à montrer qu'ils se sont maintenus dans leurs conquêtes avec un courage et une valeur dont on a rarement vu d'exemples.

---

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Camilli.

(2) Le Comte du Buat (hist. ancienne des peuples de l'Europe l. 1. c. 4. 5. et 6.) n'est pas du même avis que presque tous les autres auteurs sur les causes, le tems et la manière dont s'exécutèrent les irruptions des Gaulois en Italie, en Germanie et en Panonnie; il fait venir les peuples qui y contribuèrent de divers pays de l'Europe, et à des époques très distantes les unes des autres. Suivant lui, les Boïens et les Tectosages venoient de l'Aquitaine, dont ils avoient été chassés par les Gascons; les Sénonois sortoient de la Germanie, et étoient les mêmes que les Semnons, dont parle Tacite. Les discussions dans lesquelles entre le Comte du Buat, ne sont soutenues par aucun fait positif, et il est en contradiction avec tous les auteurs anciens qui ont écrit sur le même sujet.

CHAPITRE SIXIÈME.

An 388 avant J. C.

Histoire des Gaulois en Italie jusqu'à leur entière expulsion, ou soumission par les Romains.

PENDANT plus de deux siécles depuis l'irruption de Bellovèse, l'histoire fait à peine mention des Gaulois d'Italie ; elle raconte (1) seulement qu'ils soutinrent des guerres fréquentes contre les peuples qui habitoient entre les Alpes et les Apennins ; elle dit qu'ils erroient, en brigands, dans les contrées voisines de celles où ils s'étoient établis: d'où l'on peut conclure qu'ils avoient conservé toute la barbarie de leurs mœurs primitives.

Siége de Clusium par les Gaulois.

L'an 388 avant J. C., les Sénonois, c'est-à-dire, ceux des Gaulois qui habitoient dans le voisinage de l'Etrurie, s'avancèrent sur Clusium, ville de ce pays, qui n'étoit qu'à trois journées de Rome (2). Les habitans

(1) *Vid.* Flor. l. 1. c. 13.

(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 5. — Plutarch. in vitâ Ca-

CHAP. VI.

An 388 avant J. C.

de Clusium, effrayés de cette attaque imprévue, du grand nombre des Gaulois, de leur aspect farouche et jusqu'alors inconnu, sachant d'ailleurs que ces peuples avoient souvent défait, dans les environs du Pô, les armées Etrusques, ne se jugèrent pas assez forts par eux-mêmes pour leur résister ; en conséquence, ils firent demander du secours aux Romains : ceux-ci envoyèrent trois jeunes gens de la famille des Fabius, l'une des plus considérables de Rome, pour engager les Gaulois à lever le siége de Clusium ; ces députés se présentèrent dans le camp des Sénonois, et sommèrent leur chef, Brennus (1), de se retirer, le menaçant de tout le poids de l'indignation de Rome, s'il refusoit de se rendre à leur demande : « Nous n'avons jamais ouï parler » de Rome, répondit Brennus, et son nom » est nouveau pour nous ; cependant, je » veux bien croire que vous êtes un peuple

milli. — Dion. Cassium. excerpta à Xiphilino. — Diod. Sicul. l. 14. — Sext. Aurel. Victor. de viris illustribus. c. 23.

(1) Le mot de Brennus paroît venir de celui de *Brenn*, qui, en langue celtique, veut dire un chef. *Voy.* Leibnitz Collectan. Etymologie. — Latour d'Auvergne, Origin. gaulois. c. 3.

vaillant

» vaillant et courageux, puisque les Clu- CHAP. VI.
» siniens ont imploré votre secours dans An 388 avant J. C.
» un si grand danger; je veux même leur
» accorder la paix en votre considération,
» puisque c'est par une ambassade, et non
» les armes à la main, que vous les défen-
» dez : mais j'y mets une condition; ils
» nous céderont une partie de leurs terres
» qu'ils ne cultivent pas, et dont nous avons
» besoin. Autrement, point de paix, et
» nous les combattrons devant vous-mêmes,
» afin que vous sachiez combien les Gau-
» lois surpassent en valeur tous les autres
» peuples. »

Tel fut, suivant Tite-Live, le discours des Gaulois. Les ambassadeurs romains leur demandèrent quels titres ils avoient sur la Toscane, et de quel droit ils prétendoient obtenir les terres des légitimes possesseurs, ou les menacer de s'en emparer par la force. « Nos droits sont nos armes, » s'écrièrent-ils; « nos titres sont notre force et notre valeur. » Aussitôt la négociation est rompue et la guerre recommence. Les ambassadeurs romains, suffisamment assurés des dispositions hostiles des Gaulois, rentrent dans la ville de Clusium et engagent les habi-

CHAP. VI.
An 388 avant J. C.

tans à faire une sortie ; ils les conduisent au combat, et se placent au premier rang ; l'un d'eux attaque même et tue un des chefs ennemis ; il espéroit n'être pas reconnu, mais il fut trahi par l'éclat de ses armes. Les Gaulois le virent, et furent indignés de son audace ; ils connoissoient assez les lois de la guerre, pour savoir que des ambassadeurs ne devoient pas manquer au caractère sacré de paix dont ils étoient revêtus : leur fureur alors change d'objet ; ils abandonnent le siége de Clusium, et se préparent à marcher sur Rome.

Ils envoient des députés à Rome.

Des députés les précèdent, paroissent devant le Sénat, et demandent qu'on leur livre les trois Fabius, pour avoir violé le droit des gens en combattant avec les Clusiniens contre les Gaulois. Un grand nombre de Sénateurs sentoient la justice de cette demande et la nécessité d'y souscrire ; mais ils n'osoient prononcer contre une famille aussi considérable et aussi puissante que celle des Fabius. L'affaire fut renvoyée au peuple. Devant ces nouveaux juges, le crédit, les richesses et les sollicitations des coupables produisirent tant d'effet, que non seulement on ne les livra pas, mais encore qu'on les

créa Tribuns militaires pour l'année suivante, c'est-à-dire qu'au lieu de rendre justice aux Gaulois, on insulta, pour ainsi dire, à leurs plaintes. Alors, leurs députés se retirèrent, retournèrent auprès de leurs compatriotes, et leur rapportèrent ce dont ils avoient été témoins. CHAP. VI. An 388 avant J. C.

A leur récit, toute l'armée fut saisie d'indignation, poussa de grands cris et se mit en marche ; tendant à un seul but, et négligeant tout ce qui pouvoit l'en écarter, elle épargna les villes qu'elle rencontroit sur son passage, et se dirigea, sans perdre de tems, sur Rome (1).

---

(1) Juvénal (Satyr. 11. v. 111.) parle en poète, de l'approche des Gaulois vers Rome :

. . . . *Et vox*
Nocte ferè mediâ, mediamque audita per urbem
Littore ab Oceani, Gallis venientibus, et Dis
Officium vatis peragentibus, his monuit nos.

« Au moment où les Gaulois étoient prêts d'arriver, une voix se fit entendre vers le milieu de la nuit dans toutes les places de Rome. Elle venoit des bords de la mer. C'étoient les Dieux qui remplissoient l'office de devins, pour nous avertir de ce danger. »

Tite-Live (l. 5. c. 32.) raconte aussi que, peu avant l'arrivée des Gaulois, une voix céleste se fit

CHAP. VI.

An 387 avant J. C.

Ils battent les Romains vers le fleuve Allia.

A trois ou quatre lieues de cette ville, sur les bords du fleuve Allia et près de son confluent avec le Tibre, l'armée romaine voulut s'opposer aux Gaulois, mais elle apprit trop tard à les redouter; leurs cris horribles, leur taille gigantesque, leur aspect farouche jettèrent partout l'épouvante; ils se précipitèrent sur le centre de l'armée romaine, qui étoit dégarni de troupes, et, après l'avoir enfoncé, ils vinrent aisément à bout des deux ailes : le désordre se répandit au milieu de tous les rangs, et les Romains se laissèrent tailler en pièces sans beaucoup de résistance. Un grand nombre périt en voulant traverser le Tibre à la nage, d'autres se retirèrent dans la ville de Veies; le plus petit nombre rentra à Rome. Les vainqueurs, après avoir, suivant l'usage de leur nation, coupé les têtes des vaincus et entassé en un monceau leurs dépouilles, se mirent à la poursuite des fuyards, et arrivèrent le même jour aux portes de la ville qu'ils trouvèrent sans défense.

---

entendre à Rome, dans le silence de la nuit, à un citoyen nommé Cæditius, et que cette voix annoncoit l'approche des Gaulois.

C'en étoit fait de Rome, s'ils y fussent entrés dans ce moment; nulle part on n'eût pu leur opposer de résistance, et ils auroient sans peine massacré jusqu'au dernier des habitans. Les Romains, livrés à la plus affreuse consternation, ne savoient que résoudre, et ne pensoient qu'à fuir ou à se préparer à la mort. Un degré de plus de persévérance chez les Gaulois, auroit pu changer les destinées du monde, étouffer la puissance romaine dans son enfance, et influer peut-être jusques sur les siécles où nous vivons; mais le ciel, qui veilloit sur le sort de Rome, inspira une terreur salutaire aux Gaulois; ils s'arrêtèrent pendant quelques momens; effrayés alors du silence qui les entouroit, ils craignirent des embuches, ils n'osèrent se hasarder dans une ville qu'ils ne connoissoient pas, et se contentèrent d'en garder les avenues. L'occasion qu'ils n'avoient pas su saisir à propos, s'échappa pour jamais. Bien souvent, en étudiant l'histoire, on peut, comme ici, remarquer que les événemens les plus importans dépendent quelquefois des circonstances les plus légères en apparence.

CHAP. VI.
An 387 avant J. C.

Le peuple de Rome, revenu de son pre-

CHAP. VI.

An 387 avant J. C.

mier effroi, eut le tems de s'assembler ; il résolut d'abandonner la ville aux vainqueurs, et de ne défendre que le Capitole, qui, bâti sur un rocher élevé, n'avoit pas besoin d'une nombreuse armée pour soutenir un siége. Toute la jeunesse capable de porter les armes, s'enferma dans cette citadelle ; on enfouit une partie des choses sacrées, une autre partie fut transportée à Cères en Etrurie et dans les autres villes voisines. Ceux d'entre le peuple, qui pouvoient s'échapper, s'enfuirent hors de Rome ; les vieillards seuls préférèrent de mourir en présence de leurs Dieux Pénates, plutôt que d'abandonner leur patrie.

Ils prennent Rome.

Le lendemain, ou seulement trois jours après, suivant Diodore de Sicile, les Gaulois pénétrèrent dans la ville par la porte Colline qui étoit restée ouverte ; ils s'avancèrent jusqu'au milieu de la place publique : étonnés d'abord, ils regardèrent avec crainte de tous côtés, et établirent de place en place des sentinelles ; le silence qui régnoit partout les effraya de nouveau, et leur fit redouter des embuches ; bientôt ils découvrirent des Sénateurs qui étoient

assis gravement sur leurs chaises curules sous le vestibule de leurs maisons ; leur costume imposant, leur aspect vénérable les frappèrent; ils crurent, dit Tite-Live, que des Dieux se présentoient à eux : peut-être auroient-ils persévéré long-tems dans cet état de stupeur et d'indécision, si l'un des Sénateurs romains, nommé Papirius, n'eût frappé avec sa baguette d'ivoire un Gaulois qui s'étoit approché de lui, et qui touchoit avec la main sa longue barbe ; le Gaulois, transporté de colère, frappa à son tour le vieillard, et le mit à mort. Ce coup fut le prélude d'un changement de scène ; car aussitôt les Gaulois, reprenant leurs mœurs accoutumées, massacrèrent ces respectables Sénateurs, et livrèrent la malheureuse Rome au pillage et à l'incendie. Tout, à l'exception du Capitole, fut détruit ; le petit nombre des habitans qui n'avoient pas pris la fuite, périrent au milieu des flammes et des ruines de leurs maisons.

CHAP. VI. An 387 avant J. C.

Ils assiégent le Capitole.

Les Gaulois formèrent ensuite le siége du Capitole; mais ayant échoué dans une tentative qu'ils firent pour s'en emparer d'assaut, ils cherchèrent à s'en rendre maî-

CHAP. VI. An 387 avant J. C.

tres par un blocus, et en ne laissant passer aucun approvisionnement; ils pillèrent en même tems les campagnes du voisinage, afin de n'être pas eux-mêmes exposés à la famine.

Il est inutile de rappeler les détails de ce siége célèbre, dont parlent tous les auteurs qui ont écrit l'Histoire Romaine. Ils s'accordent à lui donner une durée de sept mois (1); à le représenter comme un des évènemens les plus importans et les plus remarquables de cette République; enfin, à nous tracer les traits d'héroïsme que présentèrent quelques Romains dans cette occasion; celui surtout de C. Fabius Dorso, qui ne craignit pas de traverser la foule des assiégeans, pour aller achever un sacrifice sur le mont Quirinal; et celui de Manlius qui, réveillé par les cris des oies enfermées dans le Capi-

(1) Calvisius (Annal. Chronolog.) place la prise de Rome par les Gaulois, à l'an 385 avant J. C.; Cluvier, à l'an 388 ou 389; Eusèbe, à l'an second de la 97.me Olympiade, c'est à dire, l'an 391 avant J. C.. Nous avons suivi la Chronologie de Lenglet du Fresnoy; elle est d'accord avec Denys d'Halicarnasse (l. 1.) et avec Plutarque (*in vitâ Camilli.*)

tole (1), chassa les Gaulois qui étoient prêts à pénétrer dans le dernier asile de la grandeur romaine. CHAP. VI. Au 387 avant J. C.

(1) Virgile (Æneid. l. 8. v. 652.) célèbre cet événement en très beaux vers; c'est en faisant la description du bouclier, dont Vénus fait présent à son fils Enée:

In summo, custos tarpeïæ Manlius arcis
Stabat pro Templo et Capitolia celsa tenebat;
Romuleoque recens horrebat regia culmo.
Atque hic auratis volitans argenteus anser
Porticibus, Gallos in limine adesse canebat.
Galli per dumos aderant, arcemque tenebant,
Defensi tenebris et dono noctis opacæ;
Aurea Cæsaries ollis, atque aurea vestis;
Virgatis lucent sagulis; tum lactea colla
Auro innectuntur; duo quisque alpina coruscant
Gæsa manu, scutis protecti corpora longis.

Au haut du bouclier, Manlius, commis à la garde de la roche tarpéienne, paroissoit devant le temple et défendoit le Capitole; on voyoit le palais de Romulus, couvert d'un chaume encore récent. — Une oie en argent, voltigeant sur les portiques dorés, annonçoit par ses cris, que les Gaulois étoient prêts d'entrer. Les Gaulois s'avançoient au travers des buissons, et surprenoient la citadelle, à la faveur des ténèbres et d'une nuit obscure. On avoit représenté par de l'or, la couleur de leurs cheveux et leurs habits; ils étoient couverts de petits manteaux garnis

CHAP. VI.

An 387 avant J. C.

Les détails de ces événemens sont connus de tout le monde, et conviennent mieux à l'histoire de Rome qu'à celle des Gaulois.

Opinions diverses sur la fin du siége.

Première relation.

La manière dont le siége s'est terminé, n'est point racontée uniformément par les historiens; le plus grand nombre (1) rapporte, que les Romains étant réduits à la dernière extrémité, demandèrent à traiter de leur rançon, et qu'ils consentirent à payer mille livres pesant d'or aux Gau-

---

de bandes de pourpre; leurs cols, blancs comme du lait, étoient ornés d'or; deux traits, faits avec du bois des Alpes, brilloient dans la main de chacun d'eux; de longs boucliers protégoient leurs corps. »

(1) *Vid.* Tit. Liv., l. 5. c. 48. et 49. — Florum, l. 1. c. 13. — Plutarch. in vitâ Camilli, et de fort. Romanor. — Appian. Alexandrin. de bell. annibalic. et de bell. gallic. — Memnon. ap. Photium c. 27. — Sext. Rufum breviar. rerum gestarum populi romani — Polyæn. stratagem. l. 8. c 7. — Sext. Aurel. Victor. de viris illustribus, c. 23. — Eutrop. histor. roman. l. 1. — Sil. Italic. l. 13. v. 79. — Julian. imperat. Orat. in Constantium imperator. etc. — Diodore de Sicile (l. 14.) n'est pas tout à fait d'accord avec Tite-Live; il dit qu'après avoir été repoussés du Capitole, par Manlius, les Gaulois consentirent à se retirer du pays des Romains, moyennant

lois (1); mais qu'au moment où ils livroient cette somme, et où ils se plaignoient de l'infidélité que leurs ennemis avoient mise dans les poids, le chef des Gaulois, Brennus, insulta à leur détresse en mettant son épée dans la balance, et en exigeant qu'on lui en livrât le poids en or, outre tout ce qui avoit été convenu; que, dans ce moment, Camille, qui avoit été nommé Dictateur, arriva à la tête des Romains, et de ceux de leurs alliés qu'ils avoient pu rassembler, taílla en pièces l'armée de Brennus, et devint ainsi le libérateur de son ingrate patrie qui l'avoit exilé peu de tems auparavant. Varron (2) et Tite-

CHAP. VI.

An 357 avant J. C.

---

mille livres d'or, qui leur furent remises; mais qu'ensuite ayant assiégé la ville des Véasciens, alliée des Romains, le Dictateur Camille fondit sur eux, les tailla en pièces, et leur enleva leurs bagages et l'or qu'ils emportoient de Rome. — Un grand nombre d'écrivains modernes ont embrassé le sentiment de Tite-Live; il seroit trop long et peut-être inutile de les passer en revue.

(1) La livre romaine valoit, suivant Eisenschmid (*de ponderib. et mensuris* etc.) 10 onces 6 gros et 48 grains poids de marc, soit environ un tiers de kilogramme.

(2) De linguâ latinâ. l. 4.

CHAP. VI.
An 387 avant J. C.

Live (1) parlent d'une place qui existoit à Rome sous le nom de place *des Bustes-Gaulois*; elle avoit été ainsi appelée, parce qu'on y conservoit les os des Gaulois qui avoient pris Rome, et qui y étoient morts (2).

Polyænus (3) fait mention d'une ruse employée par les Romains, pour battre les Gaulois, qui, si elle étoit avérée, dépareroit le tableau du grand caractère qu'ils offrirent alors. Suivant lui, les Romains s'engagèrent à payer un tribut aux Gaulois, à leur livrer des terres, et à tenir pour eux en tout tems une porte de la ville ouverte; ensuite ils leur envoyèrent des présens, et entr'autres choses du vin en abondance. Les Gaulois bûrent avec excès et étoient ivres et sans force, lorsque les Romains, sans égard au traité qu'ils venoient de conclure,

(1) L. 5. c. 48.

(2) Cette place rappelle naturellement le fameux ossuaire de Morat en Suisse, où l'on conservoit les os des Bourguignons défaits en 1476 sous Charles-le-Téméraire. C'est avec regret que les Suisses ont vu détruire, il y a quelques années, ce précieux monument.

(3) Stratagemat. l. 8. c. 25.

les attaquèrent et les tuèrent tous jusqu'au dernier; ils crurent, après ce massacre, avoir rempli les conditions du traité, en laissant une petite porte ouverte sur un rocher inaccessible. CHAP. VI. An 587 avant J. C.

Seconde relation.

Strabon (1) dit que les Gaulois emportèrent, sans être inquiétés par les Romains, le butin qu'ils avoient fait à Rome; mais que les Cérétaniens, peuple d'Etrurie, le leur enlevèrent, lorsqu'ils se retiroient et qu'ils traversoient le pays des Sabins.

Troisième relation.

Trogue-Pompée (2) paroît croire que les Romains, ne pouvant payer la somme exorbitante qu'exigeoient d'eux les Gaulois, auroient péri infailliblement, si les habitans de Marseille, informés de leur détresse, ne leur avoient prêté du secours en se dépouillant de tout leur or et de tout leur argent, pour l'offrir aux Gaulois. Il dit que ce généreux sacrifice leur mérita dans la

(1) L. 5. — Diodore de Sicile (l. 14.), quoiqu'en attribuant à Camille la principale victoire sur les Gaulois, parle cependant, en finissant sa relation de la prise de Rome, d'un corps de Gaulois qui fut défait par les Cériens; mais il n'emploie pas, comme Strabon, le nom de Cérétaniens.

(2) *Vid.* Justin. l. 43. c. 5.

CHAP. VI.

An 387 avant J. C.

suite l'amitié la plus constante des Romains, et des distinctions honorables, qui leur étoient accordées lorsqu'ils séjournoient à Rome.

Quatrième relation.

Enfin, il est des historiens (1) qui assurent que les Gaulois, rappelés dans leur pays pour repousser les incursions des Vénètes, consentirent à traiter avec les Romains de leur rançon, et à leur rendre la liberté; mais qu'ils emportèrent de grandes richesses; qu'ils ne furent point inquiétés dans leur marche; qu'ils revinrent sains et saufs dans leur patrie, et qu'ils se vantèrent pendant long-tems de cette expédition.

Examen des diverses relations.

Telles sont les différentes relations que nous avons de cet événement; il faut

---

(1) *Vid.* Polyb. l. 1. et l. 2. -- Orose (historiar. l. 2. c. 19.) s'exprime ainsi : « Brennus assiège le » reste de la jeunesse romaine, réduite alors à peine » à mille hommes qui s'étoient retirés dans la cita- » delle du mont Capitolin, et là, ces malheureux, » pressés par la famine, la peste, le désespoir et » l'effroi, achètent le départ des Gaulois, pour le » prix de mille livres d'or. »

Orose ne parle point ensuite de la victoire remportée par Camille.

Plutarque (de fortunâ Romanorum) rapporte le sentiment de Polybe.

les examiner successivement, pour juger de leur mérite. La première est, sans doute, la plus accréditée; c'est celle de Tite-Live, et de la plupart des historiens romains; mais peut-être, en y réfléchissant, la trouverons-nous un peu suspecte, et estimerons-nous qu'elle ne mérite pas une grande confiance. On connoît, en effet, le penchant de Tite-Live et des historiens romains, à exalter les vertus et les exploits de leurs compatriotes, et à ne rien dire de ce qui pourroit nuire à la réputation de Rome; il seroit possible que les secours de Marseille, ou l'accomplissement du traité fait avec Brennus, leur eussent paru être des faits trop peu honorables pour leur nation, et qu'en conséquence, profitant de quelqu'erreur populaire, ils ayent jugé convenable de les passer sous silence.

CHAP. VI.
An 387 avant J. C.

La seconde relation ne peut pas entraîner un long examen. Strabon ne la donne qu'en passant, pour ainsi dire, et en traitant un autre sujet; d'ailleurs, il n'a été suivi par aucun écrivain: il est vraisemblable qu'il a avancé un peu légérement un fait dont il n'étoit pas assuré, et qu'il n'a pas voulu se donner la peine d'en approfondir

CHAP. VI. An 387 avant J.-C.

la certitude, parce qu'une pareille recherche l'intéressoit peu et l'auroit détourné de son but principal.

Trogue Pompée est l'auteur de la troisième relation; on peut lui faire, comme à Strabon, le reproche d'avoir été seul de son sentiment; en outre, il étoit originaire de la Gaule narbonnoise et voisin de Marseille, pour laquelle il montre une grande partialité; enfin, ses ouvrages ont été perdus et on ne les connoît qu'imparfaitement par Justin son abréviateur.

Polybe, à qui l'on est redevable de la quatrième relation, n'étoit ni Gaulois ni Romain, et par conséquent devoit être plus désintéressé dans cette affaire; il a, sur les autres historiens que nous avons cités, le mérite de l'ancienneté, et a dû, sous ce rapport, être mieux informé: on sait qu'il vivoit 150 ans au moins avant Tite-Live, plus d'un siècle avant Trogue Pompée; il a écrit son histoire à Rome, et il étoit en relation avec les Romains les plus instruits et les plus distingués de son tems. D'ailleurs, il jouit d'une grande réputation d'exactitude, et il a été suivi dans son opinion par plusieurs auteurs anciens.

Trogue

Trogue Pompée est d'accord avec lui sur le point principal de la discussion, c'est-à-dire qu'il ne parle point de Camille, ni d'aucune victoire des Romains sur les Gaulois. Suétone (1) assure que l'or donné aux Sénonois, pendant le siége du Capitole, ne leur avoit point été enlevé par Camille, comme on l'avoit prétendu à tort. Tite-Live lui-même semble revenir de sa première relation, lorsque, peu de tems après (2), il fait dire aux Samnites, dans une assemblée des chefs de l'Étrurie, que les Gaulois se vantoient, avec raison, d'avoir réduit les Romains à la dernière extrémité, et de les avoir forcés à se racheter avec de l'or. Nous croyons donc devoir adopter le sentiment de Polybe, et laisser de côté les relations des historiens latins, qui sont en contradiction avec lui.

Les Romains, depuis la prise de leur

(1) In Tiberio Nerone, c. 3. Voici la manière dont il s'exprime : « On raconte que Drusus rapporta de » la Gaule l'or qui avoit été autrefois donné aux » Sénonois, lorsqu'ils faisoient le siége du Capitole. » Cet or, comme on l'a prétendu, n'avoit pas été » enlevé par Camille aux Sénonois. »

(2) L. 10. c. 16.

CHAP. VI. An 387 avant J. C.

ville, craignoient les Gaulois plus qu'aucune autre nation; ils firent une loi (1) qui suspendoit, dans le cas d'une guerre avec ces peuples, la dispense de service militaire, qu'on accordoit, dans tout autre cas, aux prêtres et aux vieillards. La haute taille de ces barbares, leur force, leur courage inconcevable, les effrayèrent au point, qu'ils osoient à peine les combattre: ce ne fut que peu à peu, qu'ils découvrirent le secret de leurs propres forces.

Si les Gaulois avoient connu quelque discipline dans leur manière de combattre, et qu'ils eussent soutenu leur premier effort; s'ils eussent été pourvus d'armes avantageuses, et que le plus souvent ils ne se fussent pas avancés à moitié nus au milieu des rangs de leurs ennemis; s'ils avoient su profiter de la victoire, et ne pas se livrer, après le combat, aux débauches et à l'ivresse; si enfin ils ne s'étoient pas disputé à main armée le butin remporté dans leurs victoires (2), et s'ils ne s'étoient pas

(1) *Vid.* Appian. de bell. civilib. l. 2. — Plutarch. in vit. Camilli et Marcelli -- Cicer. epist. ad Attic. l. 1. epistol. 14.

(2) *Vid.* Polyb. l. 2.

détruits eux-mêmes par des guerres intestines continuelles, Rome n'eût pas été en état de leur résister, et ils seroient devenus les maîtres du monde. « Ils étoient nés, » disent les auteurs latins (1), « pour la ruine » des villes, et pour la destruction des » hommes. » La défaite d'un seul de ces guerriers formidables étoit regardée comme un honneur digne d'être transmis à la postérité. C'est ainsi que Manlius Torquatus, et Valérius Corvus s'illustrèrent pour avoir tué, en combat singulier, deux Gaulois qui les avoient provoqués.

CHAP. VI.

An 387 avant J. C.

Pendant le siécle qui suivit la prise de Rome, les Gaulois-Cisalpins firent diverses expéditions contre cette ville, tantôt seuls, tantôt réunis à leurs compatriotes transalpins, aux Samnites ou aux Toscans; ils eurent souvent l'avantage; mais comme ils ne savoient pas en profiter, leurs succès ne purent empêcher les Romains d'étendre et d'affermir leur Empire.

Défaut de monumens pour l'histoire ancienne des gaulois.

Nous regrettons ici de n'avoir à consulter que des historiens grecs ou romains (2), qui connoissoient mal les Gaulois, et

(1) *Vid.* Flor. l. 1. c. 13.

(2) Trogue Pompée qui fleurissoit 40 ans avant

CHAP. VI.
An 387 avant J. C.

qui les considéroient comme une nation barbare, et peu intéressante à étudier; ils s'informoient rarement de l'histoire particulière de ces peuples, et des motifs qui les faisoient agir; ils n'en parlent qu'accidentellement en racontant les guerres des Romains, et ils cessent d'en parler dès que les rapports communs de deux nations n'existent plus; il résulte de là, que l'histoire des Gaulois, à l'époque reculée que nous examinons, manque des détails qui piqueroient le plus la curiosité. Les événemens qu'elle retrace, sont souvent sans connexion les uns avec les autres, et par cela même quelquefois dépourvus d'intérêt. Il eût été facile, comme ont fait quelques écrivains modernes, de suppléer par des conjectures, aux détails et aux liaisons qui manquent, et d'animer, par ce moyen, la route ingrate que nous allons parcourir; mais nous avons préféré l'exactitude à l'agrément de la nar-

J. C., est le premier et, pour ainsi dire, le seul historien gaulois, connu de notre tems, qui ait entrepris de raconter les guerres anciennes de ses compatriotes; mais il parle à peine de leur lutte avec les Romains; et d'ailleurs on n'a de lui que l'abrégé fait par Justin, dans le milieu du troisième siécle.

ration ; nous nous bornons à rendre fidèlement les récits des anciens auteurs.

CHAP. VI.

An 387 avant J. C.

Ils s'allient avec Denys tyran de Sicile.

Peu après s'être emparés de Rome (1), les Gaulois envoyèrent des députés à Denys, tyran de Sicile, qui avoit passé en Italie, et qui faisoit la guerre aux colonies grecques de ce pays. Ils lui représentèrent les services qu'ils pouvoient lui rendre, et l'engagèrent à faire alliance avec eux ; ils lui fournirent même des secours au moyen desquels il recommença une guerre qui devint funeste aux habitans de Rhége, et qui finit par la prise de leur ville.

367

Ils s'avancent sur Rome et sont repoussés par Camille.

Quelques années après (2), les Gaulois s'avancèrent de nouveau sur Rome ; le bruit soudain de leur approche fit nommer Camille Dictateur pour la cinquième fois, quoiqu'il fût âgé de 80 ans. Ce Général expérimenté savoit que la principale force des Gaulois consistoit dans leurs épées, dont ils se servoient avec vigueur, mais sans art, à la manière des peuples sauvages, et

---

(1) *Vid.* Justin. l. 20. c. 5.

(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 6. c. 42. et l. 7. c. 1. — Plutarch. in vitâ Camilli. — Appian. de bell. gallic. — Polyæn. stratag. l. 8. c. 7.

CHAP. VI. An 367 avant J. C.

avec lesquelles ils tranchoient d'un seul coup les têtes et les bras ; c'est pourquoi il fit préparer pour ses soldats des casques de fer, polis extérieurement, afin que les épées y glissassent ou même se brisassent en les frappant ; il garnit aussi leurs boucliers de lames de fer, parce que le bois ne résistoit pas suffisamment aux coups. Ces précautions et quelques autres encore furent d'une grande utilité dans le combat qui se livra dans le pays Albain : les Gaulois, malgré la terreur qu'ils avoient inspirée, furent complétement battus ; plusieurs milliers d'entr'eux furent pris ou tués ; les autres s'enfuirent dans l'Apulie, où ils trouvèrent une retraite, mais où ils ne furent plus redoutables. L'année suivante, cependant, ils y donnèrent encore quelqu'inquiétude aux Romains.

361. Ils marchent denouveau sur Rome.

Six ans après (1), ils s'avancèrent fort près de Rome, sur la voie Salarienne, vers le pont de l'Anio. Le Dictateur T. Quintius Pennus marcha contr'eux avec de nom-

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 7. c. 9-15. — Cic. offic. l. 3. — Flor. l. 1. c. 13. — Sext. Aurel. Victor. de vir. illust. c. 27. — Aulu-Gell. l. 9. c. 13. — Eutrop. l. 2.

breuses troupes, et leur livra plusieurs combats pour la possession du pont qui séparoit les deux armées. C'est alors que Titus Manlius mérita le surnom de *Torquatus*, en combattant seul à seul, en mettant à mort, et en dépouillant de son collier (en latin *torquis*), un Gaulois d'une taille gigantesque, qui étoit sorti des rangs pour insulter les Romains, et pour les provoquer. On voit ici un exemple d'un des défauts les plus ordinaires aux Gaulois : ils se livroient facilement aux menaces et aux bravades, et ne sentoient pas que la jactance diminue le mérite du courage, et lui est souvent nuisible. En effet, ce fut après la défaite de leur compatriote, qu'effrayés de ce présage défavorable, ils abandonnèrent leur camp pendant la nuit, prirent la fuite, se retirèrent chez les Tiburtins, et ensuite dans la Campanie.

CHAP. VI.

An 361 avant J. C.

L'année suivante, Servilius Ahala fut nommé Dictateur, à l'occasion de l'approche des Gaulois, qui s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome. Les Romains mirent sous les armes toute leur jeunesse sans aucune exception, et combattirent près de la porte Colline, sous les yeux de leurs femmes et

360. Nouvelles guerres.

CHAP. VI. An 360 avant J. C. de leurs enfans; malgré cet encouragement, la victoire fut long-tems disputée, et il y eut un grand massacre de part et d'autre. Les Gaulois enfin furent repoussés, et se replièrent sur le pays des Tiburtins, qui étoient alors leurs alliés. Poursuivis par le Consul Pételius, ils reçurent encore un échec, et furent forcés de se renfermer avec les Tiburtins dans leur ville.

358. Ils s'avancèrent deux ans après jusqu'à Préneste et à Pédum. C. Sulpitius fut nommé Dictateur, pour marcher contr'eux: il connoissoit leur impatience et la facilité avec laquelle ils se livroient au découragement; il savoit d'ailleurs qu'ils manquoient de provisions, et vouloit, en conséquence, traîner la guerre en longueur, espérant de les vaincre par ce moyen, et craignant les chances d'un combat; mais ses soldats ne purent supporter des retards, et étant sur le point de se révolter, ils le forcèrent, en quelque sorte, à combattre malgré lui. Avant l'action cependant, il prit toutes les précautions possibles, et appela même la ruse à son secours. Le succès couronna ses efforts et son habileté; il fut vainqueur, et obtint les honneurs du triomphe.

Le Consul Popilius (1) fut moins heureux, car ayant été blessé dangereusement dans un combat qu'il leur livra dans les campagnes du Latium, où ils avoient rassemblé une armée immense, il ne les battit qu'avec beaucoup de peine. CHAP. VI. An 350 avant J. C.

L'année suivante (2), M. Valérius, âgé de 23 ans, et qui n'étoit encore que Tribun militaire, combattit, ainsi qu'avoit fait Torquatus, seul à seul avec un Gaulois d'une taille énorme, et le tua. Un corbeau, qui, pendant le combat, se reposa sur son casque, lui fit donner le surnom de *Corvus*. A en croire les historiens romains, sa victoire n'auroit pas eu un grand mérite; car ils racontent que le corbeau, se joignant à lui déchiroit avec son bec le visage et les yeux du malheureux Gaulois, qui, ainsi couvert de sang, privé de la vue, et ayant à combattre deux ennemis à la fois, ne pouvoit pas faire une longue résistance. 349. Combat singulier de Valérius contre un Gaulois.

Le combat s'engagea autour du corps

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 7. c. 23 et 24.

(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 7. c. 26. — Flor. l. 1. c. 13. — Sext. Aurel. Victor. de viris illustribus c. 27. — Eutrop. l. 2. — Aulu-Gell. l. 9. c. 11.

CHAP. VI. An 349 avant J. C.

mort, et les Gaulois y furent défaits; ils se retirèrent du territoire de Rome, et n'y revinrent pas de quelque tems. Nous ne pouvons ici nous empêcher de faire une remarque sur ces combats singuliers, dont il est souvent question dans l'histoire romaine. Il est étonnant que les Gaulois y soient toujours représentés comme les vaincus, tandis qu'on sait, à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient plus forts et aussi agiles que leurs antagonistes. Peut-être l'amour-propre des Romains leur faisoit-il passer sous silence les occasions où ils avoient eu du désavantage, et doit-on plaindre les Gaulois de ce qu'ils n'avoient pas d'écrivains dans leur propre nation, pour raconter leurs exploits : ce seroit le cas d'appliquer ici l'ingénieuse allégorie de la Fontaine, en rappelant ce lion de la fable, qui, voyant un tableau où l'on avoit représenté un lion terrassé par un homme, railloit avec raison ces récits présomptueux, qu'un adversaire confondroit s'il rompoit le silence.

349 — 299. Intervalle de paix.

Les défaites qu'avoient essuyées les Gaulois, les rendirent moins entreprenans. Pendant cinquante ans (1), ils ne firent pas

---

(1) *Vid.* Polyb. l. 2. -- Tit. Liv. l. 8. c. 14, et

de guerres importantes aux Romains ni à leurs alliés ; ils se contentèrent de quelques menaces, et tournèrent leurs armes contre les Venètes et contre les autres peuples de leur voisinage vers le Nord. Ils firent même alliance avec les Romains, toujours prêts cependant à rompre la paix, dès qu'une occasion favorable s'en présenteroit.

CHAP. VI.

An 299 avant J. C.

Les Gaulois attaquent les Etrusques.

L'année 299 avant l'ère chrétienne, ils tournèrent leurs armes contre les Étrusques, nation facile à vaincre. Ceux-ci achetèrent la paix à force d'argent, et ne s'en tinrent pas même à cette paix (1) ; car, d'ennemis qu'étoient les Gaulois, ils cherchèrent à en faire des alliés ; ils savoient que ces peuples étoient toujours prêts à embrasser la cause de ceux qui leur offroient le plus de richesses ; aussi les engagèrent-ils à unir leurs armes avec eux contre les Romains, dont ils redoutoient la puissance et l'ambition ; mais au moment où le marché étoit conclu, et où la somme convenue étoit déjà livrée, les Gaulois refusèrent de marcher,

---

20, et l. 10. c. 2. — Aurel. Victor. de viris illustrib. c. 27. — Flor. l. 1. c. 13.

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 10. c. 10. 18. et 21.

Chap. VI. An 299 avant J. C. déclarant que l'argent qu'ils avoient reçu, n'étoit suffisant que pour les empêcher de ravager les terres des Étrusques; que d'ailleurs ils consentiroient aux propositions qu'on leur faisoit, mais à condition seulement qu'on leur livreroit une partie des terres de l'Étrurie, et qu'on leur procureroit enfin un établissement fixe dans ce pays.

Et s'allient avec eux. Ces demandes furent d'abord refusées à cause de l'effroi qu'inspiroit le voisinage des Gaulois; mais enfin, la crainte du nom romain, qui devenoit tous les jours plus vive, l'emporta; les Etrusques et les Samnites
296. se réunirent pour offrir des sommes plus considérables aux Gaulois; ils les déterminèrent à entrer dans leur parti avec les Ombriens.

295. La guerre, après cette alliance, s'annonçoit d'une manière formidable, et fut effectivement sanglante (1). Une légion romaine entière fut taillée en pièces près de Clusium par les Sénonois : suivant quelques auteurs anciens, il n'échappa pas un seul homme pour porter la nouvelle de cette

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 10. c. 26.

défaite ; les Consuls romains, quoique campés dans le voisinage, n'en furent informés qu'en apercevant un corps de cavaliers gaulois, qui, suivant l'usage national, portoient les têtes de leurs ennemis morts, suspendues au col de leurs chevaux, ou placées sur la pointe de leurs lances, et qui célébroient en même tems leur triomphe par des chants.

CHAP. VI.

An 295 avant J. C.

Combat sanglant contre les Romains.

Au bruit de cette nouvelle, la terreur se répandit dans Rome, et toutes les forces de la République furent mises sur pied. Les deux Consuls, à la tête d'une armée formidable, traversèrent l'Apennin, et arrivèrent dans les champs Sentinates ; là, se livra un combat décisif et l'un des plus acharnés qu'on puisse imaginer (1). Les Romains, en envoyant quelques troupes dans l'Ombrie et l'Etrurie, avoient réussi à diviser l'armée de leurs ennemis, et à engager les Ombriens et les Etrusques à retourner dans leur propre pays, pour y veiller à sa défense ; ils n'eurent donc à combattre que les Gaulois et les Samnites. Malgré cet avan-

(1) *Vid.* Polyb. l. 2. — Tit. Liv. l. 10. c. 27, 28, et 29. — Oros. l. 3. c. 21. — Sext. Jul. Front. stratagem. l. 1. c. 8.

CHAP. VI.

An 295 avant J. C.

tage, ils plièrent d'abord sous le choc des Gaulois, et la puissance romaine fut pendant quelques momens sur les bords de sa ruine ; il est probable que Rome auroit été encore une fois pillée et détruite, sans le dévoûment mémorable du Consul Décius qui périt dans le combat. Le courage généreux de ce Général rétablit les affaires romaines, et les Gaulois, avec le corps de Samnites qui étoient avec eux, furent battus et repoussés.

284. Défaite du Consul Lucius Cécilius.

Onze après, les Gaulois, réunissant leurs forces, attaquèrent la ville d'Arezzo en Toscane, qui étoit alliée des Romains. Ceux-ci envoyèrent des secours pour la défendre (1); mais bientôt s'étant imprudemment exposés, ils furent taillés en pièces, et treize mille d'entr'eux restèrent sur le champ de bataille avec le Consul Lucius Cécilius qui les commandoit.

---

(1) *Vid.* Polyb. l. 2. — Tit. Liv. Epitom. l. 12. — Flor. l. 1. c. 13. — Oros. l. 3. c. 22. — Marian. Scotum. — Eutrop. l. 2. — *N. B.* Nous avons suivi principalement le récit de Polybe ; l'épitome de Tite-Live et Orose mettent le meurtre des ambassadeurs romains, avant la défaite de Cécilius.

Chap. VI.

An 283 avant J. C.

Les Gaulois souillèrent leur triomphe par un acte barbare : foulant aux pieds le droit des gens, ils firent périr les ambassadeurs que les Romains leur avoient envoyés pour traiter de la rançon des prisonniers. Ce crime ne resta pas impuni : les Romains envoyèrent une nouvelle armée contre les Gaulois; le Consul Dolabella les atteignit comme ils marchoient sur Rome, en fit périr un grand nombre, les chassa de tout le pays des Sénonois, et fonda une colonie à *Sena*, l'une de leurs villes (1); c'étoit la première colonie que les Romains eussent envoyée dans la Gaule-Cisalpine. Elle étoit située sur les bords de la mer Adriatique, dans les plaines qui s'étendent au-dessous de l'embouchure du Pô, et fut ainsi appelée du nom des Sénonois qui en avoient été maîtres auparavant.

Les Romains reprennent l'avantage.

(1) Silius Italicus parle de cette ville de Sena, Punicor. l. 15. v. 556.

Pœnus inundavit campos, quà Sena relictum
Gallorum à populis servat per sæcula nomen.

« Le Carthaginois a inondé ces campagnes, où la ville de Sena conserve, malgré les siécles, le nom que lui ont laissé les peuples Gaulois. »

CHAP. VI. An 283 avant J. C. Les Boïens, voyant que les Sénonois avoient été chassés de leur patrie, et craignant un sort semblable, mirent sur pied tous ceux de leurs compatriotes qui pouvoient porter les armes; ensuite, appelant les Etrusques à leurs secours, ils marchèrent de nouveau contre les Romains; mais ayant été rencontrés auprès du lac Vadimon, par le Consul Dolabella, ils furent défaits une seconde fois.

282. Malgré ces revers, ils renouvelèrent encore la guerre l'année suivante; ils furent taillés en pièces et enfin obligés à demander la paix. La décadence du pouvoir des Gaulois en Italie date depuis ce moment; ils ont été peu à peu dès lors contraints à céder du terrain, et à se retirer du côté des Alpes (1).

281. Paix de 45 ans nuisible aux Gaulois. Leurs défaites les avoient rendus circonspects; ils résistèrent aux sollicitations que leur firent les Tarentins, de s'allier à eux contre Rome qui déjà alors étoit considérée comme l'ennemie commune de l'Italie, et ils n'entreprirent de long-tems aucune nouvelle expédition guerrière. Ce fut un grand

(1) *Vid.* Flor. l. 1. c. 13. -- Dio. Cass. excerpt. à prioribus 34 libris à Xiphilino.

bonheur

bonheur pour les Romains ; car, au rapport même des historiens qui vantent le plus leurs ressources (1), si les Gaulois s'étoient joints aux Carthaginois, pendant la première guerre Punique, Rome n'auroit pas été en état de leur résister. Son génie tutélaire, suivant Plutarque, la préserva de ce malheur, et bien loin de s'affoiblir, elle acquit de nouvelles forces par ses conquêtes sur Carthage.

CHAP. VI. An. 28 avant J. C.

Les Romains avoient tiré un grand avantage de leurs guerres contre les Gaulois, et Polybe (2) se garde bien de le passer sous silence : accoutumés à combattre contre un ennemi aussi redoutable, ils soutinrent facilement le choc de Pyrrhus, et ensuite celui des Carthaginois ; « ils ne pouvoient rien » éprouver de plus terrible, » dit Polybe, » que ce que les Gaulois leur avoient fait » souffrir. »

Les Gaulois-Cisalpins demeurèrent donc tranquilles dans leur pays pendant quarante-cinq ans. Enfin, leur jeunesse s'étant extrêmement multipliée, et une armée de Gaulois-Transalpins étant venue se joindre à

237. La guerre recommence.

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Camilli.

(2) L. 2.

CHAP. VI. eux, ils sentirent de nouveau le besoin de

An 237 avant J. C. faire la guerre, prirent les armes sous un léger prétexte, pillèrent le territoire romain, et mirent le siége devant Rimini (1). Cette ville auroit eu à soutenir une guerre dangereuse, si la division n'avoit pas régné dans l'armée de ses ennemis, et si, oubliant leurs véritables intérêts, ils ne se fussent pas détruits réciproquement. Une armée romaine, qui se préparoit à attaquer les Gaulois, se retira aussitôt qu'elle eut appris cet événement favorable à sa cause.

232. Cinq ans après, C. Flaminius, voulant se concilier la faveur populaire, fit passer à Rome une loi pour partager entre les soldats les terres du Picentin, qui avoient été enlevées aux Sénonois. Lorsque cette nouvelle fut connue, elle excita la plus violente indignation chez les Gaulois; les Boïens et les Insubriens s'armèrent, et appelèrent

226. à leur secours les Gésates, guerriers mercenaires qui habitoient vers les bords du Rhône; ils les amorcèrent par l'appât des richesses romaines, et leur rappelèrent le succès

(1) *Vid.* Polyb. l. 2. — Fast. Capitolin. — Eutrop. l. 3. — Zonar.

des expéditions de leurs ancêtres, la prise de Rome, l'immense butin qu'ils y avoient fait, et qu'ils en avoient rapporté sains et saufs dans leur patrie. Ces motifs ne pouvoient manquer de produire un grand effet, et d'ailleurs, le cri des combats ne se faisoit jamais entendre en vain chez une nation aussi courageuse : une armée immense de ces Gaulois traversa les Alpes, et s'avança dans les plaines de la Gaule-Cisalpine, ayant à sa tête ses deux Rois Aneroëste et Congolitanus (1).

La terreur se répandit dans Rome ; jamais guerre n'y avoit inspiré autant de crainte: on se rappeloit les anciennes victoires des Gaulois ; on se redisoit quelle étoit leur force et leur courage ; on croyoit déjà les voir piller les villes et les campagnes ; aussi fit-on les préparatifs les plus formidables pour leur résister ; chacun prenoit volontiers les armes, puisqu'il s'agissoit de sa propre conservation et de celle de sa famille. Le peuple romain (1) n'a eu, en aucune occasion,

(1) *Vid.* Polyb. l. 2. — Tit. Liv. Epitom. l. 20. — Plutarch. in vitâ Marcelli. — Oros. l. 4. c. 13. — Diod. Sicul. l. 25. eclog. 3.

(2) Suivant l'Epitome de Tite-Live (l. 20.) l'armée romaine et latine fut de 300 mille hommes armés.

CHAP. VI. autant de légions sous les armes, qu'il en mit

An 226 avant J. C. dans celle-là ; on fit plus : les livres des Sybilles furent consultés, et les Romains, pour se rendre les dieux favorables, se montrant plus barbares que leurs ennemis même, enterrèrent, dans une des places publiques, un homme et une femme Gaulois. Affreux exemple d'une superstition cruelle !

Les Venètes, les Ombriens, les Gaulois-Cénomaniens eux-mêmes et plusieurs autres peuples d'Italie se joignirent aux Romains en qualité d'alliés ; ils demeurèrent dans le voisinage des possessions gauloises, afin de les envahir si elles étoient abandonnées, et d'obliger les ennemis à diviser leurs forces.

225. Les Gaulois pénètrent en Étrurie.

Malgré cette précaution, un corps considérable de Gaulois pénétra en Etrurie ; ils ne trouvèrent aucune armée qui les empêchât de la piller ; ils s'avancèrent ensuite vers Rome, et arrivèrent auprès de Clusium qui n'en est éloignée que de trois journées de marche ; là ils furent informés que l'armée romaine, qu'ils avoient dépassée, les poursuivoit et alloit les attaquer sur leurs derrières ; aussitôt, brûlant eux-mêmes du désir de combattre, ils firent face et s'avancèrent à la rencontre de l'ennemi.

Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque les deux armées furent en présence : elles ne s'attaquèrent pas le jour même, mais, séparées par un petit espace, elles dressèrent chacune leur camp, afin d'attendre en sûreté le lendemain. Lorsque la nuit eut répandu ses voiles, les Gaulois allumèrent des feux, et faisant sortir à petit bruit leur infanterie du camp, ils la dirrigèrent sur Fésule, ville qui étoit à une certaine distance : la cavalerie resta seule, et il lui fut enjoint de se montrer dès que le jour seroit venu, et si elle étoit attaquée, de prendre la fuite, et de se replier sur Fésule : ils espéroient, par ce moyen, attirer les Romains dans un piége ; ils y réussirent en effet.

CHAP. VI.

An 225 avant J. C.

Bataille de Fésule.

Les Romains, dès que le jour eut paru, n'aperçurent que de la cavalerie dans le camp ennemi ; ils ne soupçonnèrent pas des barbares d'une ruse, et pensèrent qu'ils avoient pris la fuite ; en conséquence, se mettant à leur poursuite, ils pressèrent vivement leur cavalerie, qui, exécutant ponctuellement les ordres qu'elle avoit reçus, se retira peu à peu vers Fésule ; tout à coup, le gros de l'armée gauloise se montrant, tomba avec impétuosité sur les Romains

CHAP. VI. An 225 avant J. C.

qui étoient en désordre, et les força à s'arrêter ; six mille Romains furent taillés en pièces ; les autres s'enfuirent et se fortifièrent dans une position avantageuse, où les Gaulois, fatigués par la veille de la nuit précédente, ne pouvant les attaquer sur le moment même, attendirent au lendemain pour les forcer.

Arrivée du Consul Emilius.

Pendant ce tems, le Consul Emilius, qui avoit été chargé de défendre les côtes de la mer Adriatique, et qui avoit appris l'irruption que les Gaulois avoient faite en Etrurie, arriva très à propos avec son armée pour secourir ses compatriotes qui se trouvoient dans une grande détresse ; il leur rendit le courage en leur faisant connoître son arrivée, et marcha droit à eux pour réunir ses forces avec les leurs. Les chefs des Gaulois, informés de l'arrivée d'Emilius, délibérèrent incontinent sur le parti qu'ils devoient prendre ; Aneroëste leur représenta qu'ils avoient fait un butin immense en hommes, en bestiaux et en trésors de toute espèce ; qu'en conséquence il ne leur convenoit pas de courir les chances d'un nouveau combat, mais qu'il leur seroit avantageux de retourner au plutôt dans leur patrie ; que

lorsqu'ils auroient mis en sûreté leur butin, ils pourroient, si cela leur convenoit, revenir à la charge, et faire encore une fois la guerre aux Romains.

CHAP. VI. An 225 avant J. C.

Les Gaulois se retirent.

Ce conseil qui étoit sage, fut universellement approuvé ; les Gaulois le mirent au plutôt en exécution : dès que la nuit fut arrivée, ils levèrent leur camp, et se retirèrent le long des bords de la mer de Toscane. Emilius se mit à leur poursuite ; mais ne se sentant pas assez fort pour les attaquer de front, il forma le projet d'inquiéter seulement leur arrière-garde, et de leur enlever une partie de leur butin, s'il en trouvoit l'occasion. Le succès des Gaulois paroissoit en conséquence assuré ; ils pouvoient déjà se vanter d'avoir une fois uni la prudence au courage, et d'avoir achevé glorieusement une expédition dangereuse contre le peuple le plus formidable de l'univers. Un événement qu'on ne pouvoit prévoir, dérangea toutes les précautions qu'ils avoient prises.

Ils rencontrent l'armée du Consul Attilius.

Le Consul Attilius revenoit avec une armée de la Sardaigne, et avoit abordé à Pise ; il suivoit les bords de la mer sur la même route que les Gaulois, mais en sens

CHAP. VI. An 225 avant J. C.

opposé ; quelques soldats de son avant-garde lui annoncèrent des fourrageurs gaulois qu'ils avoient faits prisonniers ; il apprit par eux la défaite qui avoit eu lieu auprès de Fésule, la marche d'Emilius et celle de l'armée gauloise ; il sut que cette dernière étoit tout à fait voisine de lui, auprès d'un promontoire nommé Télamon ; aussitôt il forma le projet de la combattre. Il s'empara, avec sa cavalerie, d'une colline qui étoit sur la route, auprès de laquelle les Gaulois devoient nécessairement passer ; il espéroit les attaquer avant son collègue, les vaincre facilement, et remporter tout l'honneur d'une grande victoire.

Bataille de Télamon.

Les Gaulois, ignorant d'abord le retour d'Attilius, et voyant la colline devant eux occupée par des ennemis, crurent que la cavalerie d'Emilius avoit fait un circuit pendant la nuit pour s'emparer de cette position favorable, et ils se préparèrent à l'en déloger avec leur propre cavalerie ; bientôt ils furent informés de la vérité par quelques prisonniers romains ; alors ils prirent de plus grandes précautions, et rangeant leur armée en bataille, ils firent face de deux côtés, pour pouvoir résister à la fois aux deux

Consuls. Le combat s'engagea d'abord vers la colline qu'occupoit Attilius ; on s'y porta avec acharnement de part et d'autre ; enfin les Romains l'emportèrent, et conservèrent leur position ; mais le Consul Attilius, en se hasardant avec trop de témérité au milieu des ennemis, reçut la mort ; sa tête fut portée aux Rois des Gaulois.

CHAP. VI.

An 225 avant J. C.

Les Gaulois sont battus.

Cette première action n'étoit que le prélude d'un engagement plus général ; l'armée gauloise étoit disposée avantageusement ; d'ailleurs, ne pouvant fuir, et n'espérant son salut que dans la victoire, elle étoit animée d'un courage extraordinaire ; d'un autre côté, les Romains étoient poussés par l'appât d'un riche butin, entr'autres, par la vue des colliers et des bracelets dont leurs ennemis étoient couverts ; le succès de la bataille eût été chaudement disputé, si les Gésates ne s'étoient pas imprudemment dépouillés de leurs vêtemens, et ne se fussent pas avancés tout nus dans la mêlée ; leurs corps énormes, à demi-protégés par leurs petits boucliers, étoient exposés à tous les coups des Romains, tandis que leurs propres armes, mal fabriquées, leur étoient d'un foible secours ; le désordre se

CHAP VI. An 225 avant J. C.

mit peu à peu dans leurs rangs, et fut augmenté par le choc de la cavalerie romaine qui fondit sur eux avec impétuosité depuis la colline où elle étoit stationnée ; alors, le massacre devint général ; quarante mille Gaulois furent taillés en pièces ; dix mille furent faits prisonniers avec leur Roi Congolitanus. Aneroëste, voyant sa défaite assurée, se retira dans un endroit écarté ; là il se donna lui-même la mort avec quelques-uns de ses amis et de ses proches.

Cette victoire coûta cher aux Romains, puisque, outre le Consul Attilius, un grand nombre de leurs troupes périrent dans le combat ; cependant, ils en retirèrent les plus grands avantages. Le Consul Emilius, pour satisfaire ses soldats avides de pillage, ravagea le pays des Boïens ; il en rapporta à Rome un butin considérable, entr'autres beaucoup de ces colliers d'or que les Gaulois avoient l'habitude de porter à leur col, et dont il orna le Capitole ; son triomphe fut magnifique.

Nouvelles défaites des Gaulois. 224.

Les Gaulois n'avoient pas perdu courage, mais ils manquoient de force pour continuer la guerre ; aussi l'année suivante ils ne purent empêcher l'armée romaine, comman-

dée par les deux Consuls, de passer le Pô; c'étoit la première fois que les Romains traversoient cette rivière; ils reçurent la soumission des Boïens. CHAP. VI. An 224 avant J. C.

L'année d'après, le Consul Flaminius, qui depuis fut tué à la bataille de Thrasymène, battit encore les Insubriens et les Gésates, leur tua neuf mille hommes, et en fit prisonnier dix-sept mille. Ces peuples demandoient la paix avec instance, et ils l'auroient obtenue à cause des dispositions favorables où étoit le Sénat, si le Consul Marcellus, qui préféroit de s'illustrer en leur faisant la guerre, plutôt que de languir dans l'inaction, n'eût fait en sorte que leur demande fût sans effet. 223. 222.

Au commencement du printems, il s'avança dans leur pays, et mit le siége devant le bourg d'Acerra qui est situé entre le Pô et les Alpes. Les Gaulois-Cisalpins, ne pouvant secourir cette place à cause des précautions prises par les Romains, résolurent de faire une diversion, traversèrent le Pô, et passant sur les possessions romaines, assiégèrent une ville nommée Clastidium, qui étoit récemment tombée au pouvoir des Romains. Cette diversion ne produisit pas l'effet qu'en

CHAP. VI.

An 222 avant J. C.

Bataille de Clastidium.

espéroient les Gaulois (1); car Marcellus, informé de leur marche, les suivit aussitôt, les atteignit, et les défit complétement auprès de Clastidium; il tua de sa propre main leur Roi Viridomar, et mérita, par cette action d'éclat, de consacrer, dans le temple de Jupiter Férétrien, les troisièmes dépouilles opimes. Depuis Romulus et Cossus, aucun Général romain n'avoit remporté cet hon-

(1) *Vid.* Polyb. l. 2. -- Tit. Liv. Epitom. l. 20. -- Flor. l. 2. c. 4. -- Plutarch. in Fabio Maximo et in Marcello. -- Sext. Pomp. Fest. l. 13. -- Valer. Maxim. l. 3. c. 2. -- Sext. Aurel. Vict. de vir. illustrib. c. 45. -- Oros. l. 4. c. 13. -- Virgile (Æneid. l. 6. ad finem) fait ainsi parler Anchise qui montre à son fils Enée ses descendans dans les champs Elysées:

Aspice, ut insignis, spoliis Marcellus opimis,
Ingreditur, victorque viros supereminet omnes.
Hic rem romanam, magno turbante tumultu
Sistet eques, sternet Pœnos, Gallumque rebellem
Tertiaque arma Patri suspendet capta Quirino.

« Vois, mon fils, comment Marcellus, brillant de gloire, et chargé de dépouilles opimes, marche au milieu de son triomphe; ses victoires le mettent au-dessus de tous les héros. Cet illustre général affermira les destins de Rome, malgré les dangers les plus éminens; il écrasera les Carthaginois et les Gaulois revoltés, et il suspendra dans le temple de Quirinus les troisièmes armes enlevées à des Rois ennemis. »

neur, et aucun ne l'obtint depuis lui. Milan, la ville la plus grande et la plus peuplée de la Gaule-Cisalpine (1), devint le prix de sa victoire avec toute la province; son triomphe fut superbe, ainsi qu'il convenoit à de si grands exploits : c'est lui qui eut la gloire d'abattre la puissance la plus redoutable que les Romains eussent jamais eu à combattre, celle qui les avoit amenés le plus près de leur ruine.

CHAP. VI.

An 222 avant J. C.

Prise de Milan.

Telle fut la fin de cette guerre qui dura cent soixante-six ans, et sur laquelle Polybe s'exprime (2) ainsi : « Si l'on considère, dit-il, » l'audace inconcevable des Gaulois, le nombre des combats qui furent livrés, celui » des soldats qui combattirent et de ceux » qui périrent, cette guerre ne le cède en » rien à aucune de celles dont les écrivains » ont donné jusqu'ici la relation ; mais, au » contraire, elle paroîtra méprisable, si l'on » examine la manière insensée avec laquelle » elle fut conduite de la part des ennemis. » Les Gaulois, en effet, dans presque toutes » leurs actions, se laissent diriger, non par

Fin de la guerre.

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Marcelli.
(2) L. 2.

CHAP. VI. An 222 avant J. C.

» la prudence, mais par leur fougue et leur » impétuosité. »

Les Gaulois étoient comprimés, mais, semblables à un taureau sauvage qu'on voudroit en vain accoutumer au joug, ils n'étoient pas assez dociles pour courber leur tête sous la servitude, et se livrer à la vie paisible d'un peuple soumis (1); ennemis irréconciliables des Romains, ils leur avoient voué une haine éternelle, et n'attendoient qu'une occasion pour se révolter.

Cependant, les Romains, de leur côté, cherchoient à assurer leurs conquêtes, et prenoient diverses précautions pour brider les Gaulois; ils vouloient surtout être certains de leur obéissance, dans le cas où Annibal pénétreroit en Italie; ils savoient que ce Général célèbre faisoit de grands préparatifs contr'eux en Espagne; c'est pourquoi ils fondèrent les colonies de Crémone et de Plaisance (2), dans le pays des Boïens, sur les bords du Pô: c'étoit le moyen qu'ils employoient ordinairement

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Annibalis.

(2) *Vid.* Plutarch. in vitâ Annibalis. — Polyb. l. 3. — Tit. Liv. l. 21. c. 25.

pour introduire leurs mœurs et leurs usages dans les pays qu'ils avoient soumis, et pour s'assurer de la docilité des vaincus. CHAP. VI. An 222 avant J. C.

218. Révolte des Boïens.

Les Boïens, indignés de la conduite des Romains, prirent cette occasion pour se révolter; ils s'armèrent, et appelant les Insubriens dans leur parti, ils se montrèrent si redoutables, et inspirèrent tant de terreur aux colons romains et aux Triumvirs qui étoient venus chez eux pour le partage des terres, que ceux-ci se retirèrent à la hâte à Modène, colonie romaine, qui n'étoit pas éloignée. Les Boïens les y attaquèrent, et ayant fait sortir les trois Députés ou Triumvirs, sous prétexte de traiter de la paix, ils les arrêtèrent sans égard pour le droit des gens, et refusèrent de les rendre, à moins qu'on ne leur restituât les ôtages qu'eux-mêmes avoient été forcés de livrer aux Romains.

Le Prêteur L. Manlius, qui venoit au secours des assiégés de Modène, fut attaqué, à l'improviste, par les Boïens qui avoient dressé une embuscade dans une forêt près de la route. Un grand nombre de Romains fut tué dans l'action; le reste s'échappa à peine par la fuite, et se réfugia

CHAP. VI.

An 218 avant J. C.

dans le village de Cannetum, où les Boïens les attaquèrent encore.

Annibal arrive en Italie.

Pendant que ces événemens se passoient en Italie, Annibal avoit traversé les Pyrénées, et s'avançoit avec une armée formidable au travers de la Gaule; il étoit encore incertain sur le parti qu'il devoit prendre; l'importance de la guerre qu'il auroit à soutenir contre Rome, et les difficultés du passage des Alpes l'effrayoient. Des députés de la Gaule-Cisalpine le décidèrent; il savoit que les Gaulois étoient nombreux, pleins de courage, et qu'ils haïssoient autant que lui les Romains; assuré de leur secours, il ne balança plus à pénétrer en Italie.

Les Gaulois se joignent à lui.

Lorsqu'il y fut arrivé, les Gaulois ne tardèrent pas à se déclarer, comme ils lui en avoient donné l'espérance; ceux qui servoient dans l'armée de Publius Scipion, donnèrent l'exemple aux autres. Après que ce Général romain eut été battu par Annibal, et se fut retiré auprès de la colonie de Plaisance, ils se réunirent pendant la nuit, prirent en secret les armes, attaquèrent les Romains qui étoient préposés à la garde du camp, en blessèrent et en

tuèrent

tuèrent un grand nombre, et après avoir coupé et emporté, suivant leur usage, les têtes des morts, ils passèrent, au nombre de deux mille hommes d'infanterie, et de près de deux cents cavaliers, dans l'armée des Carthaginois. Annibal, comme on pouvoit s'y attendre, leur témoigna une grande reconnoissance, et chercha à se concilier leur amitié par tous les moyens imaginables; il leur fit des présens, et les engagea à solliciter leurs compatriotes en faveur de sa cause: ses vœux furent remplis; peu de tems après les Gaulois-Cisalpins se joignirent en foule à son armée (1). CHAP. VI. An 218 avant J. C.

Notre projet n'est pas ici de rendre

(1) *Voy.* Polybe, l. 3. -- C'est cet auteur, avec Plutarque et Tite-Live, que nous avons principalement suivis dans ce chapitre; c'est à eux qu'il faut recourir partout où nous n'avons pas indiqué d'autres auteurs originaux.

La plupart des savans pensent qu'Annibal passa le Rhône près de Roquemaure, à deux lieues au-dessus d'Avignon. Ils ne sont pas d'accord sur le lieu où il traversa les Alpes. Les uns croient que c'est par le Grand, d'autres par le Petit-Saint-Bernard; d'autres par le mont Cenis, le Col-de-Fenêtre, etc. Les historiens anciens n'ont rien laissé de précis à cet égard. On peut lire cependant, sur ce sujet, Tite-Live, l. 21. c. 31. -- 39. Et Polybe, l. 3.

CHAP. VI. compte de la campagne célèbre d'Annibal; An 218 avant J. C. elle appartient à l'Histoire Romaine et à celle des Carthaginois; cependant, nous ne devons pas oublier de dire que les Gaulois y rendirent les plus grands services, et que sans eux jamais Annibal n'auroit été en état de soutenir le choc d'une puissance aussi considérable que celle des Romains. Ils contribuèrent puissamment aux victoires de Trébie, de Thrasymène et de Cannes, et même eux seuls taillèrent en pièces dans
215. la forêt Litana (1), vingt-cinq mille Romains, entre lesquels étoit le Consul désigné, L. Posthumius. Il suffira de raconter un seul trait de leur courage, où se peint en même tems la violence de leur haine pour les Romains.

217. Mort de Flaminius. C'étoit à la bataille de Thrasymène (2). Le Consul Flaminius, Général de l'armée

(1) *Vid.* Sext. Jul. Front. stratagemat. l. 1. c. 6. — Polyb. l. 3. — Oros. l. 4. c. 16. — Tit. Liv. l. 23. c. 24.

(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 22. c. 6. — Silius Italicus (l. 5. v. 644 et seq.) raconte ce trait en beaux vers qui méritent de trouver place ici:

Dumque ea commemorat (Flaminius), densosque obit obvius hostes,
Advolat ora ferus mentemque Ducarius, acri

romaine, et précédemment vainqueur des Gaulois, soutenoit avec valeur le choc des CHAP. VI. An 217 avant J. C.

Nòmen erat gentile viro, fusisque catervis
Boïorum quondam patriis, antiqua gerebat
Vulnera barbaricæ mentis; noscensque superbi
Victoris vultus : « Tune, inquit, maximus ille
» *Boïorum terror? Libet hoc cognoscere telo*
» *Corporis an tanti manet de vulnere sanguis.*
» *Nec vos pœniteat, populares, fortibus umbris*
» *Hoc mactare caput : nostros hic curribus egit*
» *Insistens victos alta ad Capitolia patres.*
» *Ultrix hora vocat.* » *Pariter tunc undique fusis*
Obruitur telis.

« Tandis que Flaminius harangue ainsi ses soldats, et qu'il s'ébranle pour fondre sur les rangs serrés des ennemis, Ducarius (c'étoit le nom que les barbares donnoient à ce guerrier), dont le courage féroce étoit peint dans tous les traits, s'élanca vers lui. Les défaites des Boïens, ses compatriotes, que la valeur de Flaminius avoit depuis long-tems détruits, animoient sa rage; il reconnoît leur superbe vainqueur, et s'approche de lui : « Est-ce donc toi, lui dit-il, terreur » et fléau des Boïens? Je veux, en te lançant ce » dard, apprendre si l'on peut enfin faire couler du » sang du corps d'un ennemi si redoutable pour » nous. Braves Gaulois, ne craignez pas de l'attaquer » avec moi! Immolez cette tête aux mânes de nos » héros qu'il a fait descendre chez les morts : il a » conduit sur son char de triomphe, dans son Capi-

CHAP. VI.

An 217 avant J. C.

ennemis, lorsqu'enfin un cavalier insubrien, nommé Ducarius, le reconnoissant au milieu de la mêlée, s'écria, en s'adressant aux Gaulois qui étoient près de lui : « Voilà le Consul » qui a taillé en pièces nos légions, qui a » pillé nos villes et nos campagnes ; je vais » immoler cette victime aux mânes de nos » concitoyens qu'il a fait périr! » Aussitôt, donnant de l'éperon à son cheval, il s'élance au milieu des bataillons les plus épais, et ayant d'abord mis à mort l'écuyer de Flaminius, qui s'opposoit à son passage, il perça le Général lui-même de sa lance. Les Romains s'avancèrent pour protéger le corps de leur consul, et l'empêcher d'être dépouillé, mais bientôt ils furent mis en fuite.

Fin de la seconde guerre punique.

Malgré les talens et la prudence d'Annibal, malgré le courage des Gaulois, les Romains eurent enfin l'avantage, et les Gaulois, enveloppés dans les malheurs de Carthage, plièrent, comme cette ville superbe, sous le joug des vainqueurs.

» tole superbe, nos Généraux enchaînés. L'heure » de la vengeance sonne. » A ces mots, une grêle de traits lançés par les Gaulois, fait tomber Flaminius sans vie. »

Ils furent défaits avec Asdrubal, et ensuite avec Magon, tous les deux, frères d'Annibal, qui avoient pénétré dans le pays des Gaulois, et s'étoient mis à leur tête pour attaquer les Romains. La victoire de Zama, remportée par Scipion sur Annibal, décida de leur sort; ils furent contraints de rentrer dans l'obéissance, et leurs chaînes devinrent plus pesantes que jamais.

CHAP. VI.
An 208 et 203 avant J. C.
202.

Les Boïens, fidèles à leur caractère accoutumé, se révoltèrent en diverses occasions. Une fois (1), ils firent périr le Préfet C. Oppius et sept mille hommes qui marchoient contr'eux. Une autre fois (2), conduits par Amilcar, Général carthaginois, ils se joignirent aux Insubriens et aux Cénomaniens, attaquèrent la colonie de Plaisance, la pillèrent et mirent ensuite le siége devant celle de Crémone. Défaits par le Préteur L. Furius Purpuréo, et taillés en pièces au nombre de trente-cinq mille hommes avec Amilcar, et trois de leurs chefs principaux, ils ne renoncèrent pas pour cela à tout espoir d'indépendance; leur révoltes causè-

201.
200.

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 31. c. 2.
(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 31, c. 10, 11 et 21.

CHAP. VI. An 200 avant J. C. rent encore de grandes pertes aux Romains (1), et tinrent fréquemment en échec leurs armées. Cependant, ils furent

191. enfin complètement soumis après une dernière victoire remportée sur eux par le Consul P. Cornélius Scipion (2). Alors ils prirent le parti d'abandonner l'Italie, et résolurent d'éviter, par leur fuite, la servitude dont leurs armes n'avoient pu les

189. garantir; ils se retirèrent chez les Tauris-ques (3), peuples qui habitoient l'Illyrie, et ils firent ensuite la guerre aux Daces, jusqu'à l'extinction totale de leur propre nation.

Les Insubriens se joignirent souvent aux Boïens dans leurs révoltes; ils enveloppè-

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 32. c. 29, 30 et 31. l. 33. c. 36 et 37. l. 34. c. 21, 46, 47 et 48. l. 35. c. 4 et 5. — Oros. l. 4. c. 20.

(2) *Vid.* Tit. Liv., l. 36. c. 37, 38, 39 et 40. — *N. B.* Il paroît que les Lingons, établis dans l'Italie, étoient depuis long-tems confondus avec les Boïens; car il n'en est presque pas fait mention, dans les historiens anciens de l'Italie.

(3) *Vid.* Strab. l. 5. — *N. B.* Ce n'est qu'approximativement que nous donnons la date de la retraite des Boïens hors de l'Italie.

rent, une fois (1), une armée romaine, commandée par C. Bæbius, ils lui tuèrent six mille six cents hommes. Une autre fois (2), ils furent taillés en pièces par L. Valérius Flaccus ; mais ils ne furent complétement soumis qu'après les Boïens. Chap. VI. An 199 avant J. C. 194.

Quant aux Cénomaniens, qui avoient séparé leur cause de celle des autres Gaulois-Cisalpins, et qui s'étoient montrés assez constamment fidèles aux Romains, on eut pour eux des égards : ainsi, dans une occasion où un Préteur, M. Furius (3), leur avoit enlevé leurs armes pour s'assurer de leur soumission, le Sénat écouta favorablement leurs plaintes, et leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté. 187.

Avant d'achever l'histoire des Gaulois en Italie, il faut rapporter une expédition que

(1) *Vid.* Tit. Liv., l. 32. c. 7.
(2) *Vid.* Tit. Liv., l. 34. c. 46.
(3) *Vid.* Tit. Liv., l. 39. c. 3. -- Diodore de Sicile (*excerpta ab Henrico Valesio.* l. 26.) raconte le même événement : suivant lui, ce fut le consul, et non le Sénat, qui fit rendre les armes enlevées aux Cénomaniens, et il ajoute, que le Préteur, qu'il nomme Fulvius et non pas Furius, fut condamné à une amende.

CHAP. VI. douze mille Gaulois Transalpins y firent (1).
An 187 avant J. C. C'étoit quelques années après la soumission définitive des Boïens, et des Insu-
185. briens ; ils sortirent de leur pays natal à cause de sa trop grande population, et parce qu'ils ne trouvoient pas facilement à s'y nourrir ; ils traversèrent les Alpes, et arrivant dans la Vénétie, près d'Aquilée, ils commencèrent à y bâtir une ville. Deux
183. ans après, les Romains les chassèrent de leurs nouvelles demeures, et leur enlevèrent leurs armes ; mais, sur les plaintes qu'ils portèrent au Sénat, on leur rendit leurs armes, en s'assurant qu'ils rentreroient dans la Gaule-Transalpine.

179. Quatre ans après (2), trois mille Gaulois passèrent de nouveau les Alpes ; mais bien différens de leurs téméraires ancêtres, et instruits par la connoissance de ce qui étoit récemment arrivé à leurs compatriotes, ils demandèrent humblement au Sénat la permission de s'établir en Italie : elle leur fut refusée, et ils rentrèrent dans leurs foyers.

---

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 39. c. 22 et 54.
(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 40. c. 53.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Suites de l'Expédition de Sigovèse. — Etablissement des Gaulois en Pannonie et en Illyrie. — Guerre contre les Rois de Macédoine, et contre la Grèce. — Défaite des Gaulois devant Delphes. — Nouveaux établissemens qu'ils forment en Thrace et en Asie.

APRÈS avoir considéré quelles furent les suites de l'émigration de Bellovèse, il reste à parler des établissemens fondés par son frère Sigovèse en Pannonie, et sur les bords du Danube. Nous y trouverons des Gaulois tout aussi fiers, tout aussi courageux, et tout aussi redoutables que ceux qui s'étoient fixés dans la Cisalpine. Nous les verrons devenir la terreur des peuples voisins, et presque de tout le monde connu, attaquer les Romains dans l'intérieur de leur Empire, arrêter le cours de leurs conquêtes, et verser par torrens le sang de ces vainqueurs de l'univers. Plus terribles (1) que les Carthaginois, CHAP. VII.

(1) Presque toujours les ennemis des Romains avoient des Gaulois pour alliés ou à leur solde.

CHAP. VII. que les Grecs, que les Macédoniens, que les Asiatiques, ils ont fait autant de mal aux Romains, que tous ces peuples à la fois. Semblables au vautour, ils ont sans relâche suivi leur proie. Tantôt ils ont ravagé seuls les provinces de Rome, et tantôt ils se sont joints à ses plus cruels ennemis; enfin, leur audace a servi de modèle aux peuples barbares du Nord, qui sont venus fondre après eux sur le Midi de l'Europe.

Gaulois établis en Pannonie.

Les Gaulois, qui s'étoient établis en Pannonie, avoient conservé la férocité et le courage de leurs ancêtres. L'histoire se tait sur leurs annales pendant un long espace de tems; elle dit seulement qu'ils envoyèrent
324. une ambassade à Alexandre-le-Grand (1); qu'alors, pour la première fois, ils se firent connoître aux Grecs, et qu'ils s'étoient exercés à de nouvelles conquêtes par des guerres fréquentes avec leurs voisins. Enhardis par leurs succès, et excités par

(1) *Vid.* Diod. Sic. l. 17. --- Il faut distinguer cette ambassade de celle qui est rapportée par Justin (l. 12. c. 13.), et qui fut envoyée par les Gaulois, proprement dits, c'est-à-dire, par ceux de la Gaule-Transalpine.

l'appât du pillage (1), ils s'avancèrent vers les contrées qui sont au Midi du Danube (2). Cet événement eut lieu plus de trois siècles après leur établissement en Pannonie (3). Chap. VII. An 279 avant J. C.

(1) Memnon (*histor. apud Photium*) dit, que la famine fut cause de l'invasion de la Macédoine par les Gaulois.

(2) Pausanias (*in Phocic.*) s'exprime ainsi : « La » première expédition des Celtes en pays étrangers, » se fit sous la conduite de Cambaule; ils s'avancè- » rent jusqu'en Thrace; mais n'osèrent pas aller » plus loin, parce qu'ils étoient en trop petit nom- » bre pour attaquer les Grecs; ils sollicitèrent donc » une seconde expédition des leurs » etc. D'après ce passage, quelques auteurs et entr'autres Schœpflin (*Vindic. celtic.* § 59.), ont fait dériver l'expédition de Cambaule de la colonie fondée par Sigovèse en Pannonie : il ne paroît pas qu'on doive s'arrêter à cette opinion, puisque Pausanias est le seul des écrivains anciens, qui parle de Cambaule, et que Tite-Live, Polybe, Justin, et les autres, qui ont écrit sur les expéditions des Gaulois en Grèce, n'en disent rien.

(3) Le Comte du Buat (hist. anc. des peuples de l'Europe, t. 2. l. 2. c. 8.) prétend que les Gaulois, qui firent des expéditions en Grèce et en Asie, n'étoient sortis de chez eux que vers l'an 302 avant J. C.; que leur armée étoit composée particulièrement de Tectosages, qui, après avoir erré pendant

CHAP. VII.

An 279 avant J. C.

Ils s'avançent vers la Macédoine et la Grèce.

Leur armée alors, autant qu'on en peut juger par les récits incomplets des historiens, se divisa en deux corps (1). Le pre-

---

quelques années, et avoir voulu se fixer en Italie, en sortirent pour conquérir la Pannonie; que, dix ou onze ans après, les Sénonois d'Italie, chassés de leur pays par les Romains et d'autres Gaulois, entr'autres les plus braves des Boïens (*Tolisto-Boïens*) vinrent se joindre à eux, et qu'alors ils commencèrent à se rendre formidables à la Macédoine et à la Grèce. Le Comte du Buat paroît fonder son opinion sur ce que les Gaulois, plus de trois siècles avant J. C., ne firent pas parler d'eux dans les guerres d'Illyrie et de Pannonie. On peut lui répondre qu'il est en contradiction avec Justin et les autres historiens, qui parlent de l'établissement des Gaulois en Pannonie au tems de Sigovèse; que, d'ailleurs, ce n'est que par conjecture qu'il fait voyager les Tectosages en Italie, et les fait traverser en Illyrie dans le tems dont il parle; qu'enfin il paroît, par l'ambassade qu'ils envoyèrent à Alexandre-le-Grand, que les Gaulois étoient connus près des frontières de la Macédoine, avant l'année 302 avant J. C.

(1) Pausanias (*in Phocic.*) dit que l'armée des Celtes, qui vinrent à la suite de Cambaule, fut divisée en trois parties: la 1.re, conduite par Céréthrius devoit se diriger sur la Thrace et les Triballiens; la 2.me, ayant à sa tête Brennus et Acichorius, sur la Péonie; et la 3.me, ayant pour chef Bolgius, sur la Macédoine et l'Illyrie. La relation de Justin a beau-

mier, commandé par un chef nommé Belgius, fond sur la Macédoine, et le second se répand dans la Grèce. La terreur du nom gaulois les accompagne; ils ravagent et désolent le pays partout où ils s'avancent. Les peuples fuient, et les Rois, même ceux qui ne sont pas menacés, leur demandent la paix, et s'estiment heureux de l'acheter à force d'argent.

CHAP. VII.
An 279 avant J. C.

Ils attaquent Ptolémée Céraunus.

Ptolémée Céraunus qui occupoit le trône de Macédoine, est le seul qui apprenne, sans se livrer à la terreur, leur irruption; il s'avance avec un petit nombre de troupes pour les combattre (1), renvoie vingt mille hommes de secours que

coup de rapports avec celle de Pausanias. En effet, les expéditions de Belgius ou Bolgius et celles de Brennus sont décrites l. 24. c. 4, 5 et suivans, et celle de Céréthrius l'est l. 25. c. 5 et suivans. Justin seulement, paroît préférable, en ce qu'il fait succéder l'expédition des Gaulois en Thrace à celles qu'ils firent en Macédoine et en Grèce; en quoi il est d'accord avec Polybe (l. 4.) et avec Tite-Live (l. 38. c. 16.) *Voyez* aussi Suidas t. 1.

(1) *Vid.* Justin. l. 24. c. 4. — Pausan. in Attic. et Phocic. — Diod. Sic. l. 22. eclog. 3. — Polyb. l. 9. — Memnon. histor. apud Photium. c. 15. — Plutarch. in vitâ Pyrrhi.

CHAP. VII.

An 279 avant J. C.

lui offroient les Dardaniens, et refuse avec insulte la paix que lui promettoient les Gaulois, moyennant une rançon.

Afin de mieux comprendre ce qui doit suivre, il faut se rappeler en peu de mots en quel état se trouvoit alors la Macédoine. Il y avoit un demi-siècle environ qu'Alexandre-le-Grand avoit terminé sa carrière; ses nombreux successeurs s'étoient disputé son Empire à main armée, l'avoient morcelé en un grand nombre de petits Etats, et s'étoient affoiblis réciproquement par leurs guerres continuelles. Ptolémée, en particulier, avoit ajouté la dépravation des mœurs à l'imprudence dans sa conduite; il avoit souillé son règne par une infinité de meurtres, et même par des parricides. « Il s'imaginoit, » dit Justin, qu'il étoit aussi facile de vain» cre ses ennemis, que de commettre des » crimes, et il ne pouvoit croire que ses » soldats, les fils de ceux qui avoient » conquis l'univers sous Alexandre, se lais» sassent défaire par des barbares. »

Ils battent son armée, et le mettent à mort

Animé de cette confiance, il livra le combat; mais la Providence, qui lui réservoit une punition terrible, ne permit pas qu'il remportât l'avantage. La plupart de ses soldats

An 279 avant J. C.

furent massacrés ou faits prisonniers de guerre ; un petit nombre seulement s'échappèrent par la fuite ; lui-même, renversé de dessus l'éléphant qui le portoit, fut blessé et arrêté ; on le mit en pièces, et, suivant l'usage barbare des Gaulois, on coupa sa tête, et on la porta en triomphe sur la pointe d'une lance au milieu des combattans.

Ils sont repoussés par Sosthène.

Aussitôt que le bruit de la victoire des Gaulois se fut répandu dans la Macédoine, l'effroi et le désespoir s'emparèrent de tous les esprits ; on ferma les portes des villes ; des cris et des gémissemens se firent entendre de toutes parts ; on savoit qu'on avoit à faire à des peuples sauvages et féroces, et l'on craignoit les plus grands malheurs ; on invoquoit, pour dernière ressource, les noms de Philippe et d'Alexandre, comme si le souvenir de leurs exploits pouvoit encore produire quelqu'effet dans l'extrémité où l'on étoit réduit ; on ne savoit enfin quel parti prendre, et la Macédoine eût été entièrement désolée, si un homme de sang-froid ne s'étoit pas mis promptement à la tête des affaires. Sosthène, Général prudent et intrépide, rassembla toute la jeunesse en état de porter les armes, et repoussa à sa tête le débordement des

CHAP. VII.

An 279 avant J. C.

Gaulois. Ce service signalé, rendu à sa patrie, engagea les Macédoniens à lui offrir le trône; mais il ne voulut accepter que le titre modeste de Chef ou de Général.

278. Nouvelles expéditions des Gaulois en Macédoine.

Cependant, Brennus, chef de la seconde division des Gaulois, avoit dirigé sa marche vers la Grèce. Lorsqu'il eut appris les succès et les revers de Belgius, lorsqu'il sut que la Macédoine étoit riche des dépouilles de tout l'Orient, il pénétra à son tour dans ce Royaume à la tête de cent cinquante mille fantassins, et de quinze mille cavaliers (1); plus heureux que Belgius, il trouva les forces des Macédoniens extrêmement diminuées par l'échec qu'ils avoient essuyé; il défit Sosthène qui périt dans le combat, digne d'un meilleur sort; et il se hâta de jouir de sa victoire, en ravageant impitoyablement la Macédoine entière.

---

(1) Pausanias (in Phocic.) dit que cette armée étoit forte de 152 mille fantassins et de 20,400 cavaliers, et que chaque cavalier étoit suivi de deux autres, pour le remplacer en cas de besoin. Diodore de Sicile (excerpt. l. 22. eclog. 13.) dit que l'armée de Brennus étoit de 150 mille fantassins, 10 mille cavaliers et 2 mille chariots.

Bientôt

Bientôt il ſut informé que le temple de Delphes, assis sur le sommet du mont Parnasse dans la Phocide, renfermoit de grandes richesses; alors, suivant Justin, comme si des dépouilles enlevées aux hommes n'eussent pu lui suffire, il se permit des plaisanteries sur les Dieux, et s'écria « que puisqu'ils » étoient riches, il falloit qu'ils fissent des » largesses aux hommes, et que pour eux ils » n'avoient besoin de rien. » CHAP. VII. An 278 avant J. C. Et en Grèce.

Aussitôt, il se dirigea sur Delphes avec toute son armée; mais comme il craignoit que ses troupes ne manquassent d'ardeur pour le suivre, il imagina un stratagème qui donne une idée de ses talens pour réussir dans ses entreprises, et de l'esprit de ce tems-là (1).

Il assembla son armée et fit venir devant elle des captifs grecs, petits, foibles, mal faits, ayant la tête rasée, et couverts de manteaux sales; il plaça auprès d'eux les plus grands, les plus beaux et les plus forts des Gaulois, revêtus de l'armure nationale: « Voi-» ci, » s'écria-t-il alors « les hommes que » nous avons à combattre, et les soldats que

(1) *Vid.* Polyæn. Stratagemat. l. 7. c. 35.

CHAP. VII.

An 278 avant J. C.

» nous leur opposons. Jugez, en les comparant, de la force et de la supériorité » de nos guerriers. » Les Gaulois, frappés de ce discours et du spectacle qui étoit sous leurs yeux, n'hésitèrent plus à marcher contre les Grecs.

Brennus, voulant animer leur courage par d'autres moyens encore, ne cessa de leur vanter l'immense butin qui seroit le fruit de leur expédition (1); il employa même la ruse pour parvenir à son but. Il avoit ouï dire que le temple de Delphes renfermoit des statues d'or; il interrogea sur ce fait des captifs de la ville de Delphes elle-même, qui lui affirmèrent que l'intérieur de ces statues étoit d'airain; sur quoi il leur ordonna, sous peine de mort, de faire un secret de cette réponse, et de dire même le contraire lorsqu'ils seroient interrogés en public. Ensuite il fit venir les chefs des Gaulois, et il demanda de nouveau devant eux aux captifs, si les statues du temple de Delphes étoient d'or; ceux-ci, ainsi qu'on le leur avoit commandé, déclarèrent qu'elles étoient d'or massif. Alors, Brennus enjoignit aux

(1) *Vid.* Polyæn. Stratagemat. l. 7. c. 35. — Justin. l. 24. c. 7.

chefs de répandre cette réponse dans l'armée, afin que l'espoir d'un riche butin la fît marcher gaiement aux combats.

CHAP. VII.

An 278 avant J. C.

La Grèce n'étoit plus dans cet état brillant, qui l'avoit rendue capable de résister aux armées les plus formidables. Depuis longtems, l'énergie, ce ressort des peuples libres, s'étoit relâchée chez elle ; l'amour de la liberté et du bien public, n'animoit plus avec la même force ses états divisés ; l'espèce de langueur où elle se trouvoit, favorisa l'entreprise de Brennus.

Leur armée se divise.

Lorsqu'il fut arrivé dans le pays des Dardaniens (1), il s'éleva dans son armée une sédition dont on ne connoît pas le motif ; vingt mille hommes l'abandonnèrent et allèrent chercher fortune ailleurs. Sans nous arrêter, pour le moment, à examiner ce qu'ils devinrent, voyons quelle fut la suite de la marche du corps principal des Gaulois, qui avoit à sa tête Brennus.

Il trompa avec adresse, en Thessalie, la vigilance des Grecs auprès du Sperchius, fit passer à ses troupes cette rivière, et s'avança vers Héraclée, pillant et ravageant

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 38. c. 16.

CHAP. VII.
An 278 avant J. C.

Sept jours après, ils firent encore un effort pour traverser le mont Œta par un sentier étroit ; mais on s'aperçut de leur tentative, et ils furent repoussés. Le seul fruit qu'ils retirèrent de cette expédition, fut la mort d'un des plus redoutables des chefs de l'armée grecque.

Les Gaulois ravagent l'Etolie.

Alors, Brennus voyant que rien ne lui réussissoit, et que les Etoliens surtout arrêtoient toutes ses entreprises, résolut d'user de stratagème afin d'éloigner ces ennemis dangereux ; il détacha de son armée quarante mille hommes d'infanterie, et huit cents cavaliers avec ordre d'aller ravager l'Etolie. Ces troupes ne s'acquittèrent que trop bien de leur commission; après avoir repassé le Sperchius, et traversé la Thessalie, elles arrivèrent dans le pays des Calliens, où elles commirent toutes sortes d'horreurs (1). Pausanias dit que les Gaulois y massacroient tous les hommes indistinctement; que les vieillards et les enfans à la mamelle, étoient également leurs victimes; qu'ils buvoient le sang et man-

(1) Le récit en est trop révoltant pour supporter d'être en entier tracé ici. On peut en lire le détail dans Pausanias (Phocic.).

geoient la chair de ceux des enfans qui paroissoient le mieux nourris; qu'ils faisoient enfin mille outrages aux femmes, en sorte qu'ils en forcèrent un grand nombre à se tuer de désespoir. CHAP. VII. An 278 avant J. C.

A ces nouvelles, les Etoliens, comme l'avoit prévu Brennus, quittent en hâte les Thermopyles, et viennent défendre leurs foyers. Les jeunes gens et les vieillards s'arment; les femmes même se mettent dans les rangs des combattans; la cruauté des Gaulois leur avoit inspiré à tous du courage; ils étoient tous également intéressés à la victoire; ils ne cessèrent d'inquiéter et de harceler les Gaulois qui continuoient leur marche après avoir pillé et brûlé la ville de Callium, et ils leur firent tant de mal, qu'il n'en revint pas la moitié sains et saufs au camp des Thermopyles.

Cependant, les Héracléotes et les Enianes, peuples de Thessalie, qui ne pouvoient supporter plus long-tems le séjour des Gaulois dans leur pays, et qui vouloient s'en débarrasser à tout prix, leur montrèrent un sentier peu connu et cependant praticable dans le mont Œta. Brennus, profitant de cette découverte, et saisissant un jour où le tems étoit nébuleux, traversa la montagne Ils traversent le mont Œta.

CHAP. VII.

An 278 avant J. C.

par ce sentier, à la tête de quarante mille hommes, laissant quelques troupes pour la garde de son camp; il repoussa un petit corps de Phocéens qui gardoient la montagne, et pénétra ainsi dans la Phocide.

Siége de Delphes.

Alors, sans attendre de nouveaux renforts, il marcha droit à Delphes, et forma le siége de cette forteresse que sa position sur le mont Parnasse rendoit difficile à attaquer, mais qui d'ailleurs n'étoit défendue que par un petit nombre de troupes de la Phocide, de l'Etolie et d'Amphise. Il est probable qu'au premier moment il auroit pu l'emporter d'assaut; mais ses troupes s'étant livrées pendant un jour entier à des réjouissances et à la débauche, donnèrent à leurs ennemis le tems de se reconnoître, et perdirent une occasion favorable qui ne revint plus pour elles. Ce siége leur devint funeste. Les auteurs grecs (1), pour donner plus d'éclat à leurs relations, y font intervenir Apollon; ils racontent que les Gaulois furent effrayés par des tonnerres et des éclairs multipliés, et que des prodiges se manifestèrent contr'eux, comme

(1) *Vid.* Burmanni Jovem fulguratorem c. 15.

pour les punir du sacrilège qu'ils méditoient. Sans recourir à ces moyens extraordinaires, et sans y ajouter foi, il est facile d'expliquer l'échec qu'éprouvèrent les Gaulois dans cette occasion. On jetoit sur eux, du haut du Parnasse, des quartiers de rocher qui en assommèrent un grand nombre ; il en périt plusieurs par les sorties des assiégés ; enfin, les rigueurs du froid et la neige vinrent se joindre à tant de fléaux. CHAP. VII. An 278 avant J. C.

Cependant, Brennus continua le siége jusqu'au moment où il fut blessé lui-même; les Gaulois l'emportèrent alors et prirent la fuite. Ils massacrèrent, suivant leur usage, ceux de leurs blessés qui ne pouvoient les suivre (1). Diodore de Sicile rapporte que Brennus leur en avoit donné le conseil, et qu'il avoit demandé à être sacrifié avec les autres. Il ne paroît pas cependant qu'on ait exécuté cette dernière partie de sa demande. On sentoit apparemment qu'on pouvoit avoir encore besoin de lui, ou peut-être le respect dû à son rang, les engageoit-il à conserver sa vie, malgré sa propre volonté.

---

(1) *Vid.* Justin. l. 24. c. 8. -- Athen. l. 6. c. 5. -- Diodor. excerpt. l. 22. c. 13. -- Pausan. in Phocic.

CHAP. VII.

An 278 avant J. C.

Défaite des Gaulois.

Une terreur panique, qui saisit les Gaulois pendant la nuit, fit qu'ils s'entretuèrent les uns les autres, croyant combattre les ennemis; et leur enleva ainsi dix mille hommes. La famine en fit périr autant, et il en étoit mort six mille en Phocide, dans les divers combats qu'ils avoient livrés. Poursuivis, en outre, par les Athéniens et les Béotiens qui massacroient leurs traîneurs, il n'y eut qu'un petit nombre de ces malheureux qui arrivèrent au camp vers Héraclée. Brennus, quoique ses blessures ne fussent pas dangereuses, se tua lui-même avec son épée, afin d'éviter les reproches de ses compatriotes, et pour ne pas survivre à sa honte. Avant de se donner la mort, il but abondamment et s'enivra, pour s'étourdir sur le suicide qu'il alloit commettre.

A peine dix mille Gaulois restoient-ils de l'armée de Brennus, si nombreuse peu auparavant; ils cherchèrent à s'échapper sous la conduite d'un de leurs chefs; mais attaqués au passage du Sperchius par les Thessaliens et les Maliens, ils périrent tous jusqu'au dernier, en sorte qu'il n'en resta pas un seul pour conserver dans leur nation la mémoire d'une si grande défaite.

Il faut convenir que l'histoire offre quelques difficultés sur la fin de cette expédition (1). L'on trouve des contradictions dans Justin, Pausanias, Diodore de Sicile, et dans les autres auteurs qui en rendent compte : en effet, après avoir dit que toute l'armée gauloise y périt, ils en font reparoître des débris dans la suite, les uns en Thrace, les autres en Asie, et les autres sur les bords du Danube. Il est vraisemblable qu'ils ont fait une méprise sur ce sujet, et qu'ils ont confondu des corps de troupes très différens les uns des autres.

An 278 avant J. C.

(1) Il faut lire sur ce sujet les réflexions savantes du Comte du Buat. (histoire anc. des peuples de l'Europe l. 2. c. 11 et 12.) Quelques auteurs disent que les Gaulois pillèrent le temple de Delphes et qu'ils en rapportèrent de l'or en immense quantité à Toulouse, leur ancienne patrie. (*Vid.* Strab. l. 4.) Cette assertion est trop généralement contredite pour mériter d'être discutée. Voyez d'ailleurs ce qui en est dit au chapitre neuvième.

Pausanias dit que le siége de Delphes eut lieu la 2.de année de la 125.e Olympiade ; ce qui correspond avec l'an 279 avant J. C. — Polybe (l. 2.) dit que la défaite de Delphes eut lieu deux ans après le passage de Pyrrhus en Italie ; ce qui correspond avec l'an 278 avant J. C.

CHAP. VII. An 278 avant J. C.

Les Gaulois (1), qui, depuis le siége de Delphes, jouèrent un grand rôle en Thrace et en Asie, étoient ceux qui avoient quitté Brennus chez les Dardaniens, avant qu'il entrât dans la Phocide, et que ses affaires fussent tout à fait ruinées.

Telle fut l'issue de l'expédition des Gaulois, qui avoit fait trembler toute la Grèce, et qui sembloit la menacer d'une ruine complète. Les historiens en ont parlé comme d'un des événemens les plus importans et les plus remarquables de ce tems-là ; ils le désignent sous le simple nom de *défaite de Delphes*. Les poètes ont aussi célébré la victoire des Grecs dans cette occasion (2).

---

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 38. c. 16. — Polyb. l. 4.

(2) Properce en parle l. 2. élég. 31. v. 13.

Altera dejectos Parnassi vertice Gallos.

« Sur l'une des portes (du temple d'Apollon) on avoit représenté les Gaulois précipités du sommet du Parnasse. »

Et l. 3. élég. 13. v. 53.

Torrida sacrilegum testantur lumina Brennum,
Dum petit intonsi Pythia regna Dei.
At mons laurigero concussus vertice, duras
Gallica Parnassi sparsit in arma nives.

« Les yeux enflammés de Brennus attestent l'impiété

Depuis la mort de Sosthène, la Macédoine étoit demeurée pendant quelque tems dans l'anarchie : Antigonus Gonatas s'assit enfin sur le trône ; mais les Gaulois, dont l'esprit inquiet n'étoit point calmé par les revers, lui préparoient une guerre sanglante (1). CHAP. VII. An 278 avant J. C.

Au nombre de dix-huit mille choisis parmi ceux qui étoient restés pour défendre leur pays, lors de l'expédition de Brennus, ils prennent les armes, battent les Gètes puis les Triballiens, et menacent bientôt les frontières de la Macédoine. (2) Ils se font précéder par des députés qu'ils envoient à Antigone pour lui offrir une paix vénale, et pour examiner en même tems son camp. Ces députés sont invités à un festin et reçus avec la plus grande magnificence. Frap- 277. Guerre des Gaulois contre Antigonus Gonatas.

sacrilège qui l'anime, tandis qu'il gravit le roc où repose le temple d'Apollon Pythien; mais ce rocher ébranlé dans son sommet couvert de lauriers, secoue les neiges durcies du Parnasse sur les bataillons des Gaulois. »

(1) *Vid.* Justin. l. 25. c. 1 et 2.

(2) Calvisius (Annal. Chronolog.) place l'expédition des Gaulois, contre Antigone, à l'année 261 avant J. C. Nous avons suivi Lenglet du Fresnoy, et la plupart des chronologistes.

CHAP VII. An 277 avant J. C. pés des richesses du roi, de la foiblesse et de la négligence de ses troupes, ils font à leurs compatriotes un rapport qui les anime à la guerre par l'espoir du pillage et d'une victoire facile.

Ils sont battus. En conséquence, les Gaulois s'avancent et attaquent de nuit le camp d'Antigone; ils croyoient arriver à l'improviste; mais le prudent Roi de Macédoine avoit prévu leur dessein; ils trouvent le camp désert; d'abord ils y entrent avec précaution, mais bientôt devenant plus hardis, ils s'avancent vers le rivage de la mer dont ils étoient voisins et pillent les vaisseaux qui se trouvoient en rade. Pendant qu'ils étoient occupés à ce pillage, l'armée des Macédoniens fond sur eux et les taille en pièces. Leur nation, à la suite de cette défaite, fut obligée de solliciter la paix.

274. Nouvelles guerres. Quelques années après (1), une partie de ces mêmes Gaulois, étant à la solde de Pyrrhus Roi d'Epire, marchèrent de nouveau en Macédoine et en Grèce, contre Areus Roi de Lacédémone, et contre Antigone qui avoit aussi des Gaulois dans ses armées:

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Pyrrhi. — Justin l. 25. c. 3, 4 et 5. — Pausan. in Attic. l. 1.

ils eurent d'abord des succès, et contribuè- CHAP. VII.
rent à la conquête de la Macédoine que fit An 272 avant J. C.
Pyrrhus ; mais à la fin, chassés de la ville d'Argos, où ils avoient pénétré pendant la nuit, et découragés par divers échecs, ils 272.
se retirèrent avec une grande perte.

Le trait suivant servira à peindre leurs mœurs (1).

Pyrrhus, ayant pris la ville d'Egée, qui servoit de résidence aux Rois de Macédoine, y laissa une garnison de Gaulois. Ceux-ci ayant oui dire que les tombeaux des Rois, suivant un ancien usage, renfermoient de grandes richesses, déterrèrent tous ces tombeaux, et se partagèrent les trésors qu'ils y trouvèrent ; ils jettèrent ça et là les cendres et les os dont ils ne faisoient aucun cas. Pyrrhus fut irrité de cette conduite qui offensoit le respect dû aux tombeaux, si révérés dans l'antiquité ; mais il n'osa pas témoigner son mécontentement aux Gaulois, parce qu'il avoit besoin de leurs secours.

Il semble que les Gaulois de Pannonie,

(1) *Vid.* Diodor. Sicul. excerpt. edit. ab Henric. Valesio l. 22. — Plutarch. in vitâ Pyrrhi.

CHAP. VII.
An 272 avant J. C.

après les revers terribles qu'ils avoient essuyés en Macédoine et au siége de Delphes, devoient avoir besoin d'un long repos pour réparer leurs forces, et remplacer le grand nombre de leurs guerriers qui avoient été exterminés. Il n'en fut pas ainsi (1); leur nation étoit si féconde, et ils avoient une jéunesse si abondante, que, semblables au Phénix de la fable, ils renaquirent, pour ainsi dire, de leurs cendres, et peuplèrent l'Asie de leurs essaims.

Colonie des Gaulois-Scordisques.

Ils formèrent, vers le confluent du Danube et de la Save, la colonie des Gaulois-Scordisques (2); mais on ne sait trop dans quel tems, et les auteurs anciens et modernes ne sont point d'accord à cet égard.

Justin et Athénée (3) ont prétendu que

(1) *V.* Justin. l. 25. c. 2. — Memnon. apud Photium c. 16, 19, 20, et 21.

(2) Les historiens sont d'accord pour convenir que les Scordisques avoient une origine Gauloise, comme on peut le voir dans Strabon, Justin, Pausanias, Athénée, l'épitome de Tite-Live, l. 53. etc. — La Ville de Belgrade, située au confluent du Dabe et de la Save, occupe en partie la place de l'ancienne colonie des Scordisques.

(3) Justin, l. 32. c. 3. — Athén. l. 6. c. 5. — Ce dernier dit que les Gaulois-*Cordistes* sont des restes

les

les Gaulois échappés à la défaite de Delphes, avoient fondé cette colonie; Justin même assure (1) qu'auparavant ils se retirèrent en Thrace et en Asie, et qu'ils ne formèrent le projet de retourner dans leur ancienne patrie, c'est-à-dire, dans la Gaule, qu'après avoir parcouru ces pays; qu'alors ils s'arrêtèrent, en passant, vers le confluent du Danube et de la Save; qu'une partie d'entr'eux s'y fixa, et se fit connoître dans la suite sous le nom de Gaulois-Scordisques. Il est évident que Justin avoit oublié son propre récit de la défaite de Delphes, car on ne sauroit admettre qu'une armée taillée en pièces, comme le fut celle de Brennus (2), ait pu envoyer des détachemens en Thrace et en Asie, retourner après cela dans la Gaule, et fonder sur sa route une colonie nombreuse. Nous devons croire en effet, d'après

---

des Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, tentèrent de s'emparer par les armes du temple de Delphes, et qui furent conduits par un de leurs chefs, nommé Bathanatius, dans les campagnes voisines du Danube.

(1) L. 32. c. 3.

(2) *Vid.* Pausan. in Phocic. -- Strab. l. 4. — Justin. l. 24. c. 8.

CHAP. VII.

An 272 avant J. C.

les conquêtes des Scordisques, et la réputation qu'ils acquirent, qu'ils étoient nombreux et capables de grands efforts : il est donc probable que cette colonie existoit déjà auparavant, et qu'elle fut fondée par les Gaulois, qui quittèrent la Pannonie, pour venir fondre sur la Macédoine et la Grèce. Nous savons, par Justin (1), que ces Gaulois n'entrèrent pas tous dans la Grèce, et qu'il en resta une partie pour garder leurs frontières.

Quoi qu'il en soit les Gaulois-Scordiques, ainsi qu'on le verra dans la suite, se rendirent extrêmement redoutables à leurs voisins. On n'a pu découvrir d'où venoit leur nom, car aucun peuple de la Gaule ne le portoit, et l'histoire ne dit point à quelle occasion il leur fut donné.

Expédition des Gaulois dans la Thrace.

Les Gaulois qui étoient partis avec Brennus pour l'expédition de la Grèce, ne l'avoient pas tous suivi jusqu'au-delà du Sperchius (2); vingt mille d'entr'eux, comme

(1) L. 25. c. 1.

(2) *Vid.* Polyb. l. 4. — Tit. Liv. l. 38. c. 16. — Flor. l. 2. c. 11. — Pausan. in Attic. — Justin. l. 25. c. 2. — Memnon. apud Photium. c. 20. — Stephan Bysantin. de urbibus.

on l'a déjà vu, s'étoient arrêtés dans le pays des Dardaniens; sous la conduite d'un chef nommé Comontorius (1), ils pénétrèrent dans la Thrace, battirent plusieurs peuples qui essayoient de leur résister, s'emparèrent de la Propontide, assiégèrent et pillèrent Bysance, et fondèrent enfin, tout près de cette ville, le petit Royaume de Tyle ou Tylis, qui fut long-tems redoutable aux Rois de la Thrace : les uns devinrent ses tributaires; les autres eurent fréquemment à souffrir de la valeur de ses armées (2).

Chap. VII.

An 278 avant J. C.

La Thrace et l'Europe elle-même ne suffisoient pas aux Gaulois; ils avoient appris (3) combien les terres de l'Asie étoient fertiles; brûlant du desir d'en

Et en Asie.

(1) Tite-Live donne deux chefs, Léonorius et Lutarius, aux vingt mille Gaulois qui abandonnèrent Brennus dans le pays des Dardaniens. Le récit de Polybe paroît préférable, soit à cause du tems, soit à cause du lieu où il vivoit.

(2) *Voyez* le chapitre suivant.

(3) *Vid.* Tit. Liv. l. 38. c. 16. — *Voyez* aussi, pour ce qui concerne toute l'histoire des Gaulois d'Asie, les observations de l'abbé Belley, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, et Bell. Lettr. t. 37. pag. 391.

CHAP. VII. An 278 avant J. C. faire la conquête, ils regardoient avec indignation la mer qui les en séparoit, et se tenoient prêts à profiter de la première occasion favorable : cette occasion s'offrit bientôt, au gré de leurs désirs.

277. Deux frères, Nicomède et Zibée ou Zipétès, se disputoient, après la mort de leur père, le trône de Bythinie ; Nicomède appela à son secours les Gaulois ; ils traversèrent la mer, battirent l'armée de Zipétès, et assurèrent ainsi le trône à son frère. Memnon (1) a conservé le traité que Nicomède fit avec les Gaulois, en leur permettant de passer en Asie ; il y étoit dit qu'ils seroient à perpétuité ses alliés et ceux de ses descendans ; qu'ils ne prêteroient du secours à personne sans sa volonté, lors même qu'ils en seroient sollicités par des députés ; mais qu'ils seroient les amis de ses amis, et les ennemis de ses ennemis. Ce traité ne put pas subsister longtems dans toute son intégrité ; après la victoire des Gaulois, Nicomède, pour prix de leurs services, fut obligé de leur céder la moitié de ses Etats.

(1) Apud Photium c. 20.

D'abord, ils s'établirent sur les bords de la mer, et firent des excursions maritimes qui les rendirent extrêmement redoutables à tous les peuples du voisinage; dans la suite, ils s'éloignèrent de la mer, et s'avancèrent dans l'intérieur des terres, où on leur abandonna la partie septentrionale de la Phrygie qui prit le nom de *Galatie* (1), d'après leur propre nom; on l'appela aussi *Gallo-Grèce*, parce qu'ils se trouvèrent mêlés aux Grecs qui habitoient déjà cette contrée. On a peine à expliquer la prodigieuse étendue que les Gaulois surent donner à leurs nouveaux établissemens. Au nombre de vingt mille au plus, et de dix mille hommes armés seulement, suivant le récit de Tite-Live (2), ils assujettirent tout le pays jusqu'au mont Taurus. Ce fait suppose d'un côté une grande foiblesse chez les Asiatiques, et de l'autre un courage vraiment inconcevable chez les Gaulois. Les Rois de l'Orient trem-

CHAP. VII.

An 277 avant J. C.

Ils s'y rendent redoutables.

---

(1) Suivant le Dictionnaire Universel de la France ancienne et moderne, le mot de Galatie vient de *ga-haël-hait*, mots celtiques qui signifient *conquêtes*.

(2) L. 38. c. 16.

CHAP. VII.
An 277 avant J. C.

bloient devant eux, et recevoient leurs lois avec soumission (1); ils n'osoient entreprendre aucune guerre sans avoir à leur solde une armée de ces Gaulois qu'ils regardoient comme invincibles; et s'ils vouloient, dit Justin, défendre leurs Etats, ou y rentrer après les avoir perdus, c'étoit également à eux qu'ils s'adressoient. Enfin, il est vrai de dire que les Gaulois disposoient presqu'à leur volonté des trônes de l'Asie.

Description de la Galatie.

La Galatie étoit située entre la Bythinie, la Phrygie, la Cappadoce et la Paphlagonie; c'est-à-dire qu'elle occupoit l'intérieur de l'Asie-Mineure, et s'étendoit jusques sur les bords du fleuve Halys. Quelques auteurs (2) comptent parmi les nations gauloises qui habitoient ce pays, des Voturiens, des Ambituens ou Ambiaciens et des Teutobodiaciens. Cependant, le plus grand nombre (3) n'en fait pas mention, et l'on doit croire, d'après leur témoignage, que les Galates

(1) *Vid.* Justin, l. 25. c. 2. -- Polyæn. stratagemat. l. 4.

(2) *Vid.* Plin. l. 5. c. 32. -- Solin. Polyhist. c. 3.

(3) *Vid.* Tit. Liv., Strab., Ptolem., Flor., Memnon. apud Photium. c. 20. etc.

étoient divisés en trois peuples principaux (1): CHAP. VII.

1° Les Tectosages, chez lesquels étoit Ancyre, ville considérable, qui passoit pour la métropole de toute la Galatie; An 277 avant J. C.

2.° Les Tolistobogiens ou Tolistoboïens; chez lesquels étoient Germa et Pessinus;

3.° Les Trocmes, dont la ville principale étoit Tavium.

Le nom de Tectosages (2) vient de celui des peuples du même nom, qui habitoient au Midi de la Gaule, dans la partie du pays nommé depuis Languedoc, où se trouve la ville de Toulouse. Quant aux Trocmes et aux Tolistoboïens, on ne sait pas précisément d'où ils ont tiré leurs noms; Strabon (3) assure qu'on ne connoissoit aucun peuple en Gaule, qui fût ainsi désigné; mais il dit (4) qu'ils avoient pris leurs noms de celui de deux de leurs chefs. Peut-être les Tolistoboïens avoient-ils tiré le leur en partie des Boïens de la Gaule.

---

(1) *Vid.* Cellar. Geogr. antiq. de Galatiâ.
(2) *Vid.* Strab. l. 4. et l. 12.
(3) L. 4.
(4) L. 12.

CHAP. VII.

An 277 avant J. C.

Guerres des Galates contre les peuples voisins.

Les Galates (1) se multiplièrent rapidement, et devinrent redoutables au point de rendre les Rois de Syrie eux-mêmes leurs tributaires, quoiqu'ils fussent les plus puissans des Princes de l'Asie. Pendant longtems personne n'osa s'opposer à leurs exactions. Attale, Roi de Pergame, et père d'Eumène, fut le premier des Princes asiatiques qui refusa de payer l'impôt déshonorant qu'ils exigeoient : le sort le favorisa ; il bat-
241. tit les Gaulois, quoique l'opinion générale de ce tems-là les fît regarder comme invincibles (2), et il les repoussa loin de la mer.

Pausanias rapporte (3) que les Pergaméniens conservoient les dépouilles des Gaulois et un tableau qui représentoit toute la guerre faite contr'eux ; il ajoute ailleurs (4) que les oracles de Phaënnes avoient prédit qu'Attale battroit les Galates, et en feroit un grand

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 37 et l. 38. c. 16. — Justin. l. 27. c. 2 et 3. — Appian. de bell. syriacis. — Lucian. in Zeuxide vel Antiocho.

(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 33. c. 21. et l. 38. c. 16. — Strab. l. 13. — Polyæn. stratagemat. l. 4.

(3) In Attic.

(4) In Phocic. — La victoire d'Attale sur les Galates eut lieu l'an 246 avant J. C., suivant Calvisius. Nous avons suivi le Comte du Buat, et le plus grand nombre des chronologistes modernes.

carnage ; cependant, ce Prince ne put abattre leur puissance, et ils soutinrent pendant long-tems encore des guerres contre divers Rois de l'Asie (1). Chap. VII. An 241 avant J. C.

Après la défaite fameuse d'Antiochus, Roi de Syrie (2), Manlius, qui succéda à Scipion dans le commandement de l'armée romaine en Asie, attaqua les Tolistoboïens, sous prétexte qu'ils avoient été alliés d'Antiochus, et qu'ils lui avoient fourni des troupes : ils se réfugièrent sur le mont Olympe en Mysie ; mais il les atteignit, les battit et les tailla en pièces. Au rapport de Tite-Live et d'Appien, il en prit quarante mille dont il brûla les armes, et qu'il vendit aux peuples du voisinage, comme esclaves, parce qu'il ne pouvoit tous les emmener. Quant aux Trocmes et aux Teçtosages, qui lui dressèrent fréquemment des embuches, il eut d'abord 189. Contre les Romains.

(1) On peut lire dans Justin (l. 26. c. 2. l. 27. c. 2 et 3. et l. 28. c. 2.) les récits d'une partie des guerres soutenues par les Galates en Asie, et de même dans Pausanias (in Atticis.)

(2) *Vid.* Polyb. excerpt. legat. 33 et 34. — Aurel. Victor. de viris illustribus c. 55. — Appian. de bell. syriac. — Sext. Rufum, breviar. rer. gestar. populi romani.

CHAP. VII. quelque peine à leur résister, mais ensuite
An 189 avant J. C. les ayant surpris à son tour à trois lieues d'Ancyre, leur capitale, il en fit un grand carnage; huit mille périrent dans le combat, et les autres se retirèrent au-delà du fleuve Halys.

Après cette défaite ils sollicitèrent la paix,
188. et Manlius se conduisit avec douceur à leur égard; car au lieu de leur enlever leur indépendance, il ne leur imposa pas d'autres conditions, que de vivre en paix avec le Roi Eumène qui étoit allié des Romains, et de se renfermer dans leur pays, sans vexer par leurs incursions tous les peuples du voisinage. On peut lire dans Tite-Live (1) de plus grands détails sur cette guerre; nous nous contenterons de rapporter ici un exemple de vertu et de courage, qui fut donné par une Gauloise (2).

189. Histoire de Chiomara. Cette femme, nommée Chiomara, étoit d'une beauté rare; elle fut faite prisonnière par un Centurion romain, qui, profitant de sa victoire,

---

(1) L. 38. c. 17-28.

(2) *Vid.* Tit. Liv. l. 38. c. 24. — Flor. l. 2. c. 11. — Sext. Aurel. Victor. de viris illustrib. c. 55. — Valer. Maxim. l. 6. c. 1. — Plutarch. de virtutib. mulier.

voulut attenter à l'honneur de sa captive. Chiomara, qui étoit l'épouse d'un des chefs des Gaulois, et qui étoit aussi distinguée par l'énergie de son caractère que par sa beauté, ne put supporter une pareille indignité ; elle réussit à s'échapper ; s'aidant auparavant d'un esclave fidèle, qui avoit été fait captif avec elle, elle ôta la vie au Centurion, puis, lui coupant la tête, elle la prit dans ses mains, l'enveloppa dans ses vêtemens, et la porta encore toute sanglante à son mari. « Tiens, » lui dit-elle en l'embrassant, « que le spec- » tacle que je vais mettre sous tes yeux, soit » pour toi une preuve certaine de ma ten- » dresse. » Alors, jettant cette tête à ses pieds, elle lui raconta l'injure qu'elle avoit reçue, et la manière dont elle s'en étoit vengée. Polybe, au rapport de Plutarque, avoit vu Chiomara dans la ville de Sardes, s'étoit entretenu avec elle, avoit admiré sa sagesse et sa grandeur d'âme. Ce trait mémorable rappelle l'histoire de Lucrèce, et la chute des Rois de Rome. De quoi n'est pas capable une femme vertueuse, dans de grandes occasions, et lorsqu'une éducation molle ne lui a pas appris à comprimer les premiers élans du sentiment !

CHAP. VII.

An 189 avant J. C.

CHAP. VII.

An 189 avant J. C.

Manlius défit les Gaulois quatre-vingt-huit ans après leur entrée en Asie. Les villes grecques, et plusieurs peuples voisins (1), particulièrement ceux qui habitoient en deçà du mont Taurus, lui envoyèrent des couronnes, comme une marque de félicitation sur ses victoires. La défaite d'Antiochus ne leur avoit point causé une joie aussi grande, quoiqu'elle les eût libérés, les uns des impositions qu'ils étoient forcés de payer, les autres des garnisons qu'ils avoient dans leurs villes, et tous enfin des ordres auxquels ils étoient dans la nécessité de se conformer; mais la crainte que leur inspiroient les barbares Gaulois, étoit encore plus vive; ils se réjouissoient de n'avoir plus à supporter les vexations de ces peuples intraitables, féroces, et jusqu'alors presque toujours vainqueurs.

88. Fin de l'histoire des Galates.

Dans la suite, les Galates inquiétèrent encore quelquefois leurs voisins (2): ils

---

(1) *Vid.* Polyb. excerpt. legation. c. 35. — Tit. Liv. l. 38. c. 37.

(2) *Vid.* Appian. de bell. mithridaticis. — Polyb. excerpt. legation. c. 93. et seq. — Tit. Liv. l. 45. c. 34. et 44.

se joignirent à Mithridate, et le servirent dans ses guerres contre les Romains; mais ce Roi cruel, après avoir été battu, furieux de ses défaites, en accusa leur inconstance et leur perfidie; se défiant de leur fidélité dans le cas où Sylla viendroit l'attaquer, il résolut de les mettre dans l'impuissance de lui nuire. Il fit donc venir à Pergame, sous divers prétextes, leurs chefs auxquels on donnoit le titre de Tétrarques, et là il ordonna qu'on les fît tous périr avec leurs femmes et leurs enfans (1): sur soixante, il ne s'en échappa que trois par la fuite; il pilla leurs trésors, et envoya un Gouverneur pour commander dans leur pays. Ce procédé cruel n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Les Tétrarques, qui avoient évité la mort, et surtout Déïotarus, l'un d'entr'eux (2), rassemblè-

An 88 avant J. C.

86.

(1) Plutarque (*de virtutibus mulierum*), qui raconte, ainsi qu'Appien, cet événement, ajoute que les Tétrarques gaulois avoient eux-mêmes formé le complot d'assassiner Mithridate, mais qu'ils furent découverts et prévenus par ce Prince rusé.

(2) Ce même Déïotarus chassa dans la suite ses collègues, et s'empara du commandement de toute la Galatie; il fut mis en jugement à cette occasion

CHAP. VII. An 86 avant J. C. rent leurs partisans, et chassèrent le Gouverneur placé par Mithridate ; en sorte, dit Appien, qu'il ne resta rien à ce Prince, de ce qui avoit appartenu à cette nation, si ce n'est l'argent qu'il lui avoit enlevé.

63. Pompée conserva aux Galates une apparence de liberté. Il divisa leur pays entre quatre Tétrarques ; ils demeurèrent dans
25. cet état jusques sous Auguste (1), qui réduisit la Galatie en province romaine ; leurs usages se conservèrent long-tems tels qu'ils étoient autrefois. St. Jérôme rapporte que de son tems ils se servoient du même langage à peu près qu'on parloit à Trèves dans les Gaules.

Grande réputation dont ils jouissoient. On peut juger de la haute réputation de valeur dont jouissoient les Gaulois chez les anciens, d'après la manière dont en parlent tous les auteurs. Voici, suivant Tite-Live (2), le discours que le Consul Manlius tint à son armée, avant d'attaquer les

devant César, et Cicéron composa pour lui une de ses harangues (*pro Rege Deïotaro*).

(1) *Vid.* Dio. Cass. l. 53. — Sextum Rufum, breviarium rerum gestarum populi romani. — Eutrop, l. 7.

(2) L. 38. c. 17.

Tolistoboïens, les Trocmes et les Tectosages : « Je n'ignore point, soldats, » leur dit-il, « que, de tous les peuples qui » habitent l'Asie, les Gaulois sont les plus » renommés dans la guerre. Cette nation » féroce a parcouru, les armes à la main, » l'univers presqu'entier ; la taille énorme » de ses guerriers, leur chevelure touffue » et d'une couleur ardente, leurs vastes » boucliers, leurs longues épées, leurs » chants dans les combats, leurs hurlemens, » leur démarche terrible, le choc et l'horrible cliquetis de leurs armes ; tout cela » doit sans doute inspirer de la terreur ; » mais, etc..... » CHAP. VII.

Mithridate, suivant Justin (1), après avoir rassemblé une armée, dans laquelle étoient des Gallo-Grecs, et étant sur le point d'entreprendre une guerre formidable contre les Romains, harangua ses troupes, et entr'autres choses, après leur avoir rappelé les victoires de Pyrrhus et d'Annibal : « N'avez-vous pas appris, » dit-il, « que les Gaulois ont pénétré autrefois en » Italie ; qu'ils s'y sont emparés d'un grand

(1) L. 38. c. 4.

CHAP. VII. » nombre de villes, et qu'ils y ont fondé
» un Empire plus étendu que celui *qu'ils*
» possèdent en Asie? N'avez-vous pas appris
» que, non-seulement ils ont vaincu les
» Romains, mais qu'ils ont pris leur capi-
» tale, et qu'ils ne leur ont laissé, pour
» tout asile, que le sommet d'un rocher?
» encore, ceux-ci ne purent-ils se libérer
» qu'à prix d'argent, et non par la force
» des armes. Je compte au nombre de
» mes guerriers une armée de ces Gaulois,
» la terreur des Romains. En effet, ceux
» qui habitent l'Asie, ne diffèrent que par
» leur demeure de ceux qui se sont em-
» parés de l'Italie; ils ont la même origine,
» le même courage, la même manière de
» combattre. Leur valeur est encore plus
» active, puisqu'elle a été exercée par le
» passage long et pénible qu'ils ont effec-
» tué au travers de l'Illyrie et de la Thrace.
» Il étoit plus difficile de traverser tous
» ces pays, que d'acquérir l'Empire qu'ils
» ont fondé en Asie, etc.... »

On peut juger, par ces deux discours, rapportés par deux auteurs différens, de la haute réputation dont jouissoient les

Gaulois.

Gaulois. Les historiens grecs et latins (1) étoient remplis du sentiment de la force de ces peuples; ils les peignent comme étant les plus redoutables des nations connues; ils conviennent que s'ils eussent été disciplinés, aucun Etat n'auroit pu leur résister, et qu'ils auroient fait la conquête de l'univers. Les Carthaginois, les Macédoniens, les Epirotes, les Asiatiques, les Romains eux-mêmes recherchoient avec empressement leurs secours, et achetoient à grand prix des guerriers de leur nation; aussi voyons-nous qu'il n'étoit presque aucun pays de la terre habitée (2), où des armées

(1) *Vid.* Cicero. in oratione de provinc. consularibus.

(2) Outre les exemples que nous avons déjà cités et que nous citerons dans le cours de cet ouvrage, en voici encore quelques-uns, pris sur un grand nombre, que fournissent les historiens grecs et latins. Pausanias (Attic.) raconte que Ptolémée, Roi d'Egypte, fils de Ptolémée et de Bérénice, fit venir quatre mille Galates pour se défendre contre son frère utérin, Magas, Roi de Cyrène; mais, ayant appris que ces Galates pensoient à s'emparer de l'Egypte, il les fit conduire dans une île du Nil, où ils périrent, partie par des blessures qu'ils se firent réciproquement, partie, par la faim. César (*de bell. civilib.* l. 2. c. 40.)

CHAP. VII. gauloises ne fussent répandues, et où elles ne se distinguassent par des actions d'éclat: il arrivoit souvent que, servant deux nations ennemies, ils avoient à se battre contre leurs propres compatriotes. Quelquefois ils se rendoient redoutables aux peuples qui les avoient pris à leur solde, et leur inconstance, leur indiscipline, leur férocité, faisoient acheter cher leurs services. Ainsi, c'est un Gaulois qui fit périr Asdrubal (1), l'un des plus grands Généraux qu'ayent eu les Carthaginois; ce sont des Gaulois qui pillèrent la ville d'Agrigente (2), où ils avoient été mis en garnison, pendant qu'ils étoient au service de Carthage; ce sont eux qui (3) trahirent, à plusieurs

---

raconte que Juba, Roi de Mauritanie, avoit deux mille cavaliers espagnols ou gaulois pour sa garde.

Hérode-le-Grand avoit des gardes gauloises. Elles avoient servi la Reine Cléopatre, et Auguste les donna à Hérode après la mort de cette Reine. *Vid.* Joseph. bell. judaïc. l. 1. c. 15. et c. 21. — Les Carthaginois faisoient grand usage de troupes gauloises (*Vid.* Polyb. l. 1. et seq.)

(1) L'an 220 avant J. C. *Vid.* Polyb. l. 2.

(2) L'an 262 avant J. C. *Vid.* Polyb. l. 2.

(3) *Vid.* Cæs. de bell. gallico l. 2. 5. 6. et 7.

reprises, l'armée de César, dans laquelle ils servoient en qualité d'alliés, et qui, dans la suite, massacrèrent divers Empereurs romains, dont ils étoient les soldats et les gardes (1). CHAP. VII.

Il est inutile de s'étendre plus long-tems sur ces qualités des Gaulois, dont nous reparlerons en traitant de leurs mœurs; il convient plutôt d'achever l'histoire de leurs colonies.

---

(1) *Voyez* plus bas chap. 11 et 12.

CHAPITRE HUITIÈME.

Histoire des Gaulois de Tyle, des Scordisques et des autres Colonies gauloises, établies au-delà du Rhin, jusqu'à leur entière extinction ou soumission.

CHAP. VIII.

Histoire des Gaulois de Tyle.

LES Gaulois établis à Tyle dans la Thrace, près de Bysance, étoient en très petit nombre; cependant, leur courage les rendoit redoutables aux peuples du voisinage. Les Bysantins en particulier (1) leur avoient fait, dans les commencemens, des présens considérables pour les empêcher de ravager leur pays ; ils leur offrirent d'abord trois mille, puis cinq mille et enfin dix mille écus d'or : ces présens ne suffisant pas, ils furent obligés de leur payer un tribut annuel de quatre-vingts talens (2) ; ce qui dura jusqu'au tems de Clyare, ou Cavare, Roi des Gaulois, dont l'insolence devint telle, qu'elle arma contre lui tous les peuples de la Thrace. On pourra

(1) *Vid.* Polyb. l. 4.

(2) Le talent attique valoit environ 2700 liv. suivant Eisenschmid, de ponderibus et mensuris etc.

juger de la puissance de ce Prince par le Chap. VIII.
trait suivant, le seul que l'histoire ait conservé sur sa vie.

Les Bysantins, voulant se décharger sur 219.
d'autres nations du poids du tribut qu'ils payoient aux Gaulois de Tyle, imposèrent des droits sur les vaisseaux qui passoient de la Méditerranée dans le Pont-Euxin. Les Rhodiens refusèrent de payer ces droits. De là une guerre entre ces deux peuples. Prusias, Roi de Bythinie, embrasse le parti des Rhodiens; Attale, Roi de Pergame, se joint aux Bysantins; les Rhodiens remportent de grands avantages, et Bysance étoit réduite aux dernières extrémités, lorsque Cavare s'approche à la tête de ses Gaulois; aussitôt les deux partis, craignant de l'avoir pour ennemi, cessent de combattre, et s'en remettent à sa décision sur leurs différens. Un traité se conclut. Les Bysantins recouvrent les possessions qui leur avoient été enlevées, et renoncent, d'un autre côté, au droit de péage qu'ils avoient établi.

Peu de tems après cet événement, Cavare, 217. Fin de leur puissance.
en continuant ses exactions, attira contre lui toutes les nations de la Thrace; il marcha contr'elles, mais sa force ne répondoit

CHAP. VIII.

An 217 avant J. C.

pas à son audace; victime de la témérité gauloise, il périt avec tout son peuple en les combattant. Ainsi finit le royaume de Tyle, dont l'existence, pendant soixante ans, comparée à sa petitesse, est un phénomène politique, et suffit seule pour donner une grande idée du courage des Gaulois.

Histoire des Gaulois-Scordisques.

Leurs mœurs.

Les Gaulois-Scordisques étoient plus nombreux et plus puissans que ceux de Tyle; aussi conservèrent-ils plus long-tems leurs États. Les historiens anciens nous les peignent comme les plus féroces de tous les peuples barbares (1). Ils offroient, disent-ils, des victimes humaines au Dieu de la guerre; ils massacroient sans pitié ceux de leurs ennemis qu'ils pouvoient atteindre; quelquefois ils les faisoient périr par le feu, ou en les étouffant dans la fumée; ils buvoient dans des crânes humains, éventroient leurs femmes et leurs enfans dans les momens de détresse, comme si, par un sacrifice aussi cruel, ils eussent pu se rendre leurs Divinités favorables; quelquefois ils faisoient, à force de tourmens, avorter des femmes

(1) *Vid.* Justin. l. 26. -- Flor. l. 3. c. 4. -- Sext. Rufum.

enceintes. Enfin, il n'est pas d'horreurs qu'ils ne commissent; et, ce qui est plus affreux encore, c'est qu'elles paroissoient être pour eux un jeu et un sujet de plaisanterie. CHAP. VIII.

Leur courage égaloit leur férocité (1). Divisés d'abord en deux peuplades, qu'on nommoit les Grands et les Petits-Scordisques, ils accablèrent les Autariates leurs voisins, et bientôt se rendirent si puissans près des bords du Danube, qu'ils reculèrent leurs limites jusqu'à l'Illyrie, la Pannonie et la Thrace; ils pénétrèrent même si avant dans ce dernier pays, qu'on les a comptés quelquefois au nombre de ses habitans (2). Ils possédoient, en outre, la plupart des îles du Danube. Leurs villes principales étoient Héorta et Capedunum. Leur courage.

Ils inspirèrent une telle terreur à leurs voisins, que ceux-ci n'osoient pas même les approcher, en sorte que leurs frontières se trouvoient désertes dans l'espace de quelques

---

(1) *Vid.* Strab. l. 7.

(2) *Vid.* Flor. l. 3. c. 4. Il dit que les plus cruels des Thraces étoient les Scordisques. On lit dans l'épitome de Tite-Live (l. 63.) que le Consul Livius Drusus combattit avec succès en Thrace les Gaulois-Scordisques.

CHAP. VIII. journées de marche. De là venoit la réputation des Scordisques ; car le plus bel éloge qu'on pût faire autrefois parmi les peuples sauvages du courage d'une nation, étoit de dire qu'elle étoit séparée de ses voisins par une vaste étendue de terres inhabitées.

Les peuples de l'Illyrie et les Macédoniens sentirent, à diverses reprises, la force des armées gauloises ; ils furent souvent obligés d'acheter leurs secours, ou d'éviter à prix d'argent leurs attaques. La guerre étoit leur moyen d'existence; elle leur tenoit lieu d'arts, d'agriculture, et suppléoit à leur pauvreté naturelle.

168. On reproche à Persée, Roi de Macédoine (1), comme une faute impardonnable et qui fut cause de sa ruine, le refus qu'il fit, par avarice, d'un corps nombreux de Gaulois qui offroient de venir à son secours, au moment où il alloit entreprendre une guerre périlleuse contre les Romains, guerre qui se termina par sa défaite totale.

Leurs guerres contre les Romains.

Après que les Romains eurent réduit la Macédoine en province romaine, et qu'ils

(1) *Vid.* Tit. Liv. l. 44. c. 26. — Diod. Sicul. excerpt. ab Henrico Valesio l. 26.

eurent soumis l'Illyrie (1), la guerre se déclara bientôt entr'eux et les Gaulois-Scordisques devenus leurs voisins. Elle fut longue et sanglante; le Préteur M. Cosconius remporta sur eux quelques avantages (2). Vingt-un ans après, le Consul Caton, qui s'étoit avancé témérairement dans leurs forêts (3), y périt avec son armée; les Gaulois poursuivirent les fuyards avec acharnement, et ne s'arrêtèrent qu'en arrivant sur les bords de la mer Adriatique; on dit même que, s'indignant alors contre la barrière qui les arrêtoit, ils lancèrent leurs traits contre les flots, comme pour les punir de leur résistance.

135.
114.

Ils pénétrèrent ensuite dans les provinces romaines, et ravagèrent l'Istrie et la Dalmatie; mais le propréteur Didius les battit, et les força à se renfermer dans la Thrace. Depuis ce moment, ils n'eurent plus de succès dignes d'être remarqués, et, au contraire, ils essuyèrent des échecs de la part des armées romaines. Le Consul Livius Drusus

113.
112.

(1) *Vid.* Florum l. 3. c. 4.
(2) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 56.
(3) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 63. — Eutrop. l. 4.

CHAP. VIII. les défit (1) ; un autre Consul, M. Minucius, les mit en fuite, et les poursuivit au-delà de l'Hèbre : ils luttèrent cependant encore pendant plusieurs années, jusqu'à Sylla qui les battit complétement et les soumit (2).

An 110 avant J. C.

85.

Dès lors ils se sont révoltés en diverses occasions ; ils ravagèrent la Macédoine sous Auguste (3) ; et Appien nous apprend qu'ils existoient encore de son tems, vers l'an 123 de l'ère chrétienne, dans le pays des Péoniens (4).

16.

Histoire des Taurisques.

Au nombre des peuples gaulois qui habitoient au Nord de la Macédoine, on doit, suivant le témoignage de Polybe et de Strabon (5), compter les Taurisques qui étoient probablement issus des Gaulois-Scordisques leurs voisins. Ces peuples habitoient l'Illyrie; ils se réunirent aux Gaulois-Cisalpins pour faire la guerre aux Romains ; ils étoient avec eux lors de la funeste bataille de Télamon où Aneroëste et Congolitanus furent défaits

(1) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 63. -- Eutrop. l. 4.

(2) *Vid.* Eutrop. l. 5.

(3) *Vid.* Flor. l. 4. -- Dio Cass. l. 54.

(4) *Vid.* Appian. de bell. illyric. -- *Voyez* encore Sext. Ruf. et Front. stratagemat. l. 2. c. 4.

(5) *Vid.* Polyb. l. 2. -- Strab. l. 7.

(1); ils reçurent ensuite dans leur pays les Boïens, lorsque les conquêtes des Romains les eurent forcés à s'enfuir de l'Italie. L'histoire entre dans peu de détails sur les événemens qui les concernent, depuis leur réunion avec les Boïens ; elle parle seulement de la guerre sanglante qu'ils eurent à soutenir contre les Daces qui avoient à leur tête un chef nommé Bérébiste. Ce Général, qui éleva au plus haut point la puissance de son pays, après avoir soumis plusieurs peuples, passa le Danube et attaqua Critosire, Roi des Taurisques et des Boïens réunis : ses succès furent complets ; il détruisit l'armée de Critosire, et rendit désert le pays qu'il occupoit. On appela depuis cette contrée *le désert des Boïens* (2).

Chap. VIII.

Histoire des Japodes.

Les Japodes ou Japydes, peuples belliqueux, qui habitoient vers l'extrémité orientale des Alpes, en partie vers le Danube et la Pannonie, et en partie le long de la mer Adriatique (la Croatie), étoient, suivant toute apparence, une nation moitié gauloise, moitié illyrienne (3) ; ils avoient des usages

(1) *Voy.* Pages 152 et suiv.

(2) *Vid.* Strab. l. 5 et 7. — Plin. l. 3. c. 24.

(3) *Vid.* Strab. l. 7. — Plin. l. 3. c. 18 et 19. — Stephan. bysantin. de urbibus.

CHAP. VIII. mixtes, qui fondent cette opinion; ainsi ils se peignoient le corps oomme les Illyriens, et ils portoient une armure gauloise; ils étoient pauvres et vivoient presqu'uniquement de blé de Turquie et de millet; Auguste les soumit. L'histoire ne dit pas d'où ils tiroient leur origine gauloise; mais il est probable qu'ils étoient issus des Scordisques leurs voisins, à moins qu'ils n'eussent été démembrés des Gaulois d'Italie (1).

Gaulois établis en Scythie.

Les Gaulois traversèrent le Danube, et se répandirent jusques dans la Scythie. On n'a aucun détail sur leurs émigrations dans ce pays, et cependant il en est resté des traces (2) dans les noms de quelques villes de Scythie, qui avoient la terminaison celtique *dun* ou *dunum*, comme *Carrodunum*, *Noviodunum*, dans celui de *Celtoscythes*, que portoient divers peuples de ce pays, et dans le témoignage de quelques auteurs (3), qui rapportent que les Celtes ou Gaulois ont fait autrefois des expéditions jusques dans ces contrées.

---

(1) *Vid.* Strab. l. 7. — Appian. de bell. illyric.

(2) *Vid.* Ptolem. l. 3. — Strab. l. 12. — Plin. l. 6. c. 13.

(3) *Vid.* Tit. Liv. l. 38. c. 16. — Plutarch. in vitâ Camilli.

CHAP. VIII.

Autres colonies gauloises.

On pourroit entrer dans un grand nombre de détails sur d'autres colonies gauloises que quelques auteurs prétendent avoir existé dans l'Illyrie et la Pannonie ; mais nous n'avons rien de positif sur l'origine de ces peuples, tels que les Peucins, les Bastarnes, les Gètes, les Daces et quelques autres : on n'a pas de preuves suffisantes pour croire qu'ils étoient issus des Gaulois sortis de la Gaule avec Sigovèse ou même dans un autre tems; on ne pourroit avancer, tout auplus, que des conjectures sur leur sujet. Nous ne nous engagerons donc pas dans le labyrinte des opinions foiblement appuyées, qui ont plus d'une fois égaré Pelloutier (1), quelque savantes que soient les recherches auxquelles il s'est livré sur ces peuples.

Histoire des Boïens, établis dans la Germanie.

La colonie des Boïens établis en Bohême (2), subsista jusqu'au règne d'Auguste, où Maroboduus, Roi des Marcomans, peuple

---

(1) Hist. des Celt. l. 1. — *Voyez* aussi le Comte du Buat. hist. ancienne des peuples de l'Europe. l. 2. c. 18.

(2) *Vid.* Strab. l. 7. — Tacit. German. c. 28 et 42. — La ville de *Boïodurum,* qui existoit au passage du Danube dans la Vindélicie, suivant Ptolémée (l. 2.), ou dans la Noricie, suivant d'autres (peut-être

CHAP. VIII. germain, l'attaqua. Les Boïens furent défaits et obligés de fuir; ils traversèrent le Danube, et se retirèrent dans la Vindélicie qui prit, à cause d'eux, le nom de *Boïaria*, d'où est venu celui de *Bavière* (1). On a prétendu (2) que les descendans de ces peuples, près de mille ans après que leurs ancêtres étoient sortis de la Gaule, sous la conduite de Sigovèse, y rentrèrent sous le nom de *Francs*, et reconquirent leur ancienne patrie. Quoique ce ne soit pas ici le lieu d'examiner cette opinion, on peut dire, en passant, qu'il est possible que les Boïens de la Bavière, ayent formé une partie de la confédération des Francs, qui s'emparèrent de la Gaule lors de la décadence de l'Empire romain; mais certainement, bien

---

à la place où est actuellement Innstad), atteste aussi le séjour des Boïens dans la Germanie.

(1) Quelques auteurs prétendent que le nom de la Bavière vient des Bajoares, peuple barbare qui s'y établit plusieurs siécles après J. C. On peut lire la réfutation de cette opinion dans le Comte du Buat, l. 1. c. 4. et l. 6. c. 6. — *Voy.* aussi d'Anville, États formés en Europe etc., § Boïaria.

(2) *Voy.* Le père de Tournemine, Mémoires de Trévoux, Janvier 1716.

loin de former seuls cette nation célèbre, ils n'en composoient que la plus petite partie. CHAP. VIII.

Avant d'achever l'histoire des colonies des Gaulois, il faut parler de ceux qui, du tems d'Auguste, passèrent en Germanie, et s'établirent dans les champs Décumates, entre le Rhin et le Danube, pays abandonné par les Marcomans qui avoient envahi la Bohême (1). Les Allemands les défirent dans le troisième siècle, et leur nom fut dès lors éteint.

(1) *Vid.* Tacit. German. c. 29.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Premières conquêtes des Romains dans les Gaules, jusqu'au tems de César. — Ravages faits par les Cimbres et les Teutons dans cette contrée.

CHAP. IX. JUSQU'A présent nous avons vu les Gaulois tranquilles dans leur propre pays, envoyer au loin des colonies, porter dans tout le monde connu la terreur de leurs armes, élever leur gloire au plus haut degré ; il est tems d'arriver à l'époque de leur décadence.

Les efforts qu'ils firent pour conserver leur liberté et leur indépendance, méritent encore de l'intérêt. Ils ont été les derniers des peuples voisins de l'Italie, qui furent attaqués et soumis, mais enfin ils l'ont été. Leurs États divisés par un grand nombre de factions différentes, sans lien commun, sans discipline, sans tactique militaire, ne pouvoient résister aux armées romaines qui venoient successivement de soumettre toute l'Italie, la Sicile, la Macédoine, la Grèce, l'Asie,

l'Egypte,

l'Egypte, l'Afrique et l'Espagne. Que peut le courage seul contre l'art et la force réunis? Il fallut qu'ils pliassent à leur tour sous le joug de ces vainqueurs orgueilleux ; cependant, ils vendirent cher aux Romains la victoire, et près d'un siécle fut nécessaire pour les soumettre complétement.

166, 143 et 118.
Premières guerres des Romains dans la Gaule.

Nous passerons légérement sur quelques combats que trois Consuls livrèrent, à différentes époques, aux peuples des Alpes, pour leur disputer l'exploitation des mines d'or de leurs montagnes (1). Ils les battirent, mais ils éprouvèrent une résistance opiniâtre, et ne purent pas s'établir dans leur pays. Les Salluviens et les Liguriens furent les premiers qui attirèrent dans la Gaule les armées romaines (2), de manière à les y fixer tout-à-fait.

Ces peuples, comme on l'a vu, étoient voisins de Marseille ; ils lui faisoient depuis long-tems la guerre, et l'on peut dire que, dès sa fondation, ils l'avoient continuelle-

(1) *Vid.* Strab. l. 4. -- Oros. l. 5. c. 4. et 14. -- Dio. Cass. excerpt. ab Henric. Valesio. --- Tit. Liv. Epitom. l. 46. et 53.

(2) *Vid.* Polyb. excerpt. legationes, § 131 et 134. --- Tit. Liv. Epitom. l. 47.

CHAP. IX. ment inquiétée; mais les Marseillois avoient toujours repoussé seuls leurs attaques, et avoient été assez sages pour ne pas attirer
155. un allié trop puissant dans la Gaule. Etant enfin pressés plus dangereusement que de coutume, et ayant appris que les villes de

Les Marseillois demandent du secours aux Romains.

Nice et d'Antibes, qui dépendoient de leur territoire, étoient attaquées par les peuples voisins, ils oublièrent les principes adoptés par leurs ancêtres, et demandèrent du secours aux Romains. Au reste, pour cette première fois, ils n'eurent pas à se repentir de leur imprudence: le Sénat envoya d'abord trois députés pour appaiser les mouvemens qui s'étoient élevés; mais comme
154. ces députés furent insultés et repoussés par les Oxybiens qui faisoient partie des Salluviens, le Consul Q. Opimius marcha contre la Gaule avec une armée, battit les Oxybiens, ainsi que les Déciates, leurs alliés, et tira d'eux une vengeance éclatante; il leur enleva leurs armes, donna aux Marseillois une grande partie de leurs terres, et se retira ensuite en Italie.

125.

Le Consul Fulvius s'établit dans la Gaule.

Vingt-neuf ans plus tard, les attaques des Salluviens ou Saliens recommencèrent, et les Marseillois, se trouvant de nouveau

dans l'inquiétude, demandèrent du secours à leurs alliés les Romains; mais ils ne furent pas aussi heureux qu'ils l'avoient été auparavant: les Romains, à la fois plus puissans et plus ambitieux, furent charmés d'avoir un prétexte pour pénétrer dans la Gaule; ils y envoyèrent une armée que le Consul Fulvius commandoit (1), et repoussèrent les Salluviens. Ils parurent ainsi n'avoir eu que le bien des Marseillois en vue; mais réellement ils avoient servi leurs propres intérêts; car, ayant un pied dans la Gaule, ils ne cessèrent, dès ce moment, d'y étendre leur domination par tous les moyens qui étoient en leur pouvoir. On accorda à Fulvius l'honneur du triomphe, quoique sa victoire fût peu considérable; mais comme il s'agissoit de la première expédition faite dans la Gaule-Transalpine, et que Fulvius avoit ouvert la route à d'autres armées, on fut bien aise de donner de l'éclat à cet événement.

CHAP. IX. An 125 avant J. C.

L'année suivante, C. Sextius étant Con- 124.

(1) *Vid.* Tit. Liv. Epitom. l. 60. — Flor. l. 3. c. 2. — Amm. Marcellin. l. 15. c. 12. — Juli. Obseq. de prodigiis c. 27.

CHAP. IX. An 124 avant J. C. Bataille gagnée par Sextius.

sul, défit les Salluviens plus complétement que ne l'avoit fait son prédécesseur (1). Il donna aux Marseillois tout le terrein qu'il avoit acquis sur eux, excepté cependant la place où il avoit combattu, et où se trouvoit une source d'eaux thermales (2); il y fonda pendant l'hiver une ville qui, d'après son nom, prit celui *d'Aquæ Sextiæ* (Aix en Provence); elle fut la première que les Romains bâtirent et possédèrent dans les Gaules; elle contribua à étendre leur puissance, en leur procurant un établissement fixe dans cette contrée, et un point de départ commode pour de nouvelles conquêtes.

123. Fondation d'Aix.

Les Romains ne négligeoient aucune occasion d'imprimer du respect aux peuples qu'ils soumettoient. On en peut juger par l'exemple suivant (3).

(1) *Vid.* Tit. Liv. Epitom. l. 61. — Strab. l. 4. Solin. polyhist. c. 8. — Diod. ap. Valesium. — Vell. Patercul. l. 1. c. 15. — Ammian. Marcellin. l. 15. c. 12.

(2) Ces eaux, du tems de Solin, s'étoient déjà refroidies, et avoient perdu de leur réputation. *Vid.* Solin. Polyhist. c. 2. — Strab. l. 4.

(3) *Vid.* Diod. Sicul. excerpt. ab. Henric. Valesio. l. 34.

CHAP. IX.

An 123 avant J. C.

Histoire de Craton.

Sextius avoit pris une ville des Gaulois, et en vendoit tous les habitans comme esclaves; un homme, nommé Craton, qu'on conduisoit lié avec les autres captifs, s'approcha de son tribunal, et lui représenta qu'il avoit toujours tenu le parti du peuple romain, et que, même à cette occasion, il s'étoit attiré plusieurs injures de la part de ses concitoyens. Sextius, en faveur de cette conduite, le fit délier aussitôt, ainsi que tous ses parens, et lui rendit ses biens. Bien plus; pour le récompenser de sa bienveillance envers le peuple romain, il lui accorda la liberté de neuf cents Gaulois à son choix. Diodore de Sicile remarque qu'il usa ainsi de plus de munificence que Craton n'en pouvoit espérer, afin de montrer aux Gaulois combien les Romains étoient à la fois terribles dans leur vengeance et grands dans leur reconnoissance. Cette politique habile contribuoit efficacement à étendre et à affermir la puissance romaine.

Politique de Domitius.

Le Consul Domitius arriva la même année dans la Gaule, et reçut de Sextius le commandement de l'armée (1). Il apprit

(1) *Vid.* Tit. Liv. Epitom. l. 61. -- Appian. apud

CHAP. IX. An 123 avant J. C.

que les Eduens (peuple des environs d'Autun) étoient en guerre avec les Allobroges (1) et les Arverniens (2); aussitôt, suivant la tactique ordinaire aux Romains, il chercha à entretenir cette discorde, s'allia avec les Eduens, et promit de les soutenir. Il savoit combien il importoit à Rome de diviser les nations de la Gaule, qui, toutes réunies, eussent été trop puissantes pour être attaquées impunément. Le Sénat, entrant dans les vues de Domitius, déclara dans la suite, par divers sénatus-consultes, les Eduens, frères et alliés du peuple romain.

D'ailleurs, les Allobroges et les Arverniens s'étoient alliés avec les Salluviens, et avoient donné retraite à un de leurs Rois; les Arverniens avoient même envoyé

Fulvium Ursinum -- Cæs. de bell. gallic. l. 1. et l. 6. -- Vell. Patercul. l. 2. c. 10. -- Lucan. l. 3. v. 449. -- Posidon. apud Athenæum l. 6. c. 12. et l. 4. c. 13. -- Tacit. annal. l. 4. c. 25. -- Cicer. pro Fonteio. c. 12. -- Oros. l. 5. c. 13.

(1) Ils habitoient le pays compris entre l'Isère, le Rhône, le lac de Genève et les Alpes.

(2) Habitans de l'Auvergne.

une députation (1) aux Romains, pour demander la grâce de ces peuples vaincus, et leur rétablissement dans les possessions dont on les avoit privés : ces démarches parurent hostiles; il n'en fallut pas davantage pour motiver la guerre.

CHAP. IX.

An 123 avant J. C.

Domitius s'avança donc contr'eux (2); il les rencontra vers le confluent du Rhône et de la Sorgue, auprès du bourg de Vindalium, non loin de la place où est actuellement Avignon. Le combat fut sanglant, mais enfin, l'aspect des éléphans auxquels les Gaulois n'étoient pas accoutumés, décida de la victoire en faveur des Romains; ils firent trois mille prisonniers, et tuèrent vingt mille de leurs ennemis.

122. Bataille de Vindalium.

Peu après, le Consul Q. Fabius Maximus (3) s'avança de nouveau avec trente mille hommes contre Bituitus, Roi des

121. Arrivée de Fabius dans la Gaule.

---

(1) L'ambassadeur Gaulois menoit avec lui une grande meute de chiens et des poètes Bardes pour célébrer ses louanges.

(2) *Vid.* Strab. l. 4. — Jul. Obseq. de prodigiis c. 29.

(3) *Vid.* Tit. Liv. Epitom. l. 61. — Strab. l. 4. Appian. de bellis gallicis. — Plin. l. 7. c. 50. — Valer. Maxim. l. 6. c. 9. et l. 9. c. 6. — Eutrop. l. 4.

CHAP. IX.

An 121 avant J. C.

Arverniens, qui avoit réuni une armée tout aussi considérable que celle qui avoit été défaite par Domitius (1). Ce Prince, fier de ses richesses immenses, du grand nombre de ses troupes, et de la foiblesse de ses ennemis, prétendoit que les Romains ne seroient pas même en état de résister aux chiens qui étoient dans son armée; il se laissa aveugler par son orgueil, et négligea de prendre aucune des précautions nécessaires pour un combat.

Il remporte une grande victoire.

C'étoit dans la saison la plus chaude de l'année; la bataille se livra près de la jonction de l'Isère et du Rhône, du côté des Cévennes; Bituitus fut complétement défait (2). Appien raconte qu'il périt cent vingt mille Gaulois dans le combat, et, chose incroyable, seulement quinze soldats romains. Quelqu'avantage qu'ait la tactique

---

Oros. l. 5. c. 14. -- Quelques auteurs latins ajoutent au nom du Consul Q. Fabius Maximus le surnom d'*Æmilianus.*

(1) Strabon dit que cette armée étoit forte de 200 mille Gaulois; Orose, de 180 mille.

(2) Appien et l'auteur de l'Épitome de Tite-Tive, parlent de 120 mille Gaulois tués dans ce combat; Orose, de 150 mille; Strabon, de 200 mille.

An 121 avant J. C.

sur une attaque aveugle et inconsidérée, cè récit n'est évidemment pas exact. Semblable aux relations mensongères de plus d'un vainqueur, il montre qu'on doit se défier de l'exagération, l'un des plus grands écueils de l'histoire; il prouve que les Romains ne craignoient pas d'en imposer aux peuples par leur jactance, pour les effrayer par le sentiment de leur supériorité.

Fabius, quoique malade de la fièvre, avoit parcouru, pendant le combat, les rangs de son armée, assis sur une litière ou soutenu par quelques soldats. Pline assure qu'il fut guéri au milieu de l'action. Il éleva un monument en pierre blanche avec un trophée sur le champ de bataille; il y fit aussi construire deux temples dédiés l'un à Mars, l'autre à Hercule. Domitius fit également construire un monument sur la place où il avoit défait les Gaulois; ce fut la première fois que les Romains donnèrent l'exemple d'une pareille ostentation. Jamais jusqu'alors, dit Florus (1), le peuple romain n'avoit reproché ses victoires aux nations qu'il soumettoit. Sans doute, la

(1) L. 3. c. 2.

CHAP. IX.

An 121 avant J. C.

difficulté des guerres dont nous venons de rendre compte, leur donna un éclat particulier, et autorisa le faste nouveau des vainqueurs.

Bituitus, Roi des Arverniens, est arrêté.

Le succès de Fabius lui mérita le surnom d'*Allobrogique ;* son triomphe fut orné de la présence du Roi Bituitus qui avoit été arrêté, mis aux fers, et conduit à Rome où il fut gardé comme prisonnier ; il parut au triomphe de Fabius, revêtu de ses armes de différentes couleurs, et porté sur le char d'argent, du haut duquel il avoit combattu. On ne peut justifier la conduite des Romains envers ce malheureux Prince, puisqu'après sa défaite la paix lui avoit été accordée, ainsi qu'aux Allobroges et aux Ruténiens (peuple du Rouergue), et que ce fut par une espèce de trahison qu'on s'empara de lui (1). Domitius, après son consulat, étoit resté dans la Gaule, en qualité de Proconsul : jaloux de la gloire de Fabius, il espéroit au moins que Bituitus s'adresseroit à lui pour obtenir la paix, et qu'il auroit l'honneur d'avoir mis fin à la guerre ; mais il

(1) *Vid.* Valer. Maxim. l. 9. c. 6.

fut trompé dans son attente, et Bituitus entra en négociation avec Fabius. Alors Domitius fit venir, sous un prétexte, dans son camp ce Prince trop crédule, le retint prisonnier et l'envoya à Rome. Le Sénat ne put pas approuver cette trahison, mais il ne s'y opposa pas, parce qu'elle convenoit à ses intérêts. Principes affreux, et bien peu dignes du premier peuple de l'univers! CHAP. IX. An 121 avant J. C.

Cependant, d'un autre côté, il faut convenir que le Sénat usa d'une sage politique à l'égard d'un fils de Bituitus, nommé Congentiatus; il le fit élever avec soin dans Rome, et le rétablit ensuite dans ses Etats. Ce Prince fut si reconnoissant de ces procédés généreux, qu'il demeura constamment dans la suite allié des Romains. Son fils est élevé à Rome.

Après la victoire de Fabius, les Romains soumirent les Allobroges et quelques peuples voisins du Rhône; ils accordèrent, comme on l'a déjà vu, la paix aux Arverniens; tout le pays qui avoit été conquis, fut réduit en province romaine, et trois années après, le Consul Marcius, ayant fondé la ville de Narbonne (1), en fit la 118. Fondation de Narbonne.

(1) *Vid.* Cellar. geographia antiq. in Galliâ. —

Chap. IX. An 118 avant J. C. capitale de cette province, qui prit, à cause de cela, le nom de *Gaule-Narbonnoise ;* elle étoit composée des pays qu'on a appelés depuis la Provence, le Dauphiné, la Savoie et d'une grande partie du Languedoc. Dans la suite, le Consul Q. Cépion y ajouta Toulouse dont il s'empara dans le pays des Tectosages (1); il fit un butin immense dans cette ville; les trésors qu'il en rapporta à Rome, si l'on en croyoit le récit de Justin, évidemment exagéré, s'élevoient à cent dix mille livres pesant d'argent, et à cinq millions de livres pesant d'or (2). Sui-

106. Prise de Toulouse, et trésors qu'on y trouve.

La ville de Narbonne devint célèbre en peu de tems. Ausone et Sidonius Appollinaris en parlent fréquemment avec les plus grands éloges. Elle fournit des Empereurs à Rome; de là ces vers de Sidonius (carm. 23.)

(*Narbo*), *Cæsaribus ferax creandis*
« Narbonne fertile en Césars. »

(1) *Vid.* Strab. l. 4. -- Dio. Cass. excerpt. ab Henrico Valesio. -- Justin. l. 32. c. 3. — Oros. l. 5. c. 15. --- Adon. Viennens. Chronic. annis 4690 — 4718.

(2) Lenglet du Fresnoy (Tablettes Chronologiq. an 106 avant J. C.) rend ce fait moins improbable en changeant un peu le texte de Justin, c'est-à-dire, en disant que les trésors emportés de Toulouse par Cépion, s'élevoient à 110 mille livres pesant d'or et

vant Orose, ils montoient à cent mille livres d'or et cent dix mille d'argent; enfin, d'après le calcul plus modéré et plus naturel de Posidonius, ils valoient quinze mille talens (1), c'est-à-dire, environ quarante millions cinq cent mille francs. CHAP. IX. An 106 avant J. C.

Quoi qu'il en soit, il sera toujours difficile de comprendre comment les Tectosages avoient pu se procurer des richesses aussi immenses et aussi peu proportionnées à leurs besoins et à leur industrie. On a dit que ces trésors provenoient du temple de Delphes, au pillage duquel les Tectosages avoient assisté, et dont ils avoient ensuite amené le butin à Toulouse. Strabon, qui rapporte cette opinion, témoigne en même tems qu'elle n'étoit pas la sienne : en effet, nous avons vu que les Gaulois, loin de piller le temple de Delphes, avoient au contraire été repoussés

---

à cinq millions de livres pesant d'argent. -- La livre romaine équivaloit à 10 onces, 6 gros, et 48 grains poids de marc, ou environ un tiers de kilogramme. *Vid.* Eisenschmid de ponderibus et mensuris veterum, etc.

(1) Le talent attique, suivant Eisenschmid, valoit 2700 livres de France.

CHAP. IX.

et totalement défaits à ce siége : il est donc plus probable, suivant le sentiment de Posidonius, que ces sommes provenoient du pays lui-même qui étoit riche en mines d'or et d'argent, et qui étoit habité par un peuple superstitieux, qui, ayant peu de besoins pour lui-même, consacroit à ses Dieux tout l'or qu'il pouvoit recueillir.

Guerres des Cimbres et des Teutons.

Les victoires des Romains dans la Gaule furent interrompues par les incursions formidables des Cimbres et des Teutons (1). Ces peuples barbares, sortis du Nord de l'Europe en troupes immenses, firent trembler le Sénat dans le moment le plus brillant de sa puissance, et montrèrent tout ce dont le courage est capable, lors même qu'il n'est pas accompagné de la prudence. Ils s'avancèrent d'abord vers la Bohême, et en furent repoussés par les Boïens qui étoient maîtres de ce pays ; traversant ensuite le Danube, ils arrivèrent chez les Scordisques et les Taurisques ; mais arrêtés de nouveau par ces colonies gauloises, ou peut-être

(1) *Vid.* Epitom. Liv. l. 63. --- Vell. Patercul. l. 2. c. 8 et 12. -- Flor. l. 3. c. 3. -- Jul. Obsequent. de prodigiis c. 35.

dégoûtés de ce séjour par la stérilité du sol, ils revinrent sur leurs pas, et pénétrèrent dans la Noricie (Haute-Autriche et Bavière); là, pour la première fois, ils en vinrent aux prises avec les Romains. Attaqués de nuit et à l'improviste par le Consul Papirius Carbon, ils le défirent, malgré cette surprise, et poursuivirent après cela leur marche victorieuse du côté de la Gaule. Les Ambrons, les Tigurins et les Tugéens (1), peuples gaulois qui habitoient l'Helvétie, animés par l'exemple et par le désir du pillage (2), se joignirent aux Cimbres : tous ensemble ils attaquèrent la province Narbonnoise, dont les Romains étoient en possession et le reste des Gaules; ils

CHAP. IX.

113.

Ils pénètrent dans la Gaule, et la ravagent.

(1) Les Ambrons habitoient aux environs de Soleure, les Tigurins dans le canton de Zurich, et les Tugéens auprès de Zug. — Les Ambrons, suivant Sextus Pompeïus Festus (*de verborum significat.* l. 1.), étoient une nation gauloise, qui fut chassée de ses demeures par une inondation subite de la mer. Florus (l. 3. c. 3.) dit la même chose des Cimbres. Strabon (l. 7.) réfute l'opinion soutenue par Festus: cette opinion n'est effectivement pas admissible pour les Ambrons qui habitoient en Helvétie, et par conséquent fort loin de la mer.

(2) *Vid.* Strab. l. 7.

CHAP. IX.

Au 113 avant J. C.

désolèrent cette malheureuse contrée de la manière la plus affreuse, et laissèrent partout des traces de sang sur leurs pas.

Ils réduisent les Gaulois au désespoir.

Les Belges (1) arrêtèrent seuls et repoussèrent ce torrent loin de leurs frontières; les autres peuples gaulois, et les Arverniens surtout (peuple de l'Auvergne) furent victimes de sa fureur: assiégés dans leurs villes, et pressés par la famine, ils n'évitèrent de tomber au pouvoir de leurs ennemis, qu'en faisant périr leurs propres femmes, leurs enfans, leurs vieillards, et en se nourrissant de chair humaine (2). Ce trait, mieux qu'aucun autre, peint le désespoir auquel ils étoient réduits, et la honte qu'ils attachoient à l'esclavage (3).

Leurs victoires sur les Romains.

Il seroit trop long d'entrer dans tous les détails de l'expédition des Cimbres. Pendant onze ans entiers ils parcoururent et

(1) *Vid.* Strab. l. 4. -- Cæs. de bell. gallic. l. 2. c. 4.

(2) *Vid.* Cæs. de bell. gallico, l. 7. c. 77.

(3) Le Comte du Buat (hist. ancienne des peuples de l'Europe l. 4. c. 4.) admet dans l'armée des Cimbres et des Teutons un grand nombre de Gaulois, établis au Nord de la Thrace; nous ne nous arrêterons pas à réfuter ses opinions sur ce sujet, parce qu'elles sont plutôt un rêve de son imagination, que fondées sur le témoignage des auteurs contemporains.

ravagèrent

ravagèrent la Gaule ; on sait qu'ils demandèrent des terres au Sénat, lui promettant, à ce prix, de cesser leurs ravages, lui offrant même leur alliance et le secours de leurs armes ; on sait encore comment, après avoir éprouvé un refus, ils défirent successivement les Consuls M. Silanus et Scaurus (1), et devinrent plus insolens qu'auparavant.

CHAP. IX.

109 et 108.

Le Consul Cassius marcha contre les peuples d'Helvétie qui s'étoient joints aux Cimbres (2) ; il fut enveloppé sur les frontières des Allobroges par les Tigurins et les Tugéens ; il périt dans la mêlée, et son armée n'échappa à une entière destruction que par un traité honteux ; elle abandonna la moitié de ses bagages, passa sous le joug, et donna des otages aux vainqueurs.

107.

---

(1) La défaite du Consul Scaurus, dont Velléïus Paterculus seul fait mention, est douteuse ; elle a peut-être été confondue avec celle qu'éprouva le même Scaurus, trois ans après, lorsqu'il étoit lieutenant de Mallius.

(2) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 65. — Cæs. de bell. gallic. l. 1. c. 7 et c. 12. — Appian. de bell. gallic. — Oros. l. 5. c. 15.

CHAP. IX.

An 107 avant J. C.

Ils entraînent dans leur parti quelques peuples gaulois.

Il est vraisemblable que les Cimbres entraînèrent divers peuples de la Gaule dans leur parti, soit en les menaçant, soit en les exhortant par l'espérance d'un riche butin et par le spectacle de celui qu'ils avoient déjà fait; sans cela comment auroient-ils pu se maintenir si long-tems au milieu d'un pays ennemi ? Les habitans de

106.

Toulouse prirent les armes, surprirent et mirent aux fers une garnison romaine qu'ils avoient dans leur ville (1); ce fut alors qu'ils attirèrent contr'eux les armes de Cépion, et qu'ils eurent la douleur de voir piller leur ville, l'une des plus opulentes des Gaules (2). Cépion s'appropria la plus grande partie des sommes qu'il y trouva; le bruit courut même qu'il avoit aposté des gens pour piller le trésor qu'on transportoit à Marseille, et pour massacrer l'escorte qui l'accompagnoit. Il fut puni de son avarice et du sacrilège qu'il avoit commis; sa vie ne fut plus dès lors qu'un tissu de malheurs; il périt enfin misérablement.

---

(1) *Vid.* Dio. Cass. excerpt. ab. Henrico Valesio. — Oros. l. 5. c. 15. — Aulu-Gell. l. 3. c. 9.

(2) *Voy.* Page 236.

Chap. IX.

An 105 avant J. C.

Défaite de Mallius et de Cépion auprès du Rhône.

Lorsque son Consulat fut achevé, le Sénat ne lui retira point entièrement le commandement des troupes de la Gaule; mais, par une fatale imprévoyance, il se contenta de lui donner pour collègue le Consul Cn. Mallius, homme sans talens, sans mérite, sans vertus, et souverainement méprisé pour ses débauches. La mésintelligence se mit bientôt entre ces deux Généraux (1), et ils n'agirent point de concert dans leurs opérations. Cépion étoit téméraire, arrogant, et méprisoit son collègue; Mallius étoit digne de mépris, à la vérité, mais sa place lui donnoit droit à des égards qu'il réclama vainement. Pendant qu'ils étoient occupés de leurs différens, M. Aurélius Scaurus, lieutenant de Mallius, et lui-même homme consulaire, qui, trois ans auparavant, avoit été battu par les Cimbres, reçut un second échec, et demeura prisonnier; alors les deux Généraux romains rapprochèrent leurs armées que jusqu'alors ils avoient tenues éloignées;

(1) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 67. - Vell. Patercul. l. 2. c. 12. — Flor. l. 3. c. 3. — Eutrop. l. 5. — Sallust. in bell. jugurthino. — Oros. l. 5. c. 16.

CHAP. IX. An 105 avant J. C. mais leurs dissensions personnelles, loin de s'éteindre, s'accrurent au contraire ; ils rejetèrent des propositions de paix, et s'établirent dans deux camps séparés. Victimes de leur mésintelligence, ils éprouvèrent une horrible défaite auprès du Rhône ; quatre-vingt mille Romains et quarante mille de leurs esclaves furent taillés en pièces : on prétend qu'il n'échappa que dix hommes de leurs deux armées. Les vainqueurs pillèrent les camps dont ils s'étoient emparés, et laissèrent des traces durables de leur fureur. Fidèles à l'exécution d'un vœu qu'ils avoient fait avant le combat, ils détruisirent tout leur butin, jetèrent dans le Rhône l'or et l'argent qui tomba en leur pouvoir, brisèrent les cuirasses, dispersèrent çà et là les brides des chevaux, noyèrent les chevaux eux-mêmes, et pendirent les prisonniers à des arbres. Un jeune homme, nommé Boïorix, mit à mort M. Aurélius Scaurus, parce qu'il conseilloit aux barbares de ne pas marcher sur Rome.

104. Après cette bataille, les Cimbres ravagèrent tout le pays qui s'étend entre le Rhône et les Pyrénées, et se jetèrent

enfin sur l'Espagne, d'où ils furent repoussés par les Celtibères. Les Romains, plongés dans la consternation, ne savoient d'abord quel Général opposer à ces brigands ; ils eurent enfin recours au Consul Marius (1). CHAP. IX. An 104 avant J. C.

Depuis cette nomination la scène des événemens changea de face; Marius rassura son armée, et prit de sages précautions contre les ennemis ; il défit d'abord les Ambrons et les Teutons auprès d'Aix, dans la Gaule-Narbonnoise, et fit leur Roi Teutobochus prisonnier ; c'étoit une espèce de géant, dont la taille énorme fit dans la suite l'ornement du triomphe de Marius. Velléïus Paterculus assure qu'en deux jours cent cinquante mille Teutons furent taillés en pièces ; Tite-Live parle de deux cent mille hommes tués dans cette occasion, et de quatre-vingt-dix mille prisonniers ; Orose est, à peu de chose près, conforme à Tite-Live ; Plutarque ne parle que de cent 102. Bataille d'Aix, gagnée par Marius.

---

(1) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 68. — Vell. Patercul. l. 2. c. 12. — Flor. l. 3. c. 3. — Plutarch. in vitâ Marii. — Sext. Aurel. Victor. de viris illustrib. c. 67. Frontin. stratagemat. l. 2. c. 4. — Oros. l. 5. c. 16.

CHAP. IX.
An 102 avant J. C.

mille hommes pris ou tués; mais tous sont d'accord à représenter la nation des Teutons et des Ambrons comme détruite par cette victoire. Pour faire juger combien le massacre fut considérable, il suffiroit de dire que le terrein où s'étoit livré le combat, fut tellement engraissé par les cadavres, qu'il devint extrêmement fertile l'année suivante, et qu'on y fit des récoltes d'une abondance remarquable (1). On voit encore dans le Département des Bouches-du-Rhône, sur le chemin qui est entre les villages de Pourrières et de Trets, près de la petite rivière de l'Arc, un reste de pyramide que les Romains y élevèrent en mémoire de leur victoire (2).

Trait de courage, des femmes des Ambrons.

Les femmes des Ambrons donnèrent dans le combat un exemple de courage et de férocité qui mérite d'être rapporté (3). Lorsque les Romains victorieux eurent poursuivi les ennemis jusqu'à leurs chariots, ils y trouvèrent ces femmes qui poussoient des cris horribles. Plus courageuses que

---

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Marii.

(2) *Voy.* Moreri, Dictionnaire, à l'art. *Cimbres.*

(3) *Vid.* Plutarch. in vitâ Marii.

leurs maris, elles s'étoient armées d'épées et de haches, et résistoient également aux fuyards et aux Romains qui les poursuivoient; elles se mêloient parmi les combattans, arrachoient les boucliers des Romains, et ne craignoient pas même de saisir le tranchant de leurs épées avec les mains nues. Plutarque dit que, conservant jusqu'à la mort la rage qui les animoit, elles se laissoient percer et hacher en pièces, plutôt que de lâcher prise.

CHAP. IX.

An 102 avant J. C.

L'année suivante (1), Marius eut un succès tout aussi complet sur les Cimbres, dans les champs Raudiens, auprès de Verceil en Italie; il leur tua soixante mille hommes, et les extermina jusqu'au dernier. Les foibles restes des barbares qui avoient pénétré dans l'Empire, se dissipèrent après cette défaite. Les Tigurins (2), qui s'étoient avancés dans les montagnes de la Noricie (Haute-Autriche et Bavière), furent mis en fuite et obligés de rentrer dans leurs foyers.

101. Seconde victoire de Marius.

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Marii. -- Flor. l. 3. c. 3. — Sext. Aurel. Victor. de viris illustrib. c. 67.

(2) *Vid.* Flor. l. 3. c. 3.

CHAP. IX.

An 101 avant J. C.

État de la Gaule après la guerre des Cimbres.

Tel fut le résultat de l'expédition formidable des Cimbres. La Gaule, après onze ans de ravages, se trouva ruinée et affoiblie. Elle avoit besoin d'un long espace de tems pour réparer ses pertes; les Romains, d'un autre côté, occupés en Asie et en Espagne, affoiblis par des guerres civiles dans le cœur de l'Italie, furent contraints de négliger pour le moment leurs projets d'envahissemens ultérieurs dans la Gaule; elle resta tranquille pendant plus de quarante années; du moins, les historiens ne font-ils mention que d'un petit nombre de faits militaires qui la concernent pendant tout ce tems.

90. Les Salluviens (1) se révoltèrent douze ans après la défaite des Ambrons près d'Aix; il furent vaincus par le Général romain
76. Cécilius. Dans la suite, Pompée (2) commanda pendant quelque tems dans la Gaule; il chassa des Pyrénées un grand nombre de brigands qui y exerçoient toutes sortes

---

(1) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 73.

(2) *Vid.* Cicero. pro Pompeïo et lege maniliâ. — Plutarch. in vitâ Pompeïi. — Hieronym. advers. Vigilantium.

de déprédations, et il les rassembla tous dans une ville qui prit, à cette occasion, le nom de *Convenæ* (Saint-Bertrand), du mot latin *convenire* se rassembler; il subjugua aussi divers peuples de la Gaule-Narbonnoise. CHAP. IX. An 76 avant J. C.

Nous ne devons pas passer sous silence les révoltes des gladiateurs et des esclaves en Italie (1); révoltes qui causèrent tant d'inquiétudes aux Romains. Il y avoit parmi ces esclaves un grand nombre de Gaulois; sur leurs trois chefs Crixus, Enomaüs et Spartacus, les deux premiers étoient de cette nation; ils s'emparèrent du mont Vésuve; ils emportèrent d'assaut le camp du Préteur Clodius qui se disposoit à les attaquer; ils le mirent lui-même en fuite, et ravagèrent tout le pays des environs. Leurs forces s'accrurent en peu de tems, au point qu'ils formèrent des corps d'armée de trente mille hommes; il fallut trois ans, des armées consulaires, et les talens de Crassus pour les réduire. 73, 72 et 71. Révolte des esclaves en Italie.

(1) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 97. — Plutarch. in vitâ Crassi. — Frontini stratagemat. l. 2. c. 4. — Oros. l. 5. c. 24.

CHAP. IX. An 63 avant J. C. Les Allobroges (1) prirent quelque part à la conjuration de Catilina, mais ils furent découverts à tems par Cicéron, et leurs mouvemens furent étouffés avant d'avoir produit de fâcheux effets pour la Républi-
61. que Romaine. Quelque tems après (2) ils se révoltèrent, soutinrent différentes guerres contre les Généraux romains, et furent enfin soumis par Cn. Pontinus.

---

(1) *Vid.* Sallust. in bello catilinario. — Cicero. in oration. 3. in Catilinam. — Plutarch. in Cicerone. — Dio. Cass. l. 37. — Appian. de bell. civilib. l. 2. — Flor. l. 4. c. 1.

(2) *Vid.* Epitom. Tit. Liv. l. 103. — Cicer. in oration. de provinc. consularib. — Dio. Cass. l. 37.

CHAPITRE DIXIÈME.

Guerres de César dans les Gaules, jusqu'à l'entière soumission de ce pays.

Le sujet des guerres de César dans les Gaules a été traité dans tous ses détails par un grand nombre d'écrivains modernes (1); il est plus connu qu'aucun autre de ceux qui concernent les anciens Gaulois; nous nous contenterons donc d'en tracer ici une esquisse abrégée. Chap. X.

Motifs de César, en commençant la guerre.

Lorsque César commença à devenir le rival de Pompée (2), et à prétendre au souverain pouvoir, la Gaule, à cause de la

(1) *Voyez* entr'autres Rollin, histoire romaine, l. 40 et suiv. Il règne un ordre et une clarté admirables dans les récits de cet historien; sa modestie pourroit servir de modèle à plus d'un écrivain. En commençant à parler des guerres de César contre les Gaulois (l. 40. § 1.), il paroît effrayé d'une entreprise si considérable; il dit que la plume est prête à lui tomber des mains, et il semble croire que des exploits militaires si grands ne peuvent pas être décrits par un homme qui n'est pas consommé lui-même dans l'art de la guerre.

(2) *Vid.* Sueton. in Cæsare, c. 54. -- Tacit. annal. l. 11. c. 23.

CHAP. X. fertilité de son sol, du nombre de ses habitans, de la réputation qu'elle avoit de posséder de grandes richesses, lui parut le pays le plus propre à remplir ses projets ambitieux. Il manquoit de trésors suffisans pour acheter l'Empire, et il en devoit trouver là de considérables; il falloit d'ailleurs qu'il endurcît ses soldats, pour les rendre capables de soutenir une guerre civile, et surtout qu'il acquît de la gloire, afin de paroître digne du rang suprême qu'il briguoit. La Gaule, sous ce rapport, lui offroit de quoi remplir toutes ses vues : en effet, la réputation de la valeur gauloise subsistoit encore, quoique cette nation eût réel-
59. lement peu à peu dégénéré; il employa donc tout son crédit pour se faire donner le commandement de cette Province, et il l'obtint pour cinq années.

61. Mouvemens des Helvétiens

Deux ans auparavant (1), il y avoit eu quelques mouvemens dans l'Helvétie. Un chef, nommé Orgétorix, en avoit été l'occasion; cet homme ambitieux avoit persuadé à ses concitoyens qu'étant nombreux

---

(1) *Vid.* Cæs. de bell. gallico l. 1. c. 2 — 5. — Oros. l. 6. c. 7.

et guerriers, il leur seroit facile de s'emparer de toute la Gaule; en conséquence, il les avoit engagés à abandonner leur patrie, et à se préparer pour une expédition lointaine; il espéroit d'acquérir par ce moyen beaucoup de gloire, et de parvenir à la royauté; ses projets furent écoutés favorablement; il fut arrêté qu'on les mettroit à exécution dans trois années, et que dans l'intervalle on feroit tous les préparatifs nécessaires en armes, en chevaux, en chars, en provisions. Orgétorix fut envoyé en députation auprès des nations gauloises voisines, pour s'assurer de leurs dispositions, et faire alliance avec elles; il se lia étroitement avec deux chefs, l'un du pays des Séquaniens, et l'autre de celui des Eduens, trama avec eux une espèce de conspiration contre la liberté de leurs concitoyens, leur promit des secours pour les faire parvenir au premier rang dans leur pays, et exigea à son tour qu'ils le favorisassent dans ses projets de royauté.

CHAP. X.

An 61 avant J. C.

Projets et mort d'Orgétorix.

Ces plans paroissoient bien concertés et enveloppés du secret; cependant, ils furent découverts. Les Helvétiens, jaloux de leur indépendance, et honteux d'avoir été trom-

CHAP. X.
An 61 avant J. C.

pés arrêtèrent Orgétorix, et lui intentèrent un procès : ils l'auroient condamné, suivant leurs lois, à être brûlé vif, et auroient exécuté cette sentence, si, le jour même du jugement, Orgétorix n'avoit pas été secouru par ses parens, ses amis et ses cliens au nombre de dix mille, qui l'enlevèrent de force, et le dérobèrent au supplice qui l'attendoit. Le peuple alors prit les armes pour maintenir ses droits, et se ressaisir de sa victime; la guerre alloit commencer entre les deux partis au moment où Orgétorix mourut. On ne sut pas d'une manière certaine quelle étoit la cause de sa mort, mais le bruit courut généralement qu'il s'étoit tué lui-même, sans doute afin d'éviter une défaite qui ne paroissoit pas douteuse.

Malgré cet incident, les Helvétiens ne renoncèrent point à l'expédition qu'Orgé-
58. Les Helvétiens quittent leur patrie.
torix leur avoit conseillée; à la fin des trois ans, fixés pour leur départ, ils s'ébranlèrent, abandonnèrent les montagnes qui les avoient vu naître, et se mirent en route; ils brûlèrent leurs habitations qui consistoient en douze bourgs et quatre cents villages, et mirent aussi le feu à toutes leurs provisions,

An 58 avant J. C.

excepté à celles qu'ils devoient emporter; ils vouloient, en s'ôtant tout moyen de retour, faire taire les regrets, et donner plus de ressort à leur courage naturel. Ensuite ils s'avancèrent vers la province Narbonnoise, comme avoient fait autrefois leurs ancêtres, lors de l'expédition des Cimbres et des Teutons; ils ne leur cédoient point en courage, et ils étoient au nombre de près de trois cent mille (1), parmi lesquels on comptoit environ cent mille hommes armés; ils avoient avec eux quelques alliés, et entr'autres un corps de Boïens qui étoient établis dans leur voisinage en Germanie.

César les repousse du pays des Allobroges.

Leur première tentative fut dirigée sur le pays des Allobroges (2); mais César les avoit prévenus; il étoit arrivé en hâte à Genève, et avoit fait couper le pont du Rhône; il avoit ensuite fait construire un mur

(1) Les auteurs anciens ne sont pas parfaitement d'accord sur le nombre des Helvétiens; nous avons pris un milieu entre les différentes opinions.

(2) Les auteurs consultés sur cette guerre, sont: Cæs. de bello gallico. l. 1. — Plut. in vitâ Cæsaris. — Epitom. Tit. Liv. l. 103. — Flor. l. 3. c. 10. — Eutrop. l. 6. — Dio. Cass. l. 38. — Oros. l. 6. c. 7. — Mallet. Histoire des Suisses, t. 1.

CHAP. X.
An 58 avant J. C.

de dix-neuf mille pas de longueur, haut de seize pieds, garni d'un fossé pour joindre le lac Léman avec le Jura, et pour servir ainsi de barrière entre l'Helvétie et le pays des Allobroges (1). Les Helvétiens, arrêtés par ces précautions, firent de vains efforts pour pénétrer, de ce côté, dans la Gaule-Narbonnoise; obligés de retourner sur leurs pas, ils s'avancèrent plus au Nord, et trouvèrent enfin au travers du Jura l'issue qu'ils cherchoient avec tant de constance.

Et les bat au passage de la Saône.

Précédés par le bruit de leur nombre, par la réputation de leur valeur, ils traversèrent le pays des Séquaniens (Franche-Comté), et pénétrèrent jusqu'aux frontières de celui des Eduens (Autunois). César, qui avoit fait une marche forcée pour les atteindre, les rencontra au passage de la Saône; il attaqua les Tigurins (Zurichois) qui étoient restés les derniers à passer cette rivière, et qui formoient à peu près le quart de l'armée; il fondit sur eux avant qu'ils fussent préparés au combat, en tailla en pièces un

(1) On voit encore à quatre ou cinq lieues au Nord de Genève, au-dessus des villes de Nyon et de Rolle, des restes de ce retranchement, construit par César.

grand

grand nombre, et força les autres à fuir et à se cacher dans les forêts du voisinage; il vengea ainsi la honte de la défaite qu'ils avoient fait éprouver, quarante-neuf ans auparavant, au Consul Cassius (1).

CHAP. X.

An 58 avant J. C.

César bat une seconde fois les Helvétiens.

Peu de tems après, César livra au reste des Helvétiens un combat qui fut long et opiniâtre; le choc le plus terrible eut lieu vers leurs chariots et vers leurs retranchemens où ils furent repoussés; là, non-seulement les hommes, mais les femmes et les enfans se présentèrent devant l'armée de César; ils se laissèrent tailler en pièces plutôt que de reculer. Le combat dura jusqu'au milieu de la nuit, et fut extrêmement meurtrier de part et d'autre; mais enfin la victoire resta à César. Il força cent dix mille hommes environ, tant des Helvétiens que de leurs alliés, qui n'avoient pas péri dans le combat (2), à retourner dans leur pays natal

(1) Plutarque attribue l'honneur de cette victoire à Labiénus, lieutenant de César.

(2) Strabon dit qu'il n'échappa dans ce combat aux armes romaines que huit mille hommes. Plutarque en compte cent mille, et César cent trente mille. Ce dernier auteur dit qu'il fit faire un recensement de tous ceux qui retournèrent dans leur patrie, et qu'il s'en trouva cent trente mille.

CHAP. X. An 58 avant J. C.

qu'ils avoient abandonné, et dans les villes qu'ils avoient incendiées. Le motif qui le dirigea dans cette occasion, et qui l'empêcha d'exterminer les restes des vaincus, fut la crainte de voir les Germains traverser le Rhin, et s'emparer de l'Helvétie, s'ils la trouvoient déserte; il ne vouloit pas laisser sans défense une partie de la Gaule, si importante à cause de sa proximité des provinces romaines.

Quant aux Boïens qui faisoient partie de l'armée helvétique, ils restèrent dans l'intérieur de la Gaule, sur la demande des Eduens qui, charmés de leur courage, et voulant se les associer pour toujours, sollicitèrent César de ne point les renvoyer, et leur accordèrent des terres à cultiver, ainsi que les droits de cité dont ils jouissoient eux-mêmes.

Politique de César.

Cette première victoire de César fut le prélude de toutes les autres; il étoit parvenu à rendre son nom redoutable, et à se faire précéder par la terreur; ainsi, il avoit déjà à moitié vaincu les ennemis qu'il attaquoit. D'ailleurs, les Gaulois partagés en un grand nombre de peuples qui avoient chacun leur administration distincte, éprou-

voient le tourment d'une rivalité fatale, qui leur faisoit souvent perdre de vue le bien général. César fit servir à ses intérêts la jalousie qui les animoit les uns contre les autres; il prit le parti des peuples les plus foibles; fort de leur secours, il donna la loi aux plus puissans, et se rendit l'arbitre de tous leurs différens; les Eduens, depuis long-tems attachés aux Romains, devinrent ses alliés; il embrassa hautement leur cause contre les Séquaniens et les Arverniens qui leur disputoient la prééminence dans l'administration générale de la Gaule; par ce moyen il trompa ses ennemis; sous le masque du désintéressement, il empêcha une réunion générale de forces, auxquelles il n'auroit pas probablement pu résister. CHAP. X. An 58 avant J. C.

César réussit aussi à se concilier un grand nombre de Gaulois, en prenant leur parti contre les Germains, qui, sous prétexte de secourir les Séquaniens contre les Eduens, avoient pénétré dans la Gaule. Ces peuples avoient réussi à inspirer une grande terreur par leur courage et par leur cruauté : non contens des premières conquêtes qu'ils avoient faites dans les environs du Rhin, et jusques dans le pays des Séquaniens eux- Irruption des Germains dans la Gaule.

CHAP. X. An 58 avant J. C.

mêmes, quoique leurs alliés, ils sembloient vouloir envahir la Gaule entière, et y former des établissemens durables. César reçut favorablement une députation que les Gaulois lui envoyèrent pour lui exposer l'état lamentable où ils se trouvoient, et pour lui demander du secours ; il fit faire des représentations au chef des Germains, nommé Arioviste, qu'il invita à se retirer. N'ayant pu réussir dans cette négociation, il marcha contre lui avec son armée, sans s'inquiéter de ce qu'il avoit été déclaré allié des Romains (1).

Ils sont battus par César.

César, dans les premiers momens, eut à surmonter l'effroi de ses troupes qui n'osoient combattre un peuple aussi redoutable que les Germains; mais bientôt, leur faisant honte de leurs craintes, il attaqua Arioviste, le battit et le força à repasser précipitamment le Rhin avec un petit nombre des siens : quatre-vingt mille Germains périrent dans cette occasion, au rapport de quelques historiens. César laissa son armée hiverner dans le pays des Séquaniens.

(1) *Vid.* Cæs. de bell. gallico, l. 1. c. 30 et seq. Dio. Cass. l. 38. — Epitom. Tit. Liv. l. 104. — Plut. in vitâ Cæsaris. — Flor. l. 3. c. 10. — Oros. l. 6. c. 7.

Chap. X.

An 57 avant J. C.

Guerre contre les Belges.

Les Belges attirèrent ensuite les armes romaines (1); ces peuples, qui occupoient une immense Province, étoient à la fois les plus sauvages et les plus guerriers des Gaulois; le commerce et le luxe de l'Italie n'avoient point amolli leurs âmes; ils écartoient, au contraire, loin de chez eux, les commodités de la vie, inventées ou adoptées par les Romains; les guerres continuelles qu'ils soutenoient contre les Germains, entretenoient leur courage; d'ailleurs, lorsqu'ils ne se croyoient pas assez forts, pour lutter contre leurs ennemis, ils pouvoient se retirer avec leurs familles dans les retraites presqu'inaccessibles de leurs forêts; là, en attachant ensemble les branches des buissons, en plaçant çà et là quelques pieux en terre, ils se formoient une espèce de retranchement, et fermoient presqu'absolument les passages. Quelques îles situées au milieu de leurs marais, leur

(1) *Voyez* sur cette campagne. Cæs. de bell. gallico, l. 1. c. 1. et l. 2. — Strab. l. 4. — Epitom. Tit. Liv. l. 104. — Plutarch. in vitâ Cæsaris. — Flor. l. 3. c. 10. — Dio. Cass. l. 39. — Oros. l. 6. c. 7. — Ammian. Marcellin. l. 15. c. 11.

CHAP. X.

An 57 avant J. C.

fournissoient aussi, dans les tems pluvieux, un asile assuré. Lorsqu'ils eurent appris l'approche de l'armée romaine, ils s'armèrent, réunirent des corps considérables de combattans, et s'avancèrent sur les terres de ceux des Gaulois qui étoient alliés des Romains.

César avoit marché contre les Belges avec une incroyable rapidité; il traversa la rivière d'Aisne, et les surprit comme ils se préparoient à attaquer le camp de Q. Titurius, son lieutenant; il les battit, les mit en fuite, et en fit tant périr, que, suivant le récit de Plutarque, leurs cadavres suffisoient pour combler des marais et des passages de grands fleuves. Les peuples voisins de l'Océan, effrayés de cette défaite, se soumirent sans combat; ainsi les Suessioniens, les Bellovaques, les Véromanduens, les Atrebates, les Ambianiens, se rendirent à César. Les Nerviens, au contraire, qui habitoient d'immenses forêts (aux environs de Cambrai), se crurent assez forts pour résister; ils cachèrent dans ces forêts leurs familles et leur argent; au nombre de soixante mille ils attaquèrent à l'improviste le camp de César, battirent sa cavalerie, en-

veloppèrent une de ses légions, et en massacrèrent tous les Centurions. Si César presque seul d'abord, et ensuite la dixième légion, qui étoit la plus redoutable de toutes, ne s'étoient précipités au milieu du danger, c'en étoit fait des Romains, ils auroient tous été exterminés. Les Nerviens se virent arracher la victoire au moment où ils alloient en jouir; ils furent dissipés et taillés en pièces; il ne s'en échappa que cinq cents qui n'eussent pas été blessés; sur quatre à six cents chefs il n'en demeura que trois en vie.

CHAP. X.

An 57 avant J. C.

Pendant le même tems, P. Crassus, lieutenant de César, soumit les Vénètes, les Unelliens, les Osismiens, les Curiosolites, et les autres peuples qui habitoient les côtes maritimes de la Gaule à l'Occident. Il seroit trop long d'entrer dans les détails de ces guerres. César, qui les a tracés lui-même, et qui décrit savamment le mouvement de ses armées, présente au lecteur le tableau continuel du courage et de l'inexpérience des Gaulois luttant contre la discipline romaine et contre son propre génie. Vous croyez voir un taureau vigoureux combattre au milieu de l'arène contre un gladiateur habile et avantageusement armé; le tau-

Défaites de divers peuples de la Gaule.

Chap. X. An 57 avant J. C. reau déploie toute sa force et menace quelquefois la vie de son antagoniste; mais il ne sait pas ménager ses ressources, et cède enfin, fatigué de ses longs efforts.

Le Sénat romain, en l'honneur des victoires de César, ordonna des supplications et des actions de grâces qui dureroient quinze jours. Jamais jusqu'alors on n'avoit consacré un espace de tems aussi long à de pareils actes de religion. Les dangers de cette guerre et la faveur dont jouissoit César, lui valurent cette honorable distinction.

56. L'année suivante (1), César battit sur mer les Vénètes (peuple de Vannes en Bretagne); qui s'étoient révoltés et qu'il n'avoit pu réduire sur terre; ses lieutenans soumirent différentes Provinces; Servius Galba battit une partie des nations qui sont entre les Alpes et le Rhône, en particulier les Séduniens, et les Véragres (Valaisans). Q. Titurius défit les Unelliens, et P. Crassus fit avec succès la guerre contre plusieurs peuples de l'Aquitaine. Les Ména-

(1) *Vid.* Cæs. de bell. gallic. l. 3. — Flor. l. 3, c. 10. — Dio. Cass. l. 39. — Oros. l. 6. c. 8.

piens et les Moriniens, qui habitoient le Nord de la Gaule, sentirent aussi la force des armes romaines, et virent brûler leurs possessions par César; cependant, protégés par leur position, trouvant des abris sûrs dans leurs vastes et épaisses forêts, ils évitèrent le sort de leurs voisins, et conservèrent pour le moment leur indépendance.

Chap. X.

An 56 avant J. C.

55.

César chasse de la Gaule divers peuples germains.

Ces mêmes nations (1) reçurent, l'année suivante, un service signalé de César, et durent leur délivrance à ses secours; il repoussa de leur pays les Usipètes et les Tenchtères, peuples germains, qui s'en étoient emparés après avoir été chassés de leurs propres domiciles par les Suèves. Il entama dabord une négociation avec ces peuples; mais s'étant aperçu qu'ils n'étoient pas de bonne foi, il les attaqua, força leur camp, les battit, et les poursuivit jusqu'au-delà du Rhin, chez les Sicambres. Il faut se rappeler ici (2) que le tems n'existoit

(1) *Vid.* Cæs. de bell. gallic. l. 4. — Dio. Cass. l. 39. — M. de la Ravalière a fait des recherches sur le lieu où César défit les Tenchtères et les Usipètes, et sur celui où il traversa le Rhin. *Voy.* Mémoir. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 18, pag. 212.

(2) *Vid.* Cæs. de bell. gallic. l. 6, c. 24.

CHAP. X. An 55 avant J. C. plus, où les Gaulois surpassoient en valeur tous leurs voisins, et où n'ayant rien à craindre dans leurs propres foyers, ils alloient porter la terreur chez les Germains, et chez les autres nations sauvages de l'Europe. La scène avoit changé de face, et c'étoit eux, au contraire, qui ne pouvoient se garantir des incursions des Germains.

Les Gaulois paroissoient complétement soumis (1); aussi César, après avoir parcouru toutes leurs provinces, étant rassuré leurs projets, traversa la mer, et alla chercher de nouvelles conquêtes dans l'île de Bretagne.

54. Révolte d'Ambiorix. Massacre d'un corps de Romains. Pendant l'hiver suivant (2), César retourna en Italie, selon sa coutume. Au printems, il passa une seconde fois dans l'île de Bretagne, et ne laissa dans la Gaule qu'un petit nombre de troupes; il fut même ensuite obligé de les diviser et de les distribuer en plusieurs quartiers d'hiver, parce qu'une sécheresse avoit rendu la récolte des bleds peu abondante. Les

(1) *Vid.* Cæs. de bell. gallic. l. 4. ad finem.

(2) *Vid.* Cæs. de bell. gallic. l. 5. — Epitom. Tit. Liv. l. 106. — Plutarch. in vitâ Cæsaris. — Dio. Cass. l. 40. — Frontin. stratagemat. l. 3. c. 17. — Eutrop. l. 6.

Belges, profitant de ces circonstances, rallumèrent la guerre; les Eburons, peuple des environs de Liége, qui ne pouvoient supporter aucun joug, s'armèrent les premiers; Ambiorix à leur tête, tailla en pièces et détruisit jusqu'au dernier soldat un corps d'armée commandé par Cotta et Titurius, lieutenans de César (1); ensuite, les Nerviens s'étant joints à lui, il attaqua avec soixante mille hommes la légion dont Q. Cicéron, frère de l'orateur, étoit le chef. Les Romains ne résistèrent que foiblement à cette attaque; presque tous blessés et épuisés de fatigue, ils étoient sur le point de tomber au pouvoir de leurs ennemis, lorsque César, qui avoit fait une marche forcée, arriva à leur secours à la tête de sept mille hommes.

Chap. X.

An 54 avant J. C.

Ruse heureuse de César.

Les Gaulois, fiers de leur nombre, s'avancèrent pour accabler le renfort survenu à l'armée de Cicéron; mais ici, comme dans beaucoup d'autres occasions, leur pré-

---

(1) Lucain. (Pharsal. l. 1. v. 428.) parle ainsi de cet événement:

. . . . . *Nimiumque rebellis*
Nervius, et cæsi pollutus sanguine Cottæ.

« Le Nervien obstinément rebelle, souillé du sang de Cotta qu'il a massacré. »

CHAP. X. An 54 avant J C.

cipitation fut cause de leur ruine. César, qui ne se sentoit pas assez fort pour leur résister au premier moment, usa de ruse; il fit semblant de fuir, et se retira dans une position avantageuse, où il se fortifia dans un camp, donnant tous les signes extérieurs de la crainte; son stratagème réussit. Les Gaulois, tombant dans le piége, et croyant n'avoir rien à craindre, négligèrent toutes les précautions; ils attaquèrent imprudemment et sans ordre le camp des Romains; victimes de leur témérité, ils furent défaits et mis en fuite dans une sortie que César fit contr'eux.

Après avoir remporté cet avantage, César, jugeant qu'il falloit prendre de grandes précautions pour assurer ses conquêtes, se détermina à ne point quitter la Gaule, pendant l'hiver suivant; il parcourut les provinces, et appaisa les mouvemens partout où ils se manifestoient avec quelque force. Les Sénonois et les Tréviriens, qui se préparoient à la révolte, rentrèrent dans la tranquillité, et furent contraints à l'inaction par la mort du principal de leurs chefs, nommé Indutiomarus, qui fut tué dans un combat contre Labiénus.

L'année suivante (1), César prévit encore des révoltes, et augmenta le nombre de ses troupes; il battit les Tréviriens, qui s'étoient armés de nouveau contre lui, et porta une seconde fois ses armes victorieuses au-delà du Rhin, pour y punir les Germains d'avoir donné du secours aux Gaulois; il revint ensuite dans la Gaule, visita les provinces rebelles, et laissa de forts détachemens de troupes dans celles dont il se méfioit.

CHAP. X. An 53 avant J. C.

52. Nouvelle révolte des Gaulois.

Malgré ces précautions, on vit se développer chez les nations les plus puissantes de la Gaule les germes de la guerre la plus terrible qu'eût essuyée César (2). Les Gaulois résolurent de faire un dernier effort pour recouvrer leur liberté; plusieurs nations, surtout celles de la Province celtique, conspirèrent ensemble dans ce but; elles tinrent un conseil général, et là, après avoir déploré leur esclavage, elles prirent les armes; bientôt elles massacrèrent tous les Romains qui se trouvoient dans Orléans, se livrant ainsi à toute leur haine

(1) *Vid.* Cæs. de bell. gallic. l. 6.

(2) *Vid.* Cæs. de bell. gallico. l. 7. -- Vell. Patercul. l. 2. c. 47. — Plutarch. in vitâ Cæsaris. — Dio. Cass. l. 40. — Epitom. T. Livii l. 107 et 108. — Flor. l. 3. c. 10. — Eutrop. l. 6. — Oros. l. 6. c. 11.

CHAP. X.

An 52 avant J. C.

pour ce peuple, et voulant s'interdire tout espoir de réconciliation et de pardon, elles réunirent une jeunesse nombreuse, rassemblèrent de tous côtés des armes et de l'argent, s'emparèrent des positions et des villes les plus fortes. L'hiver exerçoit alors toutes ses rigueurs : les fleuves étoient gelés, les forêts et les chemins cachés sous des monceaux de neiges, les campagnes traversées par des torrens; la nature enfin sembloit conspirer en faveur des Gaulois, et ne laisser à César aucun moyen d'attaque.

Ils nomment Vercingétorix pour leur chef.

Plusieurs nations s'étoient révoltées, mais toutes ne jouissoient pas du même rang dans la confédération; les Carnutes et les Arverniens étoient à leur tête; ils choisirent pour chef un homme plein d'énergie et de courage, nommé Vercingétorix. Ce Général ne refusa point l'honneur qu'on lui décernoit : quoique son père eût été autrefois mis à mort par les Gaulois qui l'accusoient d'aspirer à la tyrannie, il bannit de son cœur tout esprit de vengeance, ne songeant qu'à servir sa patrie, et à acquérir de la gloire.

Succès des révoltés.

Il divisa ses troupes en plusieurs corps, les répandit de différens côtés, afin de sou-

lever, s'il étoit possible, toute la Gaule contre César; il s'empara de Gergovia (1), ville importante dans l'Auvergne, et il envoya un détachement pour soumettre l'Aquitaine. Luctérius, qui commandoit ce détachement, pénétra jusques dans la Gaule-Narbonnoise, et menaça les colonies romaines qui y étoient établies. Tout sembloit concourir aux succès des Gaulois, et l'Italie étoit menacée d'une irruption aussi terrible que celle des Cimbres: si la guerre entre Pompée et César eût été commencée alors, la Gaule auroit reconquis sans peine son ancienne indépendance.

CHAP. X.

An 52 avant J. C.

Pendant que Vercingétorix faisoit retentir au loin le cri de la guerre, César, informé de la révolte des Gaulois, avoit fait en hâte des préparatifs pour la soumettre; il marcha contr'eux avec sa rapidité accoutumée, malgré les rigueurs de l'hiver, et arriva assez à tems pour repousser Luctérius; il attaqua ensuite à l'improviste les Arverniens, et s'empara des bourgs de *Vellaunodunum* (Château-Landon), *Genabum*

Arrivée de César; il bat les Gaulois.

---

(1) Ville détruite à une lieue de Clermont.

CHAP. X. An 52 avant J. C.

(Orléans), et *Noviodunum* (Nouan). Habile à profiter de ces premières victoires, il ne laissa pas aux peuples de la Gaule le tems de respirer; il battit les uns, mit en fuite les autres, reprit les villes qui s'étoient révoltées, et sema partout la terreur. Les Gaulois, réduits au désespoir par ces revers, mirent eux-mêmes le feu à leurs villes et à leurs possessions, afin qu'elles ne tombassent pas au pouvoir des Romains. Bourges, qu'ils avoient crue assez forte pour soutenir un siége, fut prise d'assaut.

Tant de malheurs, au reste, n'abattirent point leur courage; ils ne cessèrent d'en donner des preuves, et développèrent une énergie dont on ne les auroit pas crus capables; disputant pied à pied le terrein, ils ne cédèrent qu'à la dernière extrémité. On en pourra juger par le trait suivant, qui a été conservé par César, et sur lequel il témoigne son admiration (1).

Trait de courage.

Pendant qu'il pressoit le siége de Bourges, un Gaulois, qui occupoit en avant de l'une des portes un poste important, mais extrêmement dangereux, fut blessé et tomba

(1) *Vid.* Cæs. de bell. gallico, l. 7. c. 25.

mort

CHAP. X.

An 52 avant J. C.

mort sur la place ; un autre Gaulois le remplaça sur-le-champ, et fut aussi tué ; un troisième et un quatrième leur succédèrent, et eurent le même sort : quoiqu'un tel spectacle dût éteindre le courage, ce poste ne resta point abandonné ; il se présenta toujours des Gaulois pour l'occuper jusqu'au moment où les Romains s'en furent emparés.

Siége de Gergovia. César est repoussé.

La fortune changea enfin de parti pendant quelque tems. Les Gaulois, plus heureux dans Gergovia en Auvergne, qu'ils ne l'avoient été dans Bourges, soutinrent un des siéges les plus terribles dont l'histoire ait conservé le souvenir ; ils étoient maîtres des hauteurs, d'où leur vue plongeoit sur le camp des ennemis : saisissant les momens les plus favorables pour les attaquer avec avantage, ils les repoussèrent enfin, et les obligèrent à se retirer avec une perte immense (1). Les Eduens, qui, jusqu'alors, avoient été alliés des Ro-

(1) Suétone (*in vitâ Cæsaris* c. 5.) compte cette défaite avec celle de l'armée de Titurius, comme les seuls revers que César ait éprouvés dans la Gaule, pendant tout le tems qu'il resta à en faire la conquête.

CHAP. X. An 52 avant J. C.

mains, abandonnèrent aussi leur parti, et attaquèrent leur armée, après s'être réunis aux autres révoltés; ils s'emparèrent de la ville de Nevers, dans laquelle la plupart des provisions, des trésors et des otages appartenans aux Romains étoient déposés; ils y mirent le feu pour en priver sans retour leurs ennemis. L'armée de César se retira au travers du pays des Lingons chez les Séquaniens; elle étoit dans une position fâcheuse, et devoit naturellement s'attendre aux plus grands malheurs; le génie de son chef la sauva, et lui fit bientôt reprendre l'ascendant qu'elle avoit auparavant.

Il défait de nouveau les Gaulois.

César arrêta pendant long-tems avec habileté les progrès des Gaulois; il fit venir en hâte des secours de la Germanie, et attendit son lieutenant Labiénus qui, après avoir battu quelques peuples des environs de la Seine, se joignit à lui. Il ne craignit plus alors l'attaque de Vercingétorix, et remporta sur lui une victoire importante dans le pays des Séquaniens (Franche-Comté). On connoît peu les détails de ce combat; cependant, l'on sait que le succès demeura incertain durant quelque tems, et que les

Romains furent même sur le point d'être battus. Les Arverniens, au rapport de Plutarque, montroient encore, deux siécles après, une épée qu'ils avoient suspendue dans un de leurs temples, et qu'ils disoient avoir prise à César dans le combat. César, dans un de ses voyages en Gaule, vit cette épée; comme ses amis témoignoient quelqu'indignation à cette vue, et vouloient qu'on l'enlevât, estimant qu'elle étoit un signe d'opprobre pour lui, il se mit à sourire; il défendit qu'on l'ôtât de sa place, disant qu'il la regardoit comme sacrée. En effet, dans une position aussi brillante que la sienne, il ne devoit pas craindre de voir ternir sa gloire par le souvenir d'un triomphe aussi léger de la part de ses ennemis.

CHAP. X.

An 52 avant J. C.

La plupart des Gaulois, qui avoient été battus, au nombre de cent soixante-dix mille, se retirèrent avec Vercingétorix dans la ville d'Alise (en Bourgogne) (1); cette ville, dont quelques auteurs, ainsi qu'on l'a vu, ont fait remonter l'antiquité jusqu'au tems d'Hercule, étoit leur der-

(1) Cette ville, suivant Diodore de Sicile (l. 4.), passoit pour la métropole de toute la Celtique.

CHAP. X.

An 52 avant J. C.

nier retranchement. La hauteur de ses murs, la force de sa position et la multitude de ses défenseurs sembloient la rendre inexpugnable.

Siége d'Alise.

César ne se laissa pas rebuter par les difficultés ; il mit le siége devant Alise, et soutint l'attaque de deux ou trois cents mille Gaulois qui venoient au secours de Vercingétorix. Resserré entre la ville et cette armée, il éleva un double mur autour de son camp, l'un du côté des assiégés, l'autre du côté des Gaulois nouvellement arrivés ; il sut, par ce moyen, empêcher leur jonction qui eût été extrêmement dangereuse pour lui, il les battit séparément. Alise, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine, fut obligée de se rendre. Ainsi, les derniers efforts des Gaulois furent sans effet, et ils subirent complétement le joug des Romains. On exalta la victoire de César au-dessus de tous les hauts faits connus jusqu'alors. « Les exploits de César auprès » d'Alise sont si grands, » dit Velléïus Paterculus (1), « qu'il est à peine d'un

(1) L. 2. c. 47.

» mortel d'avoir osé les entreprendre, et » qu'il n'appartient qu'à un Dieu de les » avoir achevés. »

CHAP. X.

An 52 avant J. C.

Vercingétorix se rend à César.

Vercingétorix n'avoit point été blessé, et il lui eût été facile de s'échapper par la fuite; mais il prit un autre parti (1). Ayant eu autrefois des liaisons avec César, il espéra d'éprouver sa clémence et sa générosité; il partit donc monté sur un superbe cheval, et revêtu de ses plus belles armes, pour se rendre auprès de lui, sans l'avoir fait prévenir auparavant. César étoit alors assis sur son tribunal; la vue de Vercingétorix le surprit et effraya même quelques-uns des spectateurs. En effet, ce chef des Gaulois étoit d'une taille très élevée, et offroit dans ses habits militaires l'aspect le plus majestueux. On fit silence, et lui, sans proférer un seul mot, descendant de cheval et jetant bas ses armes, se prosterna aux genoux de César, lui tendant les mains avec tous les gestes de la supplication. Ce spectacle émut la compassion de plusieurs des assistans qui comparoient la grandeur passée de Vercingétorix avec

(1) *Vid.* Dio. Cass. l. 40. — Plut. in vitâ Cæsaris.

CHAP. X.

An 52 avant J. C.

son état actuel; César, au contraire, jugeant que l'amitié qui les avoit unis autrefois, aggravoit le crime de sa rébellion, ou plutôt, craignant un rival si redoutable, étouffa toute pitié, et repoussant ses mains suppliantes, il ordonna qu'on le jetât dans les fers. Dans la suite (1), il le fit périr après l'avoir fait servir à son triomphe.

Traitement qu'il éprouve.

Suivant Florus (2), Vercingétorix ne garda pas un silence absolu lorsqu'il parut devant César; mais il lui dit : « Tu vois un » guerrier courageux qui devient ton cap- » tif; c'est toi qui l'as vaincu, toi le plus » vaillant des hommes. » Ce discours, au reste, ne l'empêcha pas d'être chargé de chaînes, et d'être réservé pour le triomphe du vainqueur. On admireroit davantage César, s'il eût usé de générosité envers un ennemi vaincu, aussi brave surtout et aussi digne d'égards que l'étoit Vercingétorix.

51. Suite et fin de la guerre.

César passa l'hiver à Bibracte (Autun) (2), pour achever la conquête des Gaules; il

(1) L'an 46 avant J. C.

(2) L. 3. c. 10.

(3) *Vid.* Hirt. Pansam, de bell. gallic. l. 8. — Dio. Cass. l. 40. — Diod. Sicul. l. 1.

soumit les Berruyens, mit en fuite les Carnutes, battit les Bellovaques, s'empara, après un siége opiniâtre, du bourg d'*Uxellodunum* (le Puech-d'Issoudun), et parcourut enfin en vainqueur toutes les provinces où il y avoit encore quelques mouvemens.

CHAP. X.

An 51 avant J. C.

Les historiens racontent (1) que, dans moins de dix années, il avoit combattu en bataille rangée trente fois contre les Gaulois; qu'il avoit soumis trois ou quatre cents de leurs peuples; qu'il avoit pris de force plus de huit cents de leurs villes, et livré en diverses fois des combats à trois millions d'hommes, dont il avoit taillé en pièces un million sur le champ de bataille, et fait prisonniers ou repoussé les autres. Quoiqu'on puisse taxer ce récit d'exagération, il n'en restera pas moins vrai qu'une des conquêtes les plus étonnantes dont nous parle l'histoire, est celle dont il s'agit ici.

Joie des Romains à cette occasion.

Les Romains s'en réjouirent comme de l'événement le plus glorieux pour leur République, et le plus satisfaisant pour leur

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ Cæsaris. -- Appian. de bell. civilib. l. 2.

CHAP. X. ambition. Ils n'avoient point oublié, suivant St. Jérôme (1), les anciens triomphes des Gaulois, leurs ravages sur toute la terre, leur victoire auprès du fleuve Allia, la prise de Rome par Brennus, enfin, la honte éternelle qui en étoit résultée pour le peuple romain, et qui, jusqu'alors, n'avoit pas été complétement effacée. « Pour enlever cette tache, dit St. Jérôme, » il falloit non-seulement soumettre la » Galatie où ces vainqueurs de l'Orient » s'étoient établis, mais encore le sol même » qui leur avoit donné naissance. »

An 51 avant J. C.

50. Conduite de César avec les Gaulois.

César, avant de rentrer en Italie, et de commencer contre Pompée la guerre civile qui devoit lui acquérir l'Empire du monde, prit toutes les précautions qui étoient en son pouvoir pour maintenir la tranquillité dans la Gaule, et s'assurer le fruit paisible de ses conquêtes. Il laissa quatre légions dans la Belgique, et quatre autres dans le pays des Eduens, parce qu'il regardoit les Belges et les Eduens comme les plus redoutables des Gaulois (2), les

(1) Epistol. 91 ad Ageruchiam.
(2) *Vid.* Hirt. Pansam, de bell. gallic. l. 8. c. 54.

premiers par leur courage, et les derniers par le crédit dont ils jouissoient : il pensoit, avec raison, qu'en s'assurant de l'obéissance de ces deux peuples, il seroit maître de tout le reste de la Gaule.

Chap. X.

An 50 avant J. C.

Il fit plus (1) ; il voulut gagner les cœurs des vaincus : c'est pourquoi il donna des titres honorifiques aux villes, il distribua des présens aux principaux chefs, il n'imposa aucune nouvelle taxe ; il rendit, pour ainsi dire, le sort de l'obéissance meilleur pour les Gaulois, que celui de la liberté. Ne vantons pas trop, au reste, la clémence et la générosité de César ; car, si nous étions entrés dans les détails de ses campagnes, nous aurions eu bien des traits de cruauté à raconter : le héros eût souvent été obligé de céder la place à l'homme violent, capable de tout sacrifier à ses intérêts. Les sommes qu'il retira de la Gaule étoient énormes ; elles lui servirent à entretenir de nombreuses armées, à acheter le suffrage de quelques-uns des principaux citoyens de Rome, en un mot, à asservir l'Empire.

---

(2) *Vid.* Hirt. Pansam, de bell. Gallic. l. 8. c. 49.

CHAP. X.

An 50 avant J. C.

Avantages qu'il retire de la conquête des Gaules.

César, en employant les moyens de la douceur, contint aisément en paix les Gaulois qui étoient fatigués de leurs nombreux revers; ils s'empressèrent même de marcher à son secours contre Pompée; ils fournirent de puissans renforts à ses armées; devenus terribles sous son commandement, ils contribuèrent efficacement à ses victoires et à tous ses succès.

Strabon (1), en comparant la rapidité de la conquête des Gaules avec le long espace de tems qui fut nécessaire pour soumettre complétement l'Espagne, pense que les Gaulois, en combattant tous ensemble par nombreux bataillons, hâtèrent leur ruine, tandis que les Espagnols, agissant plus prudemment, retardèrent la leur; ils traînèrent la guerre en longueur, et ne livrèrent que de petits combats, en se battant à la manière des brigands, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Réflexions sur cette conquête.

On pourroit s'étonner, au premier abord, que les Gaulois, qui avoient fait tant de conquêtes en Europe et en Asie, qui

(1) L. 4.

An 50 avant J. C.

s'étoient rendus redoutables par tant de victoires, et dont la valeur étoit célèbre dans tout le monde connu, aient laissé soumettre, en neuf années, la partie la plus considérable de leur pays. L'étonnement cessera cependant, si l'on réfléchit aux circonstances dans lesquelles se trouvoient alors les Gaulois et les Romains. Ces premiers, depuis quelques siècles, avoient été plus ou moins amollis par les commodités de la vie qu'on leur avoit apportées d'Italie, de Marseille, et ensuite de la Province Narbonnoise; ils s'étoient adonnés à l'agriculture, avoient négligé le métier des armes; d'ailleurs, ils étoient divisés en un nombre infini de petits Etats qui avoient des intérêts et des chefs différens. Les factions qui s'étoient élevées entr'eux, les rendoient rivaux les uns des autres: comme ils se faisoient continuellement la guerre pour se disputer la prééminence, il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il régnât de l'accord dans leurs délibérations et dans leurs mouvemens. Enfin, leur manière de combattre étoit extrêmement désavantageuse; ils manquoient de discipline, et de tactique; ils

CHAP. X. An 50 avant J. C.

se battoient sans ordre à la manière des peuples sauvages.

Les Romains, au contraire, étoient déjà maîtres d'une grande partie du monde; dirigés par un Gouvernement unique, conduits par des Généraux expérimentés, armés de la manière la plus convenable, ils savoient profiter des divisions de leurs ennemis (1), se servir avec art de tous leurs avantages. La balance n'étoit pas égale; malgré la supériorité de force individuelle et de courage qu'avoient les Gaulois, il falloit nécessairement qu'ils pliassent, et qu'ils subissent la loi. On voit, en lisant l'Histoire Romaine (2), que lorsqu'ils furent accoutumés à la tactique et à l'armure de leurs vainqueurs, ils les surpassèrent bientôt à la guerre, et que, sous les Empereurs, ils faisoient une des principales forces des armées romaines.

---

(1) On peut lire dans les stratagèmes de Frontin et dans ceux de Polyænus quelques-unes des ruses employées par César et par d'autres Généraux romains, pour vaincre les Gaulois.

(2) *Vid.* Cæs. de bell. civ. l. 1. c. 51. et de bell. african. c. 6. -- Tacit. annal. — Amm. Marcell. l. 19. c. 5 et 6. — Eutrope, etc.

Chap. X.

An 50 avant J. C.

Enfin, la conquête des Gaulois fut considérée comme une des plus brillantes et des plus merveilleuses qui eussent jamais été faites. « Les exploits militaires de César, » dit Plutarque (1), « surpassent » ceux des Fabius, des Scipion, des Métellus, des Sylla, des Marius, des deux » Lucullus, et même ceux de Pompée, » soit à cause de la rudesse du pays où il » a fait la guerre, soit à cause de la grandeur de la Province qu'il a soumise, » soit à cause de la multitude et du courage des ennemis qu'il a domptés, de la » férocité et de la cruauté de leurs mœurs » qu'il a adoucies, et de la clémence dont » il a usé envers les vaincus. »

Les peuples des Alpes n'ont pas été soumis par César.

En parlant des conquêtes de César dans les Gaules, et de la soumission des peuples qui y habitoient, il ne faut pas comprendre ceux des Alpes. Vivant dans des retraites inaccessibles, et protégés par leurs rochers, il leur étoit facile de se soustraire à la servitude. Leurs richesses, d'ailleurs, ne pouvoient séduire l'avarice des Romains; elles ne consistoient que dans leurs trou-

(1) In vitâ Cæsaris. — *Voy.* aussi Dio. Cass. l. 44.

CHAP. X. peaux et leurs pâturages. Le plus grand nombre d'entr'eux ne furent pas même attaqués par César; ce n'est que sous Auguste qu'ils subirent le joug des Romains (1). Quelques-uns conservèrent plus long-tems encore leur indépendance; les peuples des Alpes-Cottiennes, par exemple, ne furent soumis, et le pays qu'ils habitoient ne fut réduit en Province romaine que sous Néron, et après la mort d'un de leurs Rois nommé Cottius.

---

(1) *Vid.* Aurel. Viçtor. Epitom. in Nerone, c. 5. -- Dio. Cass. l. 54. -- Eutrop. l. 7.

CHAPITRE ONZIÈME.

Histoire des Gaules, sous les Empereurs Romains, jusqu'au tems où les Francs commencèrent à se faire connoître.

JUSQU'ICI nous n'avons eu guères que des combats à décrire, et qu'un spectacle uniforme à contempler. La soumission des Gaulois amène de nouvelles scènes; leur histoire, moins guerrière qu'auparavant, devient une partie de celle de l'Empire romain: tantôt tranquilles sous les bons Princes, tantôt vexés par les Tyrans, souvent exposés aux ravages des peuples germains, quelquefois déchirés par leurs propres rébellions, ils demeurèrent près de cinq cents ans sous l'administration romaine; il suffira de tracer rapidement les principaux traits de leurs annales pendant ce long espace de tems.

La Gaule, excepté Marseille, prend le parti de César, contre Pompée.

César, après s'être attaché les Gaulois par sa modération, poursuivit avec ardeur la guerre qu'il avoit entreprise contre Pom-

CHAP. XI. An 50 avant J. C.

pée (1); la Gaule entière suivit son parti et lui fournit des secours, à l'exception de Marseille. Cette ville a joué un trop beau rôle dans la civilisation des Gaules, pour qu'on ne reprenne pas avec plaisir la suite de son histoire, depuis le moment où nous avons cessé d'en parler.

Marseille avoit toujours été étroitement liée avec les Romains; dans toutes les occasions elle leur avoit porté du secours, et, à son tour elle en avoit été secourue toutes les fois que ses ennemis l'avoient attaquée; ses recommandations n'avoient jamais cessé d'être d'un grand poids auprès du Sénat. L'an 130 avant J. C. elle obtint la grâce des Phocéens d'Asie, dont elle tiroit son origine; les députés qu'elle envoya à Rome, à cette occasion, furent écoutés

(1) Les auteurs que nous avons consultés sur le morceau suivant et sur la guerre de César avec Marseille, sont: Cæsar de bell. civil. l. 1. c. 34, 35 et seq. -- Strab. l. 4. -- Epitom. Tit. Liv. l. 110. -- Justin. l. 37. c. 1. -- Sueton. in vitâ Cæsaris c. 34, 68 et 76. -- Vell. Patercul. l. 2. c. 50. -- Flor. l. 4. c. 2. -- Dio. Cass. l. 41. --- Oros. l. 6. c. 15. --- Lucain a décrit en beaux vers et fort au long. (Pharsal. l. 3. v. 298 et seq.) la guerre de César contre Marseille.

favorablement

favorablement ; cependant, les Romains avoient alors résolu de détruire la ville et jusqu'au nom même des Phocéens, parce que ce peuple s'étoit toujours montré leur ennemi. CHAP. XI.

Marius, voulant récompenser les Marseillois des services importans qu'ils lui avoient rendus pendant la guerre des Cimbres et des Teutons, leur abandonna la possession d'un vaste canal qu'il avoit fait construire près de l'embouchure du Rhône, afin de la débarrasser du limon qui s'y étoit amoncelé et qui l'obstruoit. Ce canal recevoit la plus grande partie des eaux du Rhône, et fut très utile aux Marseillois, parce qu'il les mit dans le cas d'imposer un tribut sur les vaisseaux qui y passoient, soit en montant, soit en descendant le fleuve.

Lorsque la guerre civile se fut déclarée entre César et Pompée, les Marseillois n'imitèrent point l'exemple du reste de la Gaule. 49.
Orgueilleux de leurs richesses et de leur réputation dans les sciences et les arts ; persuadés qu'ils étoient assez puissans pour braver César, ils lui fermèrent leurs portes ; ils firent venir de toutes parts des secours et des provisions en blé,

CHAP. XI.

An 49 avant J. C.

ils établirent des fabriques d'armes dans leurs murs; ils réparèrent enfin leurs fortifications, leur flotte et leur port.

César, avant de commencer la guerre contr'eux, manda auprès de lui quinze de leurs principaux citoyens, et chercha à les engager dans ses intérêts. Ceux-ci répondirent « que le peuple Romain étant partagé en deux partis, il ne leur appartenoit pas de décider de quel côté étoit la justice; que les chefs de ces deux partis, Pompée et César, étoient tous les deux les patrons de Marseille; qu'ils l'avoient également comblée de leurs bienfaits; qu'en conséquence, il étoit du devoir de Marseille de ne recevoir aucun d'eux dans son port, ni dans ses murs, et de ne pas aider l'un au préjudice de l'autre. »

Siége de Marseille par César. Prise de cette ville.

Un conquérant ambitieux ne se laisse pas aisément convaincre. César, voyant que ses tentatives pour réduire Marseille par la douceur étoient infructueuses, fit attaquer cette ville par terre et par mer. Les Marseillois essuyèrent deux défaites sur mer; enfin, après un siége mémorable, ils furent obligés de se rendre,

et perdirent l'indépendance dont ils avoient joui depuis cinq siécles et demi. César leur enleva leurs armes, leurs vaisseaux, leurs trésors, tout en un mot, excepté l'apparence de la liberté qui leur fut conservée en considération des anciens nœuds d'amitié qui les lioient aux Romains. Les successeurs de César, dirigés par les mêmes motifs, maintinrent les priviléges de Marseille; ainsi, pendant long-tems, cette ville et son territoire ne furent pas obligés d'obéir, comme le reste de la province, aux Gouverneurs qu'on y envoyoit. CHAP. XI. An 49 avant J. C.

Cicéron (1) s'affligeoit sur le sort de Marseille : « Nous avons vu, dit-il, » porter en triomphe l'image de Marseille, » de cette ville sans les secours de laquelle » jamais nos Généraux n'avoient triomphé » des nations transalpines. »

Peu de tems après ces événemens (2), Munatius Plancus, qui étoit Gouverneur de la Gaule, fonda Lyon. On prétend que le 43. Fondation de Lyon.

---

(1) De officiis, l. 2.

(2) *Vid.* Dio. Cassium, l. 46. — Senecam epist. l. 14. epist. 91. — Plutarch. aut auctor. incertum in vitâ Annibalis. — Le Père de Colonia, histoire litté-

CHAP. XI.

An 43 avant J. C.

nom de cette ville, en latin *Lugdunum*, vient des mots celtiques *lug*, un corbeau et *dun*, une élévation, parce que Lyon fut bâtie sur une colline, et que des corbeaux vinrent en grand nombre se reposer sur des arbres voisins du lieu où les ouvriers travailloient pendant qu'on jetoit les fondemens. Munatius peupla cette ville avec une partie des habitans de Vienne, qui avoient été chassés de leurs demeures par les Allobroges, et qui étoient obligés d'errer, sans habitation fixe, le long des bords du Rhône. Lyon prit rapidement de grands accroissemens; sous Auguste elle étoit déjà une des principales cités des Gaules.

Histoire des Gaulois sous Auguste.

Après la mort de César, la Gaule suivit le parti d'Antoine, et ensuite celui d'Oc-

---

raire de la ville de Lyon, c. 1. — Timagène, cité dans le livre sur les fleuves, dont on prétend que Plutarque est l'auteur, attribue la fondation de Lyon à deux frères, Momorus et Atépomarus, qui, étant chassés de leur Royaume, de Séseron (près Béziers) vinrent bâtir une ville vers le confluent du Rhône et de la Saône. — *Voyez* cet ouvrage t. 1. du Recueil des historiens des Gaules et de la France.

tavien (1). Ce dernier, parvenu à l'Empire, se montra bienfaisant envers les Gaulois ; on ne lui reproche que d'avoir trop augmenté leurs impôts (2); il vint lui-même plusieurs fois dans leur pays, établit chez eux la même forme d'administration qui existoit dans les autres Provinces, leur donna la langue, la Religion, le costume et les lois des Romains : enfin pour les accoutumer tous les jours davantage aux mœurs de l'Italie, il fit construire plusieurs beaux monumens dans leur pays. Il voulut aussi introduire chez eux la littérature ; c'est pourquoi il fonda ou plutôt il rétablit et renouvela l'école d'Autun, qui servoit auparavant de collége aux Druïdes.

CHAP. XI.

An 15 avant J. C.

---

(1) *Vid.* Plutarch. in vitâ M. Antonii. -- Appian. de bell. civilib. l. 4.

Horace (Epod. lib. od. 9. v. 17.) parle ainsi du changement des Gaulois en faveur d'Octavien contre Antoine :

Ad hunc frementes verterunt bis mille equos,
Galli, canentes Cæsarem.

« Les Gaulois, chantant les louanges d'Octavien, tournèrent contre Antoine leurs deux mille chevaux qui frémissoient d'impatience. »

(2) *Vid.* Dio. Cassium, l. 53 et 54.

CHAP. XI. Les Gaulois, reconnoissans de ses bienfaits, lui élevèrent des autels; on cite Narbonne, Nîmes, Béziers et quelques autres villes comme s'étant distinguées à
12. cet égard. Lyon surtout, fit, à la demande de Drusus, beau-fils d'Auguste, bâtir près de ses murs vers le confluent du Rhône et de la Saône, un temple magnifique en l'honneur de cet Empereur (1); soixante nations y concoururent. Chacune d'elles avoit droit de nommer un Prêtre pour desservir ce temple; on ne confioit cette place, considérée comme très honorable, qu'aux hommes les plus distingués; tant dès lors la flatterie, qui est le dernier degré de la soumission, avoit altéré le caractère mâle et indépendant des Gaulois.

Changement de leurs mœurs.

Pour faire connoître l'esprit de ces peuples sous les Empereurs romains, il ne sera pas inutile de rapporter un passage de l'historien Josèphe, dans lequel il fait par-

(1) *Vid.* Strab. l. 4. — Epitom. Tit. Liv. l. 137. — Suéton. in Tiberio Claudio Cæsare, c. 2. — Le Père de Colonia, histoire littér. et antiq. de la ville de Lyon, t. 1. c. 4. — Mémoir. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 5. pag. 357. édit. in 8°.

ler le Roi Agrippa (1); ce Prince, voulant détourner les Juifs d'une révolte contre Néron, leur représentoit que toutes les nations supportoient sans murmurer le joug des Romains: « La nature, » s'écrie-t-il en parlant des Gaulois, « leur a donné les « remparts les plus redoutables, le Rhin, » les Alpes, les Pyrénées; cependant, mal- » gré ces remparts, et quoiqu'ils forment » trois cent cinq nations; quoiqu'ils jouis- » sent, pour ainsi dire, des sources du » bonheur domestique, et quoiqu'ils répan- » dent sur toute la terre des biens de » toute espèce, ils n'ont pas dédaigné d'être » tributaires du peuple romain, et de lui » confier leur bonheur; ils supportent le » joug, non par mollesse, ou par lâcheté, » car ils ont combattu pendant quatre- » vingts ans pour la liberté, mais ils admi- » rent et ils craignent la fortune des Ro- » mains; c'est pourquoi ils se soumettent » à douze cents soldats de garnison, quoi- » qu'ils comptent presque plus de douze » cents villes dans leur pays. » CHAP. XI.

Le changement qui s'étoit opéré chez les

(1) *Vid.* Joseph. de bell. judaic. l. 2. c. 28.

CHAP. XI.

Gaulois étoit surprenant par sa promptitude et par son étendue. Ce n'étoient plus ces peuples fiers et intraitables, qui ne pouvoient supporter de joug, et qui repoussoient loin d'eux tout ce qui auroit pu les corrompre ou les amollir ; la scène avoit changé de face, et comme un torrent se convertit en un ruisseau paisible, lorsqu'il a quitté la montagne pour couler dans une plaine, de même, les Gaulois perdirent leur caractère sauvage depuis leur soumission ; après avoir été les rivaux des Romains dans la gloire des armes, ils le devinrent dans les sciences et les arts ; ils les dépassèrent même pendant un tems dans cette noble carrière.

Ils s'appliquent aux arts et aux sciences.

Marseille avoit commencé cette grande révolution (1). Adonnée dès son enfance à la culture des belles-lettres qu'elle avoit apportées de la Grèce, elle fonda une école qui devint aussi célèbre que celle d'Athènes (2). Cicéron appelle Marseille

(1) *Vid.* Strab. l. 4. — Hieronymi Presbyteri Chronic. olymp. 183. anno 1. — Moreri, Dictionnaire, à l'article *Gaule*.

(2) Ceux qui ne croiroient pas à cette assertion, n'ont qu'à consulter Strabon. (l. 4.)

la nouvelle Athènes des Gaules; Strabon nous apprend que, de son tems, beaucoup de Grecs même y affluoient pour leurs études. Les Gaulois profitèrent de ce bel établissement; ils venoient y apprendre le grec, le latin et toutes les sciences qu'on professoit alors. Le goût de l'étude gagna de proche en proche, et bientôt ce foyer de lumière éclaira toutes les Gaules. Doués d'un esprit vif et pénétrant, animés d'un grand zèle pour s'instruire, les Gaulois firent des progrès rapides dans les connoissances qu'on introduisoit chez eux. Dans la suite, les écoles se multiplièrent; il y en eut dans presque toutes les grandes villes; celles d'Autun, de Lyon, de Toulouse, de Bordeaux devinrent les plus célèbres; on y enseignoit toutes les sciences alors connues. Depuis le règne de Néron à celui de Trajan, la plupart des maîtres de l'art oratoire, qui résidoient à Rome, naquirent et furent élevés dans les Gaules; l'éloquence se conserva encore long-tems dans cette province de l'Empire, lorsqu'elle étoit déjà presqu'absolument exilée de l'Italie; c'est ainsi que les Gaulois se vengèrent, en quelque sorte, de la servitude

CHAP. XI.

Grandes routes construites dans la Gaule.

que les Romains leur avoient apportée.

Agrippa et Drusus, qui gouvernèrent la Gaule sous Auguste, la remplirent de beaux monumens et d'établissemens utiles. Agrippa y fit construire de grandes et magnifiques routes (1); Lyon devint le centre où elles aboutissoient. Elles étoient au nombre de quatre: la première conduisoit au travers des Cévennes dans l'Aquitaine, et jusqu'au pays des Santons (Saintonge); la seconde menoit au Rhin; la troisième à l'Océan, en passant par le pays des Bellovaques, et des Ambianiens (le diocèse de Beauvais et la Picardie); la quatrième enfin, dans la Gaule-Narbonnoise, et à Marseille. Il reste encore des traces de ces chemins, pour lesquels on avoit fait des travaux immenses, travaux qui, dans le siécle où nous vivons, semblent presqu'au-dessus de la force des hommes.

52. Colonies nouvelles.

Agrippa augmenta aussi le nombre des colonies; c'est à lui, suivant quelques auteurs, que Cologne doit sa fondation. Il y

(1) *Vid.* Strab. l. 4. — Le Père de Colonia, histoire littéraire et antiquités de la ville de Lyon, t. 1. c. 3. — Tacit. annal. l. 12. c. 27.

établit les Ubiens, peuple germain, qui étoit alors inquiété par les Suèves, et qu'il prit sous sa protection, afin de l'opposer aux attaques des autres Germains, et de défendre par son moyen une partie des frontières de la Gaule.

CHAP. XI.

An 32 avant J. C.

Drusus, après avoir plusieurs fois défait les Cattes et d'autres peuples barbares qui habitoient au-delà du Rhin, pensa à les brider, et à préserver la Gaule de leurs incursions (1). C'est pourquoi il bâtit plusieurs villes sur les bords du Rhin et de la Moselle: Mayence, Bingen, Maëstricht, Coblentz, Andernach, Nuys, Bonn, Utrecht, Leyde et plusieurs autres plus petites lui attribuent l'honneur de les avoir fondées ou accrues; il appaisa des commencemens de troubles qui s'étoient élevés, et convoqua à Lyon une assemblée générale de la nation.

8. Victoires d'Auguste sur les Sicambres.

Quelques peuples germains (2), principalement les Sicambres, furent vaincus par Auguste; il les transporta hors de leur

(1) *Vid.* Florum l. 4. c. 12. — Dio. Cass. l. 54.

(2) *Vid.* Strab. l. 7. — Sueton. in Octav. Augusto. — Tacit. annal. l. 12. c. 39. — Sext. Aurel. Vic-

CHAP. XI.

An 8 avant J. C.

pays, et les établit en-deçà du Rhin sur les terres des Gaulois; ce traitement, jusqu'alors peu connu se répéta dans la suite fréquemment sur les peuples qui étoient obligés de se soumettre aux armes des Romains; il eut une grande influence sur le sort des Provinces de l'Empire et sur celui de la Gaule en particulier.

An 9 depuis J. C. Défaite de Varus.

La défaite terrible de Varus en Germanie (1), la perte des trois légions qu'il commandoit, inspirèrent à Auguste de grandes craintes sur le compte des Gaulois; il appréhenda que ces peuples ne se rappelassent à cette occasion les victoires de leurs ancêtres, qu'ils ne s'armassent pour recouvrer leur indépendance; il prit, en conséquence, de fortes précautions contr'eux, et réussit à les comprimer.

---

tor. epitom. de vitâ et moribus imperator. Romanor. c. 1. — Eutrop. l. 7.

Horace (*carmin.* l. 4. od. 14. v. 51.) parle des victoires d'Auguste sur les Sicambres:

Te, cœde gaudentes Sicambri
Compositis venerantur armis.

« Les Sicambres, avides de carnage, ont posé les armes devant toi et te respectent. »

(1) *Vid.* Dio. Cass. l. 56.

CHAP. XI.

An 21 depuis J. C.

Révolte des Gaulois sous Tibère.

Tibère, successeur d'Auguste, en favorisant le prêt à usure et les exactions des Gouverneurs et des percepteurs d'impôts, excita dans les Gaules une révolte qui coûta bien du sang à ses sujets (1). Florus et Sacrovir, le premier chez les Tréviriens, et le second chez les Eduens, se mirent à la tête des insurgés. Sacrovir s'empara d'Autun; il arma tous les jeunes gens qui y séjournoient pour faire leurs études, et en forma une nombreuse armée; des troupes aussi peu aguerries n'étoient pas en état de lutter contre la discipline romaine; plus faites pour manier les armes de l'éloquence que celles des combats, elles plièrent bientôt; Sacrovir leur rappela inutilement les victoires remportées par leurs ancêtres sur les Romains, leur peignit en vain les charmes de la liberté, et les horreurs de l'esclavage, il fut défait ainsi que Florus. Tous les deux, conservant le caractère de leurs ancêtres se donnèrent la mort pour éviter la honte du supplice que leur auroit infligé le vainqueur.

---

(2) *Vid.* Tacit. annal. l. 3. c. 40 et seq. — Vell Patercul. l. 2. c. 129.

CHAP. XI.

Expédition de Caligula dans la Gaule.

Caïus Caligula (1), fut plus cruel encore que Tibère; son règne est marqué par une foule de proscriptions, d'assasinats et de vexations: sous prétexte de faire une expédition dans la Germanie et la Bretagne, mais réellement dans le dessein de piller les Gaules, il arriva dans ce pays escorté d'une nom-
39. breuse armée; il feignit d'abord de s'avancer du côté du Rhin, et ensuite de vou-
40. loir passer en Bretagne; mais il savoit bien qu'il ne couroit aucun risque; il s'étoit assuré d'avance qu'il ne rencontreroit pas d'ennemis; il se contenta d'élever une tour près de Boulogne (2), et de faire ramasser à ses soldats des coquillages sur le rivage, comme si c'étoit, disent les historiens, des dépouilles de l'Océan, dignes d'être portées en triomphe dans le Capitole; il fit ensuite les préparatifs d'une entrée victorieuse à Rome: pour suppléer aux prisonniers qui lui manquoient, il fit choisir les plus grands hommes qu'on put

(1) Les auteurs que nous avons consultés sur le règne de Caligula, sont Suétone (*in Caligulâ*), et Dion Cassius, l. 59.

(2) Cette tour, qui étoit fort belle, a été ruinée par la mer, en 1644.

trouver parmi les Gaulois, les destinant à suivre son char, comme s'ils eussent été des ennemis vaincus.

CHAP XI.

An 40 depuis J. C.

Sa cruauté et son avarice.

Il se rendit méprisable par cette expédition, et se fit haïr par ses cruautés envers les Gaulois. Sous le nom de dons gratuits, il imposoit des taxes pesantes. Les présens, quoique considérables, que les villes et les particuliers lui apportoient de tous les côtés, ne suffisoient pas à son avarice; il faisoit périr, sous le plus léger prétexte, les individus qu'on lui dénonçoit, et s'emparoit sans pudeur de leurs biens. L'opulence étoit un titre de proscription à ses yeux; son armée lui servoit à prévenir toute opposition à sa tyrannie.

Le trait suivant fera connoître la froide noirceur de son caractère. Pendant qu'il demeuroit à Lyon, il perdit un jour en jouant à des jeux de hasard : lorsqu'il s'aperçut qu'il manquoit d'argent pour continuer le jeu, il se fit apporter le tableau du dénombrement des Gaulois, nota les hommes les plus riches, ordonna qu'on les mît à mort, et que leurs biens fussent confisqués; puis se retournant vers les personnes qui étoient avec lui : « Vous jouez, »

CHAP. XI.

An 40 depuis J. C.

leur dit-il en plaisantant, « pour gagner » de petites sommes; mais moi, dans un » seul moment, je viens d'amasser quinze » millions de drachmes (1) ». L'ordre horrible qu'il avoit donné fut exécuté, plusieurs riches particuliers furent mis à mort; on ne se donna pas même la peine de vérifier avec soin les noms des proscrits; ainsi, un particulier, appelé Julius Sacerdos, périt par une équivoque de nom, quoiqu'il n'eût qu'une petite fortune, et qu'en conséquence il n'eût point été mis sur la liste fatale.

Hardiesse d'un cordonnier Gaulois.

Caligula avoit su si bien répandre la terreur, que personne n'osoit élever la voix contre sa cruauté. La mort eût été le prix de la franchise. Un seul Gaulois eut le courage de ne point se contraindre en sa présence, et fut assez heureux pour ne pas être puni : l'Empereur étoit à Lyon; assis sur son tribunal avec tout l'appareil qu'on attribue à Jupiter, il rendoit ses jugemens comme autant d'oracles, et comme s'il eût été le maître des Dieux; un cordonnier, qui l'aperçut se mit à rire; Caligula lui

(1) Environ 6 millions 750 mille francs.

demanda

demanda quelle étoit la cause de ce rire, insolent et pour qui il le prenoit : « Pour » un grand exemple de délire, » répondit cet homme. Sa pauvreté le sauva du supplice qu'un mot aussi hardi auroit pu lui attirer.

Chap. XI.

An 40 depuis J. C.

Ce fut Caligula qui établit à Lyon, ce combat célèbre d'éloquence grecque et latine, monument de sa bizarrerie et de sa cruauté (1). Les vaincus étoient obligés de composer un éloge du vainqueur ; si leur ouvrage étoit jugé très mauvais, on les forçoit de l'effacer avec une éponge, ou avec la langue ; quelquefois on les frappoit violemment de la férule ou même on les jetoit dans le Rhône.

Combat d'éloquence, établi à Lyon.

(1) Juvenal (*Satyr.* 1. v. 43 et 44.) fait allusion à ce combat d'éloquence, établi par Caligula :

Palleat, ut nudis pressit qui calcibus anguem
Aut lugdunensem Rhetor dicturus ad aram.

« Qu'il pâlisse, comme un homme qui, avec ses pieds nus, auroit heurté un serpent, ou comme un Rhéteur prêt à parler devant l'autel de Lyon. — Il paroît d'après ces vers, que le combat d'éloquence, établi par Caligula, avoit lieu devant l'autel bâti en l'honneur d'Auguste par les Gaulois. »

CHAP. XI.

An 48 depuis J. C.

Claude augmente les droits des Gaulois.

La Gaule respira sous Claude, et jouit même de ses bienfaits (1); cet Empereur, qui étoit né à Lyon, voulant compléter le Sénat, y admit les habitans de la Gaule-Chevelue, et leur ouvrit ainsi l'entrée aux grandes magistratures; ceux de la Gaule-Cisalpine et de la Gaule-Narbonnoise jouissoient déjà de cet honneur; Claude eut à surmonter de fortes oppositions de la part des Romains qui n'aimoient pas voir des étrangers partager leurs dignités et leurs priviléges; mais il tenoit fermement à son projet, et ne se laissa point arrêter par leurs remontrances. Voici le discours qu'il prononça à cette occasion dans le Sénat, tel qu'il est rapporté par Tacite : « L'exem-» ple de mes ancêtres, » dit-il aux Sénateurs, « m'engage à gouverner la Répu-» blique d'après les mêmes principes qu'ils » ont suivis, et à admettre dans le Sénat » les hommes distingués de tous les pays. » Le plus ancien de mes aïeux, Clausus, » étoit Sabin, cependant il fut reçu à la

---

(1) *Vid.* Sueton. in Claudio. c. 2. -- Tacit. Ann. L. 11. c. 23, 24 et 25. -- L. Ann. Senecam in ludo de morte Claudii Cæsaris.

» fois au droit de cité et au patriciat de
» Rome; vous n'ignorez point que les Jules
» sont sortis d'Albe, les Coruncanius de
» Camerium, les Portius de Tuscule, et,
» pour nous borner à des exemples nou-
» veaux, vous savez que des familles de l'E-
» trurie, de la Lucanie et de toute l'Italie
» ont été admises dans le Sénat; enfin, l'Italie
» elle-même a été reculée jusqu'aux Alpes,
» afin que, non-seulement des individus,
» mais des nations entières portassent notre
» nom. Nous avons acquis une paix solide
» à l'intérieur, et de la force à l'extérieur,
» lorsque nous nous sommes adjoints les
» Gaulois qui habitoient au-delà du Pô,
» lorsque, sous prétexte que nos légions
» étoient répandues sur toute la terre, nous
» avons reçu parmi nous les hommes les plus
» recommandables de toutes les provinces,
» lorsque nous avons ainsi renforcé l'Em-
» pire affoibli. Vous repentez-vous d'avoir
» fait venir d'Espagne les Balbus, et d'au-
» tres hommes tout aussi distingués de
» la Gaule-Narbonnoise? Leurs descendans
» nous restent, et ne nous le cèdent point
» en amour pour cette patrie. Vous dites que
» nous avons combattu contre les Séno-

CHAP. XI.

An 48 depuis J. C.

» nois : cela est vrai ; mais les Eques et les
» Volsques n'ont-ils jamais été nos ennemis ?
» Notre ville a été prise par les Gaulois : il est
» vrai encore ; mais nous avons donné des
» otages aux Toscans, et nous avons subi le
» joug des Samnites. Si vous passez en
» revue toutes nos guerres, aucune n'a
» été plus vîte achevée que celle des Gau-
» lois ; une paix continuelle et bien établie
» a duré dès lors ; les Gaulois nous sont
» déjà unis par leurs mœurs, leurs arts,
» leurs alliances. Qu'ils nous apportent leur
» or et leurs richesses, plutôt que de les
» garder pour eux seuls ! Les événemens
» les plus anciens, Pères Conscrits, ont
» été nouveaux une fois. Les Magistrats
» Plébéïens ont succédé aux Patriciens ;
» après eux, nous en avons pris dans le
» Latium et chez d'autres nations. L'adop-
» tion que je vous propose deviendra an-
» cienne à son tour ; elle servira de mo-
» dèle à nos descendans. »

Le Sénat fut obligé de se rendre à la demande de Claude. Les Eduens furent les premiers admis au droit de participer aux grandes magistratures de l'Empire, parce qu'ils étoient les plus anciens alliés des

Romains, et qu'ils avoient depuis longtems et seuls reçu le titre de leurs *frères*. Les autres peuples gaulois obtinrent successivement le même honneur. Sous l'Empereur Vespasien, ils avoient tous les mêmes droits et les mêmes priviléges que les Romains nés dans la capitale de l'Empire; aussi dans ce tems-là le Général Céréalis (1), voulant prévenir une révolte des nations gauloises, disoit aux principaux citoyens de quelques-unes de ces nations : « D'où » pourroit venir votre mécontentement ? » Ne commandez-vous pas souvent les lé» gions romaines? N'obtenez-vous pas quel» quefois le gouvernement de ce pays et » des autres Provinces de l'Empire ? Il » n'est aucune dignité à laquelle vous ne » puissiez prétendre. »

CHAP. XI. An 48 depuis J. C.

Sous le règne de Claude (2), Agrippine sa femme, mère de Néron, fit transporter une colonie de vétérans à Cologne sur le Rhin: cette ville, fondée par son aïeul Agrippa, étoit le lieu de sa naissance; suivant quelques auteurs elle en fut elle-même

51. Colonie transportée à Cologne.

(1) *Vid.* Tacit. histor. l. 4.
(2) *Vid.* Tacit. annal. l. 12. c. 27.

CHAP. XI.

An 51 depuis J. C.

la fondatrice. Dans le même tems un grand nombre de bâtimens magnifiques s'élevèrent dans la Narbonnoise ; ils étoient d'un style très noble et d'une solidité qui étonne ; le tems n'a pu les détruire, mais il les a seulement mutilés ; quelques-uns de ces édifices subsistent encore, ou offrent au moins de superbes ruines, telles que le pont du Gard, et les monumens de Nîmes (1), de Béziers, d'Agde, etc.

Conduite de Néron envers les Gaulois.

La Gaule fut peu exposée aux fureurs de Néron; cet Empereur, au contraire, fut sur le point d'y exécuter une entreprise grande et utile (2) ; il avoit formé le projet de joindre la mer Méditerranée à l'Océan, par un canal tiré de la Saône à la Moselle; ce projet, au reste, fut sans

(1) Séguier, antiquaire de Nîmes, croit que la *maison quarrée,* qu'on admire encore dans cette ville, fut fondée dans le tems d'Auguste, et dédiée à ses deux petits-fils.

Plusieurs des édifices anciens, qui subsistent en France, ont été encombrés par des constructions nouvelles qui les déparent et empêchent de juger de leur effet; on auroit dû respecter ces restes précieux de l'art et de la magnificence romaine.

(2) *Vid.* Tacit. Annal. l. 13. c. 53.

Chap. XI.

An 64 depuis J. C.

exécution. Néron fit des libéralités à la ville de Lyon qui brûla sous son règne (1); de là vint qu'elle lui resta fidèle lors de la révolte de Vindex; cet homme a joué un trop grand rôle dans les Gaules, pour que nous n'en disions pas quelques mots (2).

Révolte de Vindex.

Il étoit né dans l'Aquitaine d'une famille noble et sénatoriale; ses talens l'avoient fait parvenir au rang de Pro-Préteur de la Gaule. Ambitieux, actif, entreprenant, expérimenté dans l'art de la guerre, il avoit les qualités nécessaires pour exécuter de grands projets; ses forces corporelles, sa taille élevée contribuoient à le faire respecter du peuple. Indigné des cruautés et des vexations de tout genre que commettoit Néron, il résolut de s'opposer à ce tyran de tous ses moyens, d'exciter même une révolte, si cela lui étoit possible. Les impositions dont le peuple étoit accablé, lui fournirent un prétexte; il en

(1) *Vid.* Tacit. Annal. l. 16. c. 13. — Senecam, epistolarum. l. 14. epistol. 91.

(2) *Vid.* Sueton. in Nerone et Galbâ. — Taciti historiarum. l. 1. — Plutarch. in Galbâ. — Dio. Cassium, l. 63. excerpta à Xiphilino et Henr. Valesio. — Eutrop. l. 7. — Tillemont in Nerone, c. 28.

CHAP. XI.
An 68 depuis J. C.

représenta avec force l'injustice à ses compatriotes, et parvint à les soulever. Il écrivit ensuite à Galba alors Gouverneur de la Province Tarragonoise en Espagne, pour l'engager dans son parti; celui-ci d'abord craintif et incertain se décida enfin. Les Eduens, les Arverniens, les Séquaniens, et d'autres Gaulois, au nombre de cent mille, se rangèrent sous les étendards de Vindex. A la tête de cette armée il parcourut la Gaule. Il apprit un jour que Néron avoit promis deux cent cinquante mille drachmes (1) de récompense à celui qui le tueroit; alors, s'adressant à diverses personnes qui l'entouroient, il leur dit: « Quant » à moi, je livrerai ma propre tête en ré» compense à l'homme qui m'apportera » celle de Néron. »

Vindex parvint à gagner Virginius, lieutenant de Néron, qui assiégeoit Besançon, mais avant que cet accord fût connu de leurs armées, elles s'attaquèrent sans la permission de leurs chefs, et vingt mille Gaulois

---

(1) La drachme valoit environ 9 sols, suivant Eisenschmid (*de ponderibus et mensuris*) : ainsi 250 mille drachmes équivaloient à 112500 francs.

périrent dans le combat. Vindex, qui se croyoit sur le point de réussir, trompé dans son attente, s'abandonna tout à coup au découragement, et se tua de désespoir. CHAP. XI. An 68 depuis J. C.

Galba, malgré le revers et la mort de Vindex, n'en réussit pas moins à être nommé Empereur : lorsqu'il fut assis sur le trône, il récompensa les villes et les peuples qui avoient suivi le parti de Vindex (1) : il leur relâcha le quart des impositions, et leur accorda ou leur confirma le droit de bourgeoisie romaine ; d'un autre côté, il se conduisit durement avec les Lingons, les Trévriens, et les autres peuples qui lui avoient été contraires.

La Gaule (2) après avoir été le théâtre des guerres de Vindex et de Galba, le devint ensuite de celles d'Othon et de Vitellius qui aspirèrent successivement à l'Empire; pendant une année entière, elle éprouva tous les maux qui sont la suite des guerres civiles.

---

(1) *Vid.* Tacit. histor. l. 1. -- Plutarch. in Galbâ.

(2) *Vid.* Tacit. histor. l. 2. et 3.

CHAP. XI.
An 69 depuis J. C.
Révolte de Civilis.

Sous Vespasien (1) un chef des Bataves, nommé Civilis, excita une révolte formidable dans son pays ; cet homme ambitieux profita des troubles qui agitoient l'Empire, pour essayer de s'en rendre le maître ; il remporta d'abord quelques avantages à la tête des Bataves, mais trop foible pour réussir avec eux seuls dans ses projets, il chercha à gagner les principaux chefs des Gaulois ; il les exhorta ouvertement à réclamer leur liberté. « Rappelez-vous, » leur disoit-il ; « les maux que vous souffrez » depuis tant d'années, et gardez-vous » de donner le nom de paix à la misérable servitude sous laquelle vous êtes accablés : les Bataves, quoiqu'exempts d'impôts, ont pris les armes contre nos maîtres communs ; du premier choc, ils » ont mis en fuite et battu les Romains. » Que seroit-ce, si la Gaule entière secouoit le joug ? Quelles forces reste-t-il » aux Romains en Italie ? Ils ne triomphent des provinces que par le sang des » provinces. Qu'on ne m'oppose pas la défaite de Vindex. Les Arverniens et les

(1) *Vid.* Tacit. hist. l. 4. et præcipuè c. 17 et 54.

» Eduens furent alors battus par la cavalerie Batave. Virginius avoit des Belges dans son armée, et, à bien dire, la Gaule fut battue pas ses propres forces..... Les Germains viennent récemment, par la défaite de Varus, de repousser loin d'eux l'esclavage (1); il est tems aussi que vous réclamiez la liberté, ce don précieux que la nature fait même aux animaux. Le courage est la première vertu de l'homme; les Dieux le favorisent; profitez des dissentions de Vitellius et d'Othon; servez-vous en pour les accabler tous les deux. »

CHAP. XI. An 69 depuis J. C.

Les Gaulois se rangent à son parti.

Tels étoient, suivant Tacite, les principaux traits des discours de Civilis. Les Druïdes, qui n'étoient pas encore détruits dans les Gaules, malgré les efforts des Empereurs romains, joignoient leur influence à celle des Bataves, et faisoient entendre la voix de la Religion en faveur de la révolte; ils répandoient que des signes certains leur annonçoient la ruine

(1) La défaite de Varus et de trois légions romaines, par les Germains, avoit eu lieu sous le règne d'Auguste, l'an 9 de l'ère chrétienne. *Voyez* ci-dessus page 300.

CHAP. XI.
An 69 depuis J. C.

du pouvoir romain, et la translation de l'Empire du monde aux nations Transalpines ; un incendie récent du Capitole leur parut une marque non équivoque de la chute de Rome, et de la colère céleste. Leurs clameurs sourdes, mais continuellement répétées, produisirent de l'effet. De tous les côtés on courut aux armes.

70.
Succès des révoltés.

Classicus et Julius Tutor, du pays de Trèves, et Julius Sabinus de celui de Langres, se mirent à la tête des Gaulois révoltés, et assemblèrent à Cologne un conseil de leurs partisans. Sabinus se vantoit d'être arrière-petit-fils de Jules César, il disoit que sa bisaïeule avoit été la maîtresse de ce grand Général, pendant qu'il faisoit la guerre dans les Gaules ; Classicus et Tutor avoient, ainsi que lui, tous les moyens nécessaires pour entraîner la multitude ; ils étoient distingués par leur crédit, leurs richesses, leur naissance. La fortune les favorisa dans les commencemens ; ils parvinrent à corrompre les légions de Vocula, qui commandoit l'armée romaine sur le Rhin ; en vain ce Général harangua ses soldats, pour les engager à marcher contre les ennemis de Rome ; on

n'obéit point à ses ordres ; il fut même arrêté et mis à mort à la demande de Classicus. Les légions qu'il avoit commandées prêtèrent serment d'obéissance aux Gaulois; elles jurèrent de combattre fidèlement pour leur cause. La ville de Cologne se joignit à Civilis ; quelques peuples voisins, comme les Suniciens, les Tongres, les Béthasiens, les Nerviens embrassèrent aussi son parti.

CHAP. XI.

An 70 depuis J. C.

Ces succès furent de courte durée. Les révoltés avoient foiblement concerté leurs moyens, et furent bientôt obligés de rentrer sous le joug. Sabinus, qui s'étoit fait proclamer Empereur, fut battu par les Séquaniens qui étoient restés fidèles à Rome. Alors les Gaulois, dans une assemblée générale, convoquée par les Rémiens, se décidèrent pour la soumission ; les Tréviriens, les Lingons et les Bataves furent les seuls qui ne se rendirent pas à cette décision ; ils persistèrent dans leur révolte ; mais que pouvoient leurs forces isolées dans le sein d'un vaste Empire ? Les Tréviriens, vaincus par le Général romain Céréalis, s'estimèrent heureux de sauver par une prompte obéissance leur ville du pillage.

CHAP. XI.
An 70 depuis J. C.

Les Lingons (habitans du pays de Langres), quoique réunis au nombre de soixante-dix mille combattans, se soumirent aussi (1). Les Bataves résistèrent les derniers, mais ils furent enfin défaits; leur pays devint la proie des vainqueurs, qui le pillèrent et le ravagèrent.

Aventures de Sabinus et d'Eponine. 70 — 79.

L'aventure presque miraculeuse de Julius Sabinus mérite d'être rapportée (2). Ce chef, après sa défaite, sachant bien qu'il devoit s'attendre au supplice le plus affreux, s'il étoit découvert, renvoya ses domestiques en leur laissant croire qu'il alloit s'empoisonner; ensuite il mit le feu à la maison qu'il habitoit ordinairement, il s'enferma dans une caverne souterraine dont lui seul et deux esclaves affidés avoient connoissance, enfin, il fit courir le bruit de sa mort; c'étoit le seul moyen par lequel il pouvoit

---

(1) *Vid.* Tacit. histor. l. 5. — *N. B.* Cet auteur entre dans de grands détails; il eût été trop long de les rapporter ici; le style de Tacite en fait le principal mérite.

(2) *Vid.* Tacit. historiar. l. 4. c. 67. — Plutarch. amator. ad finem. — Dio. Cass. excerpt. à Xiphilino, l. 66. — Mémoir. de l'Acad. des Inscriptions et Bell. Lettr. édit. in 8°. t. 12. Vie de Sabinus et d'Eponine.

éviter les recherches de ses ennemis; sa ruse réussit, elle fut même sur le point de produire par son succès de funestes effets. La femme de Sabinus, nommée Eponine (1), l'aimoit tendrement; en apprenant la nouvelle de sa mort, elle se livra au plus violent désespoir, elle refusa de prendre aucune nourriture, et fut sur le point de mourir de douleur; heureusement Sabinus trouva bientôt moyen de l'informer de son stratagème et de sa retraite; quelque vive que fut sa joie à cette nouvelle, elle sut la dissimuler, afin d'entretenir l'erreur générale, et de tromper les regards du public.

La nuit, dans le silence de l'obscurité, elle se déroboit aux personnes qui l'entouroient, pour aller voir son mari dans la caverne où il s'étoit retiré; le jour, elle reparoissoit en public, et pourvoyoit à la nourriture et aux besoins de Sabinus; sept mois s'écoulèrent de cette manière; à la fin de ce tems, elle conçut quelqu'espérance de pardon; en conséquence, elle con-

(1) Plutarque l'appelle Empona, et Dion Cassius, Pepolina. Le nom d'Eponine, donné par Tacite, est le plus généralement admis.

Chap. XI.
An 70-79 dep. J. C.

duisit Sabinus à Rome, après avoir changé l'arrangement de ses cheveux et son habillement de manière à empêcher qu'il ne fût reconnu ; cette tentative échoua ; les sollicitations d'Eponine furent vaines ; alors elle ramena son mari dans le souterrain qu'il avoit quitté, et ne lui permit plus d'en sortir ; pendant près de neuf années, elle vécut, uniquement occupée à le soigner ; elle se tint enfermée avec lui la plus grande partie du tems ; cependant elle ne renonça pas à tout espoir d'obtenir sa grâce ; les voyages qu'elle fit à Rome à cette occasion, ses efforts soutenus pour le cacher à tous les regards, et pour adoucir son infortune, le courage enfin avec lequel elle partagea ses malheurs, lui ont mérité l'admiration de l'antiquité. Elle devint mère de deux enfans jumeaux, qu'elle allaita elle-même dans les ténèbres et dans la captivité volontaire où elle s'étoit condamnée, heureuse encore de pouvoir les cacher, heureuse d'éviter les soupçons qui se seroient élevés, si l'on eût su qu'elle étoit devenue mère depuis que son mari avoit passé pour mort.

Enfin Sabinus fut découvert ; on le conduisit

duisit à Rome avec sa femme. Là, Eponine se jeta aux pieds de Vespasien, lui présenta ses deux enfans, et lui adressa, entr'autres supplications, ces mots remarquables : « J'ai engendré, » dit-elle, « ces » enfans, et je les ai nourris dans le tombeau où nous vivions, afin d'avoir un » plus grand nombre de mains suppliantes » à vous tendre en ce moment. »

CHAP. XI.

An 79 depuis J. C.

Cruauté de Vespasien.

Vespasien fut inflexible ; malgré les larmes et les prières touchantes d'Eponine, malgré celles de ses enfans, sans égard aux longues souffrances de deux époux aussi tendres, enfin, malgré l'intérêt que tout le peuple de Rome prenoit à leur sort, il les envoya tous deux au supplice. Eponine, entendant prononcer cette sentence, reprit cette noble fierté qui convient si bien à la vertu dans le malheur, et changea tout à coup ses prières en reproches amers : « Je te remercie, » lui dit-elle, « de m'ac» corder la mort ; car mon plus grand sup» plice seroit de te voir jouir de l'Empire ; » jusqu'à présent si j'ai eu quelque con» solation, vivant dans les ténèbres, et » enfermée sous la terre, c'est que je » n'étois pas témoin de ta puissance. »

CHAP. XI. An 79 depuis J. C.

Cette sentence cruelle de Vespasien a terni toute la gloire de son règne qui, sans cette tache, eût été un des plus beaux parmi ceux des Empereurs romains. Les Dieux, suivant Plutarque, virent avec horreur un pareil spectacle, et ils punirent Vespasien en faisant périr, en peu de tems, toute sa postérité.

Titus fit sentir aux Gaulois la douceur de son administration; mais ils gémirent sous
92. la tyrannie de Domitien : cet Empereur fit arracher leurs vignobles qui jouissoient déjà d'un grand renom, et à la culture desquels ils étoient fort attachés. Dans la suite (1), Probus leur permit de les rétablir. Tranquilles sous Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Commode et même sous Julien, ils eurent à se louer du gouvernement paternel de la plupart de ces Empereurs, et de celui d'Adrien en particulier (2). Cet Empereur vint lui-même dans la Gaule, et y soulagea les

---

(1) Ce fut l'an 282, suivant la chronique d'Eusèbe, suivant d'autres l'an 279, 280, ou plutôt 281. *Vid.* Epitom. Sexti Aurelii Victoris, c. 37.

(2) *Vid.* Æl. Spartian. in Adriano. anno 120.

pauvres par ses largesses. Pendant plus d'un siécle, les Gaulois, contens de leur sort, ne cherchèrent point à se révolter, et s'accoutumèrent tous les jours davantage aux mœurs et au joug des Romains. Ils furent témoins des guerres d'Albinus et de Sévère (1); la bataille qui décida du sort de ces deux prétendans à l'Empire, se livra entre Lyon et Trévoux : Albinus, étant vaincu, se tua lui-même de désespoir; les vainqueurs pillèrent la ville de Lyon qui s'étoit déclarée pour Albinus, et la brûlèrent en grande partie. CHAP. XI. 197.

Caracalla (2) commit des cruautés de tout genre dans les Gaules; il en rapporta une espèce de vêtement particulier, dont il adopta l'usage, et dont il ordonna à ses soldats de se servir; ce vêtement descendoit jusqu'aux talons : on l'appeloit *Cara-* 212. Empire de Caracalla.

---

(1) *Vid.* Ælium spart. in Severo. c. 2. — Herodian. l. 3. c. 20 — 23. — Dio. Cassium, l. 74. excerpta à Xiphilino. — Julium Capitolinum in Clodio Albino. — Epitom. Sexti Aurelii Victoris, c. 20. — Eutrop. l. 8. — Eusebii Chronicon.

(2) *Vid.* Æl. Spart. in Antonino Caracall. c. 5. — Epitom. Sexti Aurel. Victor. c. 21. — Dio. Cassium, l. 78. excerpta à Xiphilino.

CHAP. XI. *calle ;* de là vint à l'Empereur le nom de
An 212 depuis J. C. Caracalla.

État de la Gaule vers le milieu du 3.me siècle.

Sous les successeurs de ce Prince, les peuples barbares, profitant de la foiblesse du Gouvernement de Rome, firent de fréquentes irruptions au-delà du Rhin. Alors les Francs commencèrent à se faire connoître, et les Gaulois ne jouèrent presque plus qu'un rôle passif dans les événemens
250. qui suivirent. On parle seulement des mouvemens de guerre civile qui commençoient à se faire sentir sous Décius (1), et qui furent étouffés à tems par cet Empereur. On raconte aussi les succès de Posthume (2) qui étoit Gaulois ; né dans une condition
260--267. obscure, il parvint à l'empire des Gaules, de l'Espagne, et probablement de la Grande-Bretagne ; il profita de la légèreté de ses compatriotes, pour supplanter Gallien et s'emparer du trône vacant par sa mort. Le mérite et les vertus qu'il déploya, son cou-

---

(1) *Vid.* Eutrop. l. 10.

(2) *Vid.* Trebell. Pollion. in Gallienis duobus et in Posthumio. — Zozim. histor. l. 1. — Sext. Aurel. Victor. de Cæsarib. c. 33. — Eutrop. l. 10. — Oros. l. 7. c. 18. — Mémoir. de l'Academ. des Inscript. et Bell. Lettr. t. 30, pag. 338, par M.r de Bréquigny.

rage et ses victoires sur les peuples de l'Allemagne, qui menaçoient la tranquillité des Gaules, lui firent conserver pendant sept ans l'autorité suprême; mais enfin la même inconstance qui lui avoit été favorable, devint la cause de sa ruine; il fut assassiné par ses troupes auxquelles il avoit refusé le pillage de la ville de Mayence, pillage qu'elles demandoient avec instance.

An 260 — 267 depuis J. C.

Plusieurs usurpateurs, qui succédèrent à Posthume, furent encore moins heureux, et ne régnèrent que pendant quelques momens.

269. Révolte des Bagaudes.

Les troubles de l'Empire donnèrent lieu à la révolte des paysans gaulois, connus sous le nom de Bagaudes (1): accablés d'impôts et exposés à toutes sortes de vexations, ils prirent les armes et formèrent le courageux projet de se soustraire à un joug

(1) *Vid.* Sext. Aurel. Victor. de cæsarib. c. 39. — Eutrop. histor. l. 9. — Oros. l. 7. c. 25. — Eusebii Chronic. olympiad. 266. anno 3. — Panegyric. Eumenii Constantino Augusto Flaviensium nomine c. 3 et 4. — Le mot de Bagaudes étoit employé pour indiquer en général des rebelles; il vient probablement du celtique *bagad*, qui veut dire une troupe, une assemblée tumultueuse. *Vid.* Ducange glossar. — Latour d'Auvergne, Origin. gauloises, c. 3.

CHAP. XI. An 269 depuis J. C.

étranger. Tout jusqu'au pillage même leur sembloit permis, pour n'être pas pillés à leur tour. Ils assiégèrent la ville d'Autun, et la forcèrent après sept mois de siége : ils proclamèrent Augustes deux de leurs chefs Ælianus et Amandus, portèrent la désolation dans plusieurs provinces, y exercèrent leurs brigandages ; enfin, après avoir résisté aux efforts de diverses armées romaines, ils furent défaits et soumis par Maximien, après seize ans de rébellion.

C'est ici que se termine l'histoire des Gaulois proprement dits. Cependant, afin de remplir le but que nous nous sommes proposé, il reste encore à les suivre dans leur nouvel état pendant près de deux siècles et demi, à examiner quel fut leur sort durant la longue lutte de l'Empire romain avec les barbares, et particulièrement avec les Francs, à voir enfin comment s'opéra leur mélange avec les nouveaux conquérans qui devinrent maîtres de leur patrie. Nous tracerons en même tems le tableau de la marche de ces conquérans et de leurs divers succès.

Fin du premier volume.



